This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

IN MEMORY OF
JOHN DEVEREUX WINSLOW
OF BOSTON
1892 – 1922

CLASS OF 1914

BIBLIOTHÈQUE SOCIOLOGIQUE. — N° 33

LAURENT TAILHADE

Discours Civiques

(14 Nivôse, an 109 — 19 Brumaire, an 110)

Portrait par M. Félix VALLOTTON

Ἐν μύρτου Ὀλβῆ τὸ ξίφος φορήσω
ὥσπερ Ἁρμόδιος καὶ Ἀριστογείτων
ὅτε τὸν τύραννον ἀνανήτην
ἀπόκτεμνον τ' Ἀθήνας
ἐποιήσαντο. (ΑΘΗΝΑΙΟΥ
ΔΕΙΠΝΟΣΟΦΙΣΤΑΙ)

PARIS. — I
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
27, RUE DE RICHELIEU, 27

1902

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.

Discours civiques

Discours civiques

a Laurent Tailhade

Valloton

BIBLIOTHÈQUE SOCIOLOGIQUE. — N° 33.

LAURENT TAILHADE

Discours Civiques

(4 Nivôse, an 109 — 19 Brumaire, an 110)

Portrait de M. Félix VALLOTON

Ἐν μύρτου κλαδὶ τὸ ξιφος φορήσω
ὥσπερ Ἁρμοδιος κ' Αριστογείτων
ὅτε τὸν τύραννον κτανέτην
ἰσονόμους τ' Αθηνας
ἐποιησατην.
(ΑΘΗΝΑΙΟΥ
ΔΕΙΠΝΟΣΟΦΙΣΤΑΙ).

PARIS. — I
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie Tresse et Stock)
27, RUE DE RICHELIEU.

1902

L'auteur et l'éditeur déclarent réserver leurs drbits de raduction et de reproduction pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Ce volume a été déposé au Ministère de l'intérieur (section de la librairie) en mai 1902.

---

4 2557.5.35

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
APR 6 1959

De cet ouvrage il a été tiré à part vingt exemplaires sur papier de hollande numérotés et paraphés.

A

Gustave KAHN,

au citoyen, au poète et à l'ami.

L. T.

Prison de la Santé, le 1er nivôse, an 110.

DISCOURS CIVIQUES

LES RENAISSANCES DU SOLEIL

(*4 nivôse, an 109*).

«... solem quis dicere falsum
« audeat !»

Georg. lib. I.

Quand l'initié, après avoir subi les longues épreuves du culte ésotérique de Mithra, revêtait enfin la robe blanche, symbole de sa participation aux mystères, il se tournait vers l'orient et, d'un cri joyeux, saluait la lumière nouvelle. Cette invocation du dernier culte que le polythéisme antique opposa, dans les sombres jours de la décadence romaine, à la pourriture du christianisme envahissant, tous les peuples l'ont fait entendre à chaque minute de leur évolution, depuis le troglodyte des rochers, bénissant, avec le retour de l'aurore, la fin des

nocturnes épouvantes, jusqu'aux Héllènes magnifiant d'une perennelle beauté leur Apollon de Delphes, le dieu de la lumière et du laurier. Ce cri nous le poussons encore. Si la Noël suspend, aujourd'hui même, pour quelques heures, les haines et les rivalités du monde occidental ; si la table de famille groupe autour des mets nationaux les peuples de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne ; si le gui que les prêtres d'Odin, les Vellédas en robe blanche cueillaient avec la serpe d'or, présage le bonheur aux fiancées du xxe siècle, ce n'est pas pour fêter l'avènement de Jésus, la naissance du dernier et du plus misérable des dieux.

Depuis longtemps, l'homme qui pense et qui travaille, le philosophe aussi bien que l'ouvrier, ont rompu avec l'erreur galiléenne. Les histrions du surnaturel : prêtres, moines, évêques ; les voleurs tonsurés des pèlerinages et du confessional ont beau multiplier les apparitions et les pseudo-miracles, organiser des trains de plaisir, libeller en prophéties les divagations de leurs hystériques, la religion de la mort, frappée à son tour mortellement, ne compte plus d'adhérents et de dupes que parmi les idiots, les dégénérés, les apédeutes ou les gredins.

C'est une fête aussi durable que la terre, que les planètes qui gravitent comme elle dans l'orbe du soleil ; c'est la fête de l'astre qui engendre la vie, l'amour et la beauté, que solennisent, à la fin de décembre, les habitants de l'univers.

Au 21 décembre, jour du solstice d'hiver (et, par conséquent, le plus bref de l'année), la terre achève autour du soleil sa pérégrination de douze mois. Le voyage annuel recommence ; les longues nuits s'abrègent peu à peu. Sous les frimas qui « verrouillent la terre », dans les tourmentes de nivôse et les embruns de février, court déjà le frisson irrésistible du printemps. Cette jubilation de la noire Démêter épousée, chaque année, par l'amant sidéral, de l'Isis éternelle, fécondée sous l'étreinte d'un dieu, tous les âges l'ont connue, toutes les religions l'ont célébrée, toutes les théogonies l'ont enregistrée dans leurs annales.

Je ne suis pas ici pour vous faire un cours de mythologie comparée. Les paroles que vous voulez entendre ne sortent point des bibliothèques ni des musées. Ce que vous cherchez dans nos discours, c'est, avant tout, un réconfort, un *sursum corda*, un encouragement aux

luttes civiques, par lesquelles, maçons, mes frères, et vous, messieurs, qui nous favorisez, ce soir, de votre présence, vous fonderez pour nos enfants la république véritable, la république de l'affranchissement intellectuel et de la liberté.

*
* *

Souffrez, néanmoins, que je vous rappelle, en un rapide entretien, les origines de ce Noël qui nous rassemble, Noël que les docteurs et les pères de la doctrine chrétienne ont si grotesquement accommodé à leurs superstitions.

Le soleil né d'une vierge est une des plus immémoriales sottises dont se glorifie l'humanité. Fatiguées, sans doute, de leurs épouses acariâtres, de leurs héritiers malpropres et bruyants, les peuplades sauvages ou civilisées se sont complues à donner aux êtres divins qu'elles imaginent, aux sauveurs en déplacement, cette génération insexuelle que contredisent les plus élémentaires données de l'embryologie. La parthénogénèse du soleil existe aussi bien dans l'Inde qu'en Egypte ; on la trouve chez les esquimaux comme chez les hébreux. La Vierge-Mère de Saïs porte en ses

bras un *bambino,* pareil à l'enfant dieu des Saintes Familles, et, pour que nul n'en ignore : « Le dieu que j'ai enfanté, — dit une inscription au bas de sa statue, — c'est le soleil ».

« Quand Devaki mit au monde Krishna, précurseur plusieurs fois séculaire du Christ hébreu, « la mer frémissait, les montagnes trem-« blaient, les étoiles resplendissaient, la Nuit se « trouvait dans la constellation de la Délivrance, « et l'on a donné le nom de Victoire à l'heure « où se montra le divin Jeune Homme, qui, de « son regard, illumine la terre ».

Ce mythe indou, plein d'une cosmographie naïve, figure assez exactement les inventions plus modernes où les dieux incarnés s'amalgament avec le soleil, où leur avènement concorde avec son entrée dans le signe du Capricorne, domicile de Saturne, quand le premier mois, celui de Janus-Saturne (*Januarius*) commence et détermine ainsi le jour initial de l'an nouveau.

La plupart des civilisations choisirent cette date pour inaugurer l'année. Les premiers romains, seuls, qui furent des militaires, par cela même, en révolte contre toute idée scientifique, la faisaient débuter à l'équinoxe du

printemps, jusqu'au règne de Numa qui restaura l'ordre ancien et fit commencer le grand jour annuel au solstice d'hiver.

L'Egypte qui l'ouvrait au solstice de juin (24 de ce mois, Yaô, *Yaôkhannan* = la grâce de Yaô = Saint Jean le baptiste), célébrait néanmoins, au 27 décembre, la fête des lumières : « O Phrà, — s'écriait-elle — vas-tu « nous quitter ? mais il revient sur l'horizon ! » Et c'était Horus (Horus = *Our* = lumière) qui la consolait, apparaissant le doigt dans la bouche, faisant ainsi le geste de l'enfant à la mamelle, emblème des renaissances et du mouvement circulaire de l'année.

Sans appuyer plus longtemps sur les curiosités astronomiques ou religieuses des siècles disparus, constatons la présence indiscutable de tout le personnel évangélique dans les signes du zodiaque et le calendrier. Le mystère de l'Incarnation, nous le savons déjà, s'accomplit à la fin de décembre. Le Capricorne se trouve alors sous le méridien. Le premier signe qui monte à l'horizon est la Vierge. Elle a sous ses pieds le Dragon des Hespérides. Elle porte en ses bras un nouveau-né, comme Isis ou Devaki. Devant elle, se dresse le Lion

(saint Marc) et, au-dessus, le Bœuf (saint Mathieu). A ses pieds, Janus, l'étoile qui se confond avec Saturne « obscurci dans son anneau lointain » et, par une cristallisation fréquente dans les mystagogies, devient l'Homme aux sept clefs, d'abord, finalement, saint Pierre prince des apôtres ou concierge du paradis. A l'opposite, dans la sphère inférieure, l'Homme ailé (saint Luc), l'Aigle (saint Jean). A l'horizon, la Couronne (*Stéphanos* = saint Etienne, protomartyr), Orion et ses trois étoiles (les Rois mages).

De même que, plus tard, grâce au manque absolu de culture des hagiographes, Bacchus déchiré dans le pressoir deviendra saint Denis portant lui-même sa tête coupée, ce qui représente, certes, un fardeau peu banal, puis l'armée encombrante des martyrs céphalophores, tandis que certaines épithètes propres au dieu de la vendange : *Rustique*, *Eleuthère*, assumeront la dignité de bienheureux dans le ciel nazaréen ; de même, les phénomènes cosmiques, grâce à la bêtise christicole, sont devenus les acteurs des stupides récits et des fables niaises attribuées à Jésus par le troupeau d'esclaves qui l'a fait dieu.

Le Noël médiéval gardait un souvenir atténué des origines solaires. Le Bœuf et l'Ane y participaient : l'un, comme issu du Taureau (le *Hom* des Perses), puis du Bélier (*Agnus dei*), par la précession des équinoxes ; l'autre, en sa qualité d'infatigable auxiliaire du laboureur, du vigneron et du meunier. C'était un reste de la zoolâtrie primitive dont les ornements des cathédrales : perroquets à tête de singes, griffons, hircocerfs, béliers ityphalliques, mulets baudouinant des religieuses, témoignent encore à nos regards.

Le lendemain de la Noël, mené dans le sanctuaire, l'Ane entendait la messe, tandis que les préchantres, en latin barbare, exaltaient ses vertus quidditives : la patience et la sobriété. Enfin nous retrouvons dans les Saints innocents tués, disent les Evangiles, par Hérode-le-grand (lequel mourut quatre années avant la naissance probable de Jésus-Christ), ces pâles fleurs d'hiver que détruisent les tempêtes et le gel incléments, si bien que Fortunat, pour chanter leur gloire, ne trouve d'autre image que celle d'un tourbillon emportant des roses naissantes.

Humanisées, abâtardies par le christianisme,

les fables antiques devinrent, aux époques sans instruction de la monarchie française, des motifs de décoration et des prétextes à ballets. Diane, Apollon et Minerve fournirent à Boileau des rimes pédantesques. Les scénarios de Molière nous font connaître que M. Le Grand devant Louis XIV, « dansait Neptune », en habit de gala.

*
* *

Les dieux sont morts. Nul ne songe moins que nous à leur rendre la vie. L'Homme reste debout sur leurs décombres, avec ses énergies et ses défaillances, l'Homme qu'il sied d'entraîner à la vie sociale et dont il importe de faire un esprit indépendant, un ferme citoyen. A la famille d'abord, puis à l'Etat incombe une œuvre sacrée : instruire les enfants, leur donner des mœurs libres et douces, leur inculquer l'amour des humbles et l'exécration des oppresseurs. La naissance, la puberté de l'être humain, c'est la Noël qui ne doit pas finir. Entre Lucine et Vénus, l'adolescent grandit. La marche du soleil règle les jours de sa croissance et, bientôt, lui confère ce privilège sublime « de perpétuer l'Humanité ». Dans son églogue à Pollion,

Virgile, poète sacré de l'Italie, a tracé un plan d'éducation d'après les âges de l'homme, — depuis la prime enfance où l'être à peine formé, entre les mains des aïeules, reconnaît d'un sourire la jeune mère attendrie, jusqu'à la vieillesse où, grandi par l'expérience et par la douleur, il accède aux pacifiques magistratures — que rien ne surpasse en logique ni en beauté. C'est le contraire de l'ascèse inepte et féroce du Moyen Age, du « castoiement » perpétuel qui courbait le disciple sous les verges et l'entendement sous l'absurdité. Le poète latin, au contraire des sectateurs du péché originel, n'estime pas que la terre puisse rendre à son maître futur des honneurs excessifs : « Vois, — dit-il — osciller le Monde sur l'axe de sa sphère, et les terres, et les espaces de la mer, et le ciel profond. Vois l'Univers ! Il se réjouit de celui qui doit venir ».

La Grèce avait dejà fourni le type de cette pédagogie sans seconde où l'éphèbe, sous le regard ami des hommes et des dieux, était promu à la vie indépendantes des libres républiques. Aux portes du gymnase, Hermès attendait l'enfant sorti du foyer maternel, quittant, pour la première fois, sa maison et la noble nourrice « Le dieu lui demandait — atteste Michelet —

« ce que désire son âge, ce qu'il aime et ferait.
« Quoi ? simplement deux choses : gymnastique
« et musique, le rythme et le mouvement ».

Cette « musique », pour la Grèce clairvoyante, résumait l'éducation tout entière ; cette musique laissait à la jeune âme sa native candeur, lui permettait de croître et s'épanouir en toute liberté. De là, cette aimable aisance que Taine admirait si fort dans les jeunes gens de Platon. Ces écoliers discutent familièrement avec Socrate. Leur admiration n'est point servile. Aucune trace d'embarras ne se montre dans leurs discours. Le poète des *Nuées* évoque délicieusement leur souvenir, quand, le front ceint de roseaux blancs et devisant avec un bel ami de leur âge, ils aspiraient, sous les platanes reverdis, la bonne odeur du mois de mai. Aucun surmenage ne déformait leur esprit ingénu. De la palestre où leurs muscles affermis en sculpture vivante menait à sa perfection l'orgueil des formes humaines, ils gagnaient le gymnase et, dans le langage le mieux fait qu'aient jamais proféré les habitants de la terre, s'exerçaient aux luttes oratoires, en attendant les grands jours du tribunal ou de l'agora. Soldats, marins, juges, diplomates, ils intégraient pleinement leurs acti-

vités sociales et physiques; c'étaient des hommes, au sens le plus large et le plus compréhensif du mot.

Combien loin de ce radieux apprentissage les mornes étudiants asservis à la discipline des temps chrétiens! Exténués, fourbus, idiots sous la férule du docteur asinaire, abrutis de scholastique et de latin de cuisine, tremblant devant l'autorité du maître, ils rabâchaient la stupide leçon dictée par les sorbonnistes, par ces « hommes obscurs » que, d'une ironie pénétrante, stigmatisa Ulrich de Hutten. L'Eglise, dans la fleur humaine, tuait le fruit de la pensée et le germe de la révolte. La grande empoisonneuse mêlait de pesants narcotiques au miel aigre dont elle rassasiait ses nourrissons. L'Ane de la crèche, dans la cathèdre de Jeannotus, présidait à la Noël des écoliers.

Mais, au déclin du Moyen Age, le bon François Rabelais, de son rire formidable, conspua le supplicié du Calvaire, souffleta Jésus et ses horribles suppôts. A l'*antiphysis* du christianisme, il opposa la nature simple et bienfaisante. Il offrit « le lait des tendresses humaines » aux lèvres si longtemps frottées d'encre et de pain moisi. Rien de plus fort ni de meilleur que

son Pantagruel. Un printemps de sève débordante y fleurit sous le ciel bleu. La nef d'Utopie entraîne vers la sagesse et vers la joie ses rameurs suscités de l'exécrable nuit. Elle cingle à pleines voiles et, majestueusement, aborde aux temps nouveaux.

La Révolution française dont nous procédons comme procèdent les fils de leur mère, la Révolution française qui nous a recréés et, derechef, promus à la dignité d'hommes, couronna ce périple, dressa pour nos fils des tentes que nous défendrons jusqu'à la mort. Par elle, nous avons reconquis le droit de vivre, d'aimer et de comprendre, de magnifier, sous les yeux des étoiles, un Noël de science et de fraternité.

Mais ce n'est pas tout que de grandir, de se rendre un homme libre et de continuer la race. L'embryon qui, demain, sera l'être pensant et réfléchi, adopté par le hasard des forces créatrices, ne peut acquitter sa dette, ne se peut libérer envers la Grande Mère qu'en restituant à l'univers, dont il a pris la vie, un peu de force agissante et de ferme raison. « L'Homme est la mesure de toutes choses », affirmait Protagoras. Qu'il dresse, un jour, vers les astres un front qui ne se courbe plus, et d'où Psyché, guérie

enfin de tous les mensonges, s'envole au clair azur : alors, seulement, il aura vécu et n'aura rien usurpé. Il sera le reflet et la mesure du monde, l'hiérophante du temple idéal où s'unira le genre humain dans un transport d'amour et de bonté.

Ainsi, nous édifierons le sanctuaire de la pensée instaurant pour nos héritiers des jours de miséricorde et de bonheur. A cette œuvre notre existence même doit être dévolue. C'est sur une tête saignante que fut bâti le Capitole, et c'est une douleur féconde que celle qui prépare l'avenir.

Montesquieu définit la Loi : « un ensemble de rapports nécessaires dérivant de la nature des choses ». Donc, cette loi n'est autre que la nature elle-même. Nous déférons à elle seule ; nous n'entendons obéir qu'à ses commandements. En dehors d'elle, il faut briser tout principe d'autorité, détruire l'obéissance dans le for intérieur, religion et morale. Vivre est l'unique devoir que nous enseigne l'exemple instructif et admirable des animaux. Il est plus glorieux, certes, de « mourir comme un chien », après une existence bien remplie, que de mourir comme un saint ou même comme un sage !

Il la faut détruire la funeste obéissance dans

l'ordre civil : armée, tribunaux, famille, et dans l'ordre économique, en rendant le capital à la communauté des hommes. Il faut, comme les Albigeois, offrir la coupe au peuple, la coupe où fermente le breuvage sacré de la connaissance et de la joie. Il faut du soleil intime que nous portons en nous allumer le foyer tutélaire où viendront prendre place les pèlerins du monde entier. Ainsi, nous conformant au plan de l'Univers, nous connaîtrons les heures joyeuses de Noël, d'un Noël véritablement humain.

*
* *

Voici que parcourant les demeures du zodiaque et, de l'un à l'autre pôle, conviant la Terre à l'indéfectible joie de son retour, le soleil détermine à la fois le rythme des saisons et l'ordonnance de la vie sociale. Il marque les travaux et les heures, le temps des semailles et des labours. C'est lui qui triomphe inlassablement des ténèbres, sous ses figures multiples et ses avatars sans nombre. Il est Phœbus, Athys, Adônis, au printemps. Il préside à la Pâque (*pesçah pascé*, passage des ombres à la lumière). Jupiter, en été, il reçoit, en automne,

Perséphoné dans son sein, tandis que le soleil d'hiver, Osiris, conduit les âmes défuntes vers les juges de l'Amenti, comme son frère Hermès guide leurs pas incertains aux prairies d'asphodèles. Et les saisons humaines suivent le cours des saisons planétaires. A l'avril de la jeunesse, au thermidor fougueux de la virilité succèdent bientôt les crépuscules brumeux d'octobre, la vieillesse, apportant, avec les cendres et les glaces, l'inutile regret des beaux jours envolés.

Mais la constante palingénésie du soleil invaincu nous enseigne à ne désespérer point de l'immortalité. Non cette immortalité bouffonne des sanctuaires et des philosophies spiritualistes qui promet à l'homme un recommencement infini de sa personne actuelle, une survivance de la fonction après que l'organe est aboli. Ces rêves ineptes ont fait couler plus de sang, amené plus de désastres et de ruines que tous les fléaux ensemble: pestes, guerres, inondations, famines ou incendies. Laissons-les aux nègres les plus simiesques, aux jésuites raffinés. Qu'elles moralisent les papous et délectent les catholiques ! Ce n'est pas dans l'ombre vague d'un jardin (tel est, au propre, le sens du mot *paradis*), ce n'est pas dans un jardin chimérique situé hors

du *cosmos*, Olympe, Walhala, Champs-Elysées ou Jérusalem céleste, que nous avons placé notre immortalité. Périssent les feuilles, chaque novembre, et que tombe l'arbre lui-même, après dix fois cent ans ! La forêt subsiste et l'essence du chêne gigantesque ne meurt pas. Que l'oiseau de l'Iran porte la dépouille des trépassés à Ormuz libérateur ! Que le bûcher triomphal de Rome ou de l'Hellade consume les ossements des héros ! Psyché voltige sur leur cendre. Psyché, c'est la pensée humaine, la conscience des races qui, transmise de génération en génération, affermit les peuples dans l'héritage spirituel de leurs aïeux, dans le souvenir des luttes ancestrales pour le juste et pour le beau.

Nous passons, éphémères détenteurs d'un moment lucide. Ombre et poussière, quand arrive pour nous l'inéluctable fin, nous retournons au néant ; nous retournons, pour mieux dire, à l'être universel où se désagrègent les formes, où les germes recommencent leur devenir, aux matrices permanentes où la vie accomplit le cycle harmonieux des renaissances et des destructions.

Qu'importe ! l'humanité se perpétue ! Des ruines amoncelées sous ses pas, des pièges tendus à sa crédulité par les malfaiteurs de toutes

sortes, des crimes que lui imposèrent les religions infâmes et les patries aussi infâmes que les religions, elle s'évade, chaque jour, poursuivant sa marche ascensionnelle vers un siècle meilleur. Une étoile indéfectible la précède, illuminant, comme Sirius, les longues nuits de son hiver. Hélios a franchi le solstice de décembre. Il monte victorieusement à l'horizon. L'humanité célèbre son Noël. Féconde et réparatrice, dissipant les phantasmes de l'erreur et les équivoques de l'obscurantisme, l'Anarchie se lève pour le châtiment des fourbes, pour l'humiliation des bourreaux et des tyrans, pour l'exaltation fraternelle des opprimés.

Et nous aussi, que les jours à leur déclin admonestent de ne plus compter sur les années périssables, nous chanterons, à notre tour, le cantique du soleil, ce cantique dont les aryas nos pères saluaient l'aurore au pied de l'Himalaya et que François d'Assise, ivre d'amour, adressait au faux rédempteur de Bethléem.

Astre roi! Soleil pacifique! surgis donc et réconforte de ton advent les nations laborieuses! Toi dont le cours instruit les hommes, leur enseignant l'industrie et le travail ; toi qui, par ta chaleur enclose dans la houille et les métaux,

fomentes l'activité des peuples, brille sur la cité d'amour que devancent et préconisent nos désirs.

Jadis, dans ta gloire d'après-midi, Héraclès, vainqueur des monstres et des fléaux, sur les sapins embrasés de l'Œta, ô bienfaiteur des Ephémères, tu regagnas les maisons du ciel et te perdis somptueusement dans le sein de ton père : *Dyaus-pytar*, *Zeus-pater*, dieu le père, c'est-à-dire l'air apaisé, l'azur limpide qui, sans la coopération d'aucune femme, engendra et mit au monde, d'abord Pallas, la Raison clairvoyante, puis Thémis, la Loi indestructible. Ton frère. Prométhée en est issu. Descendant de la Justice, il a pris les hommes en pitié, leur a fait connaître les arts qui permettent de vaincre les forces naturelles et d'accéder à la vertu. C'est pour cela que les dieux l'ont mis en croix.

Mais la philosophie d'Hercule, mais l'exemple de Prométhée vivent toujours. Ils resplendissent à l'horizon du monde, plus hauts que le Caucase, plus admirables que l'Œta. Soleil d'équité ! Soleil de lumière intérieure, tu revis dans le juste dont la face réjouit les constellations ! Nous marchons à ton rayonnement. Hier, c'était pour délivrer l'innocent, captif du mensonge catholique et de la scélératesse militaire, l'infortuné coupable

seulement d'appartenir à la race qui fournit, pour son malheur, un pendu aux adorations du monde chrétien. Aujourd'hui, demain, toujours, ce sera pour traquer dans ses cavernes le prêtre empoisonneur d'âmes, stuprateur d'enfants, le prêtre escroc et maléfique, chancre hideux, vengeur de l'ignominie bourgeoise ; pour souffleter le drapeau, cette loque boueuse et sanglante, et le soldat parangon de tous les assassins. Eclaire-nous ! Sous tes rayons, les bêtes de la nuit, fétides et rampantes, s'enfuiront épouvantées. Fertilise, pour les nations à venir, un sol moins réfractaire, une glèbe plus amie ! Que, dans les plaines et les champs communs au genre humain, croissent des gerbes nourricières et de consolantes fleurs !

Et, quand la mort aura fermé nos lèvres, amorti ce foyer d'enthousiasme libertaire que l'âge ne peut éteindre en nous ; quand tes flammes purificatrices boiront ce vain simulacre où brûlèrent tant de saintes ardeurs, luis à jamais sur la cité délivrée, sur l'Icarie des temps meilleurs où monteront les tribus affranchies : tels, jadis, les nobles architectes de Dwaravâti, acropole de Brahma, conduits par un oiseau d'heureux augure et de chant mélodieux ; sur la ville

aux fontaines permanentes, aux habitacles fraternels; sur la Rome future que, seuls, gouverneront, loin des riches immondes et des pontifes sacrilèges et des prétoriens bestiaux, l'amour et la concorde, la raison et la justice, et toi, bienheureuse paix, rachetée enfin, comme, jadis, te montrait Aristophane, des spélunques et des ténèbres où te dérobèrent si longtemps à nos regards la jalousie et l'animadversion des autres dieux.

Vers toi, soleil, soleil toujours nouveau-né, vers toi jaillira l'hymne de gratitude que, saufs des douleurs paternelles, chanteront en plein ciel les fils que nous aurons semés, les fils de notre amour et de nos peines, cependant que les tourbillons de l'universel foyer t'apporteront, avec les chœurs et les parfums de Cybèle rajeunie, la pieuse allégresse du banquet où l'Homme, à jamais débourbé des dogmes et des lois, communiera, dans une agape généreuse, avec l'humanité.

Loge Diderot (Salon des familles).

CONTRE LES DIEUX

(*7 ventôse, an 109*).

Pour escroquer au tâcheron le loyer de sa peine ; pour exercer, parmi les enfants ou les femmes, leur luxure et leur despotisme ; pour s'attribuer les plaisirs de la richesse et de l'amour, sans accepter la loi du travail ni les charges du foyer ; pour vivre béats, entretenus, malfaisants et redoutés, les prêtres et les rois ont imaginé d'abord de dérober à l'homme sa conscience, de lui suggérer tant de bêtise, de poltronnerie et d'aveuglement que, docile entre leurs mains, il fût prêt à toutes les renonciations, à toutes les hontes, capable, désormais de sacrifier des enfants à Moloch, des jeunes filles à Diane, des hérétiques et des juifs aux Trois Personnes, et la pudeur du président Lou-

bet au Sacré-Cœur de M. Paul Deschanel.

Depuis les âges fabuleux des sociétés primitives, sous l'écrasement du surnaturel, des fantômes créés par leur imagination, les hommes saignent, pleurent, s'abêtissent devant les autels où paradent leurs crimes, leurs passions et leurs appétits divinisés. La succession des temps ne modifie pas ce goût des enfants de la terre. Sciences, fusion des races, découvertes, rapprochement des peuples, rien n'y fait.

Dans les cavernes de son esprit, le triste roi du Monde garde les mêmes croyances absurdes, les mêmes cultes ridicules ou hideux. Les religions dites éclairées sont exactement au même étiage de bassesse que les plus dégradants fétichismes. L'amulette, le gri-gri, la relique et le talisman font voir la même préoccupation et la même absence d'idées chez ceux qui les emploient. Le tasmanien demandant à son idole cravatée de dents humaines la pluie ou le beau temps n'est pas au-dessous de M. Brunetière qui croit que la Vierge Marie a, comme Isis ou Dévaki, enfanté Dieu sans le secours d'aucun mâle. Et cet autre académicien, Coppée, qui se tamponne d'eau de Lourdes pour aveugler sa fistule et devenir roi de France, ne

s'élève aucunement au-dessus des aléoutes qui crient dans le but de faire accoucher la Lune ou le saumon se prendre à leurs filets. Quand les missionnaires, commis voyageurs de l'obscurantisme, que la Défense républicaine abreuve d'honneurs et couvre de sa protection, comme d'ailleurs toute la gent porte-cucule : assomptionnistes et curés, dominicains et vicaires, sans compter les flamidiens, éducateurs de la jeunesse ; quand les missionnaires vont inoculer aux prétendus sauvages le mal de Naples l'alcoolisme et le jésuite, ils n'ont, pour chaparder à ces pauvres gens leurs denrées, aucun effort d'imagination à intégrer. « Jésus veut faire un pilou-pilou en l'honneur du Saint-Esprit », expliquent-ils aux doux Canaques. Et les ignames, le mouton, les poules d'abonder. Le capucin ou le salutiste déroulent, avec l'assentiment des autorités, les mêmes contorsions que le derviche ou le fakir. Le grand Lama, dont les thibétains adorent la fiente, ne commande pas à des cerveaux plus dégénérés que le pape, dont Arthur Meyer baise la mule, après l'avoir ferrée chez Blanche d'Antigny.

*
* *

Quels sont-ils donc, ces dieux polymorphes et multiples qui, sous leurs apparences diverses, leurs changements de costume et de climat, ravalent à de pareils abaissements la personne humaine? Quel virus, transmis de siècle en siècle par les suggestions du prosélytisme et les assassinats de la conquête, empoisonne les intellects de cette croyance inepte, qu'en dehors du Monde il existe des êtres s'occupant de l'Homme et prolongeant, en vue de la récompense ou du châtiment, un double de son moi décomposé. Comment les dieux, les lois qui régissent le *cosmos*, sont-ils devenus des individus concrets, des idoles antropomorphes ayant des sourcils comme Jupiter, des bras sans nombre comme Vischnou, un lingam comme Priape, un cœur saignant comme le dieu aimé de Marie Alacoque?

Contre quoi nous battons-nous en poursuivant de notre haine ces dieux exécrés?

Contre des êtres réels? — « J'échapperai malgré les dieux » — dit Ajax, cependant que Vénus est

blessée par le fer de Diomède et que Perséphoné mange des grenades véritablement.

Ou bien contre de vaines ombres ?

Il ne manque pas d'athées qui, affranchis eux-mêmes, se soucient médiocrement de ces choses et de la peine que les autres prennent à se rédimer — Jules Guesde, par exemple — qui trouvent utile de respecter, d'entretenir au besoin l'erreur populaire, ou bien qui déclarent la question insignifiante. D'autres, enfin, comme André Chénier, sont athées avec délices, mais n'éprouve aucun besoin de faire partager cette délectation à leurs frères de captivité.

Meilleure est l'action, meilleur est l'antithéisme actif, supérieur à l'égoïsme incrédule. Il faut haïr Dieu pour les autres et pour soi. — « Dieu, c'est le mal », disait Proudhon, dépassant Feuërbach. — « Ce qui excuse Dieu, c'est qu'il n'existe pas », attestait, avant lui, Stendhal, dont Paul Bourget, académicien de bénitier, se réclame encore comme un garçon coiffeur des princes dont il a tondu les cheveux.

Oui, les dieux sont des fantômes, des fantômes dangereux et que le fer seul peut mettre en déroute. Ainsi, l'épée flamboyante des époptes disperse les méchants esprits. Ce sont des pro-

jections de la pensée humaine, qui l'étouffent et la dépravent. L'Homme a pour ennemi sa propre image, — son image étendue à la mesure de l'Univers — de l'Univers qu'il connaît, bien entendu.

« La crainte a fait les dieux », atteste Pétrone. Ce n'est pas seulement la crainte, mais aussi l'amour. C'est le désir de retrouver, dans un beau jardin, Champs-Elysées ou Walhalla, ceux que nous aimons et qui ne sont plus. C'est le désir de prolonger notre vie au delà de cette minute lucide et brève que nous accordent les destins.

Depuis le mort couché sous l'autel domestique, le mort qui boit et mange les mets funéraires, la libation faite chaque soir, jusqu'au vague esprit habitant, au delà des étoiles, quelque sphère indéterminée, les peuples ont tous cherché une croyance qui, même au prix de l'abdication intellectuelle, maintienne dans leurs cœurs un espoir de survie.

*
* *

Et c'est d'abord le fétichisme, l'animisme qui commencent la série, l'échelle des religions, la

gamme de la foi. Les objets extérieurs, l'arbre « tabou » par le sorcier, la lampe, le seuil de la maison, puis le double de l'individu habitant des royaumes inanes (*inania regna*), le spectre : revenant, lémure, brucolaque, et, plus tard, moine bourru, se disputent les adorations. On les honore, on les incante. Les frères arvales leur jettent des fèves, les illyriens enfoncent un pal dans les yeux du défunt qui revient à la brume, sous forme de vampire, épuiser le sang des cœurs, et les exorcistes humectent leurs patients d'eau bénite et de saint-chrême.

Vient ensuite l'astrolâtrie, les cultes de Hélios, de la lune, des étoiles, puis des météores et des animaux qui, parfois, se confondent.

Ceux du labourage, le Taureau, le Bélier, deviennent des constellations et, dans le sombre azur des nuits, un Cygne empenné de soleils étend ses ailes flamboyantes.

Du phénomène cosmique, ouragan, pluie, rayon ou nuage, l'homme se guinde à l'adoration de sa propre personne et risque un premier essai de théologie. Ses facultés se confondent encore avec les états de l'atmosphère. Le dieu, tantôt simple modalité de la température, tantôt personne concrète agissant par des mobiles

humains, évolue dans le cadre peu circonscrit des mythes primitifs et, lentement, s'incarne en la représentation de la figure humaine. Plus tard, Evhémére inaugure la flagornerie apothéotique d'attribuer aux princes et aux capitaines l'origine des dieux.

Cette exégèse, que ne désavoueraient pas les théologiens de la Compagnie de Jésus, fait assez voir dans quel abaissement était chu le polythéisme gréco-latin, quand, debout sur le rocher de Césarée, Paul délia le monde antique de la servitude heureuse des anciens dieux pour le ravaler aux genoux du supplicié galiléen.

Cette confusion des phénomènes célestes et des sentiments humains dans la cristallisation du personnel ouranien n'est, en aucun endroit, plus tangible que dans la gamme des dieux aériens et des dieux ignés, chez les Grecs, nos éducateurs et nos pères. Ainsi que l'a judicieusement noté Louis Ménard, que la mort vient d'arracher à l'admiration des poètes et des penseurs, le panthéon hellène, revêtu plus tard d'une suprême beauté par le génie des rhapsodes, conserva longtemps sa physionomie élémentaire. Même dans Homère, où les textes primordiaux sont additionnés de surcharges modernes, les dieux ne

se distinguent pas très nettement du phénomène auquel ils sont amalgamés. — « On pose les cuisses de bœuf sur Héphaistos » — « Il pleut dans Zeus » — Héra, le ciel inférieur, se querelle avec son époux, le ciel d'en haut, et, pour s'unir à lui, sur les pentes de l'Ida, enveloppe leurs amours d'une brume pluvieuse.

Venu tard dans le panthéon de l'Hellade et sorti comme Phébus, le roux chasseur, des lourds doriens, Héraclès garda longtemps son aspect solaire, tantôt dévorateur et tantôt bienfaisant. Il est la gloire de l'air, le soleil d'après midi, antagoniste irréconciliable de Héra. Il est la force héracléenne qui déchire le sol et fait croître les épis. Il porte les attributs solaires. Comme Indra, comme Apollon destructeur de la serpente Pytho, il triomphe de l'élément humide sous la forme du reptile, hydre de Lerne, etc., élément qui, bientôt, le résorbera dans son hypostase féminine, en vue des prochaines fécondités. Comme Phœbus, Indra et Ormuz, il est purificateur. Sa généreuse lumière, ses flammes embrasées emportent les miasmes et dessèchent les bourbiers. Il est archer. Par son adresse au tir, il obtient la fille d'Eurytos, Iolè, la mer violette.

L'Hercule assyrien Nisip est représenté dardant de très haut ses flèches vers la terre et, sous cette figure, devient, au mains des Phéniciens, Melkart, divinité poliade, commerçante et maritime. Il triomphe aussi de Géryon, fils de Kallirrhoé (la pluie) et de Krysaor (la foudre) ; il soumet à sa vigueur Antée, fils de Poseidon et de Démêter, personnification du nuage orageux. Dieu d'après midi, il confine au crépuscule et partant au monde silencieux des tombeaux. Tel qu'Indra vainqueur des Asouras, il descend aux enfers, perce de flèches son ennemi Hadès qui l'avait emprisonné, image du soleil échappé aux ténèbres, pareil aussi à l'Hercule hébreu, Samson (*schimechon*, petit soleil), soulevant les portes de Gaza, initiateur du mythe si sottement plagié par la résurrection du Christ. Parallèle à Hermès, voleur des troupeaux d'Apollon, il dérobe les vaches de Géryon, nuages roses du couchant.

Dieu psychopompe, il ramène les âmes des noires profondeurs, comme Osiris ou Hermès. Il redonne à l'époux désespéré Alceste revivante. Contrairement au Sûrya védique, au Phébus hellène, tous deux chastes, il convoite sans répit l'élément humide et féminin, où se brisent

l'énergie des forts, la puissance génératrice du mâle. Omphale, Déjanire et l'éphèbe Hylas, dieu des fontaines, accumulent sur sa route les expiations imméritées. Son plus tenace amour, Déjanire, — issue du fleuve Achéloos, le nuage, — dont il s'éprend pour son malheur, lui est ravie par le centaure Nessus, autre image du soleil. Mais, dieu quasi-crépusculaire, il tue Nessus, le rayon, et meurt de son trépas. Son attrait pour les fluides l'entraînant vers un nouvel objet, Iolè, la mer pourprée du soir, Déjanire l'enveloppe dans une trame de brouillards qui, s'enflammant avec lui sur le bûcher symbolique de l'Œta, porte son âme secourable et douce au plus haut de l'éther.

Quand, l'Olympe écroulé, après tant de ruines et de deuils, ses pâles divinités n'eurent plus qu'une existence officielle au panthéon latin, quand Héraclès déchu se contenta de présider aux instruments aratoires, le mythe d'Hercule prit un essor nouveau dans l'enseignement de l'Ecole stoïcienne. Hercule humanisé montra l'exemple à ses frères de douleur, l'exemple du travail fécond, de la souffrance injuste noblement supportée. Pour les siècles à venir, il posa la suprématie indiscutable de la Loi. Sa

passion active est justement le contraire des *pathémata* dissolvantes et pleureuses des dieux syriens : les Athys, les Zagreus, les Adonis ou les Jésus. Loin de débiliter le cœur, elle montre ce que peut le juste sous l'outrage. Elle confronte à la vertu de l'Homme l'iniquité des dieux. Elle enseigne la morale unique survivant à tous les mensonges des églises et des écoles : « Servir le beau, faire le bien et ne jamais désespérer du vrai. »

Par là, cette noble légende d'Hercule se rattache à notre sujet. Ce n'est pas un hors-d'œuvre.

Elle est le fond même de l'enseignement que j'espère que nous sortirons de cette étude.

*
* *

Ce n'est pas une histoire des religions que vous attendez de moi. L'heure n'est point aux spéculations, à l'étude patiente, à la confrontation des textes abolis. Quand la louve romaine aboie à notre porte, quand la réaction cléricale verse à flots le venin de ses intrigues et de sa propagande; quand le nationalisme, comme un onagre enragé, caracole dans les

rues ; quand tel ignoble antisémite pousse au meurtre les imbéciles grisés par ses mensonges de cuistre inquisiteur ; quand les métis, rebut et résidu de toutes les races humaines, maltais comme Régis, bretons comme Guérin, ameutent les chiens de l'antisémitisme contre le labeur juif ; quand, là-bas, à Montceau-les-Mines, agonise le droit du prolétaire et de l'ouvrier, trahi par le socialisme gouvernemental, ce sont des paroles casquées, des mots de combat qui doivent jaillir de nos poitrines.

Revenons cependant aux dieux. C'est à leurs côtés que se livre le plus fort de la bataille et que les coups portés subrepticement par leurs chevaliers scélérats égorgent le meilleur de nos troupes.

Quand l'officier est repu, gorgé de victuailles, de rapines et vins, il se fait bon prince. Il couche volontiers dans les maisons de tolérance dont il partage la recette. La fille Pays le maintient en belle humeur.

Le prêtre, lui, s'acharne davantage. Il raffine sur l'atrocité, avec un goût pour le mal en lui-même que le soldat ne connaît point. Quand l'armée française assassine, à Madagascar, dans l'Indo-Chine, en Tunisie, c'est pour voler tout

simplement. Le clergé national ajoute à cette aubaine l'agrément de voir souffrir.

L'armée est une troupe de bouchers, le clergé une école de bourreaux. Entre ces deux cambrioleurs, le général Frey et l'évêque Favier, qui déménagent les Boxers — nationalistes jaunes — au profit de leur escarcelle, tenez pour certain que l'évêque est un malandrin encore plus avide et plus déprédateur que le soudard.

Dès que l'homme a revêtu de la pourpre divine ses complexions et ses idées, la théologie est faite, un nouveau facteur de misère et d'oppression institué. Artémis se délecte à voir couler des rivières de sang ; Kali écrase sous son char les multitudes prosternées, cependant que le rouge Witzliputzli hume avec délice l'odeur qui s'exhale des monceaux de cadavres jetés sur ses autels. Partout des vierges, des enfants, de beaux jeunes hommes sont offerts en hostie à la faim irrassasiable des Puissances inconnues.

*
* *

Mais, bientôt, les divers monothéismes et polythéismes se fondent dans le christianisme,

fosse de compost, où viennent s'agglomérer, fermenter et renaître les dogmes antérieurs. C'est la grande sentine de l'aberration religieuse. A la fois syncrétisme et secte, l'Eglise de Jésus absorbe tous les autres dieux. Elle est la seule qui ne s'accorde avec aucun peuple, avec aucun gouvernement. Toutes les religions, étant partielles, gardaient une part de vérité. Le Christianisme seul est mensonge de part en part, — *toto cœlo*, disait Schopenhauer.

Les effets désastreux s'aggravent à mesure que la série évolue vers un seul créateur, vers un dieu métaphysique. Du fétichiste au païen, du païen au christicole, grandit la concupiscence de la mort. La destruction est proportionnée à l'étendue croissante du miracle, à l'importance de plus en plus grande et rémunératrice de l'intermédiaire sacré : obi, talapoint, derviche, pope ou confesseur à la mode.

Le fétichisme terrorise l'homme avec l'objet sacré, mais inerte, avec son double renaissant qu'apaisent quelques fruits. Le polythéisme sacrifie la vie aux auteurs de la vie. Mais le monothéisme sacrifie bien plus, la pensée à l'auteur du fait. Non content de demander à ses adeptes leur sang et leurs richesses, le christia-

nisme exige d'eux encore l'abandon absolu de leur intelligence. Religion des abrutis, il emprisonne quiconque se permet de penser.

L'Inquisition verse le sang comme de l'eau. Juifs, maures, savants, hérétiques, la torche sinistre que porte dans sa gueule le limier du Saint-Office brûle et réduit en cendres tout ce qui témoigne de la conscience humaine. L'infâme Dominique massacre un peuple entier. De Muret à Fanjeaux, trois siècles sont empestés par l'horrible fumée des bûchers albigeois.

Et, de nos jours, à Montjuich, la hideuse mégère qui, sur le trône d'Espagne, accomplit les basses œuvres du Gesù, inflige par la main de ses Portas, de ses Henri Marzo, des tortures obscènes aux libertaires de Barcelone, l'honneur, la gloire même de ce misérable pays.

Les dieux sont les plus cruels antagonistes du bonheur humain. Ils détruisent la pitié, la volonté. Ils substituent le miracle à l'effort. Ils proscrivent le travail qui libère et grandit le travailleur. Ils rendent l'homme docile à toutes leurs incarnations : patrie, famille, propriété, à ce qui déshonore et brise pour jamais l'instinct des rebellions généreuses.

Dieu est pire que les dieux. Sa méchanceté

s'est accrue ; la servilité de même, en proportion de la tyrannie. A présent, les souteneurs de Dieu l'appellent « Autorité ». Or, l'Autorité n'a pas de plus ferme appui que le soldat. Non ce routier des temps héroïques, marchant la tête nue et l'épée haute sur les champs de bataille et dans les villes prises d'assaut, gonfalonier du meurtre, porte-étendard de la cruauté organisée qu'éclairait la rougeur des incendies et l'aube sanglante des jours de combat ; mais un rond-de-cuir ténébreux, un faux témoin dont la parole est plus abjecte que l'ordure des chemins. Tel est l'officier moderne que l'Eglise bénit et que recherchent les grandes héritières.

La sidération de la ferblanterie patriotique est tellement puissante que, pour opérer, elle n'a même pas besoin de revêtir une brute courageuse. Nul besoin d'être même un beau voyou pour mettre en chasse les cuisinières et les duchesses de la Patrie française, toutes les âmes de servantes qui acclament Déroulède et redemandent l'ignoble Marchand.

Mercier, l'oblique faussaire que Picard et Zola surent empêcher de devenir empoisonneur. Mercier, bandit plus hideux que Dumolard et plus lâche que Barrès, a pour lui toutes les fe-

melles nationalistes, habituées des grands bars et des paroisses élégantes, pensionnaires des maisons chaudes et des confessionnaux. Ces chiennes, en 1804, applaudissaient le condottiere incestueux auquel la France dut le Concordat et la réduction de ses frontières ; en 1816, on les voyait

Aux regards d'un cosaque étaler leur poitrine
Et s'enivrer de son odeur.

Ce que leurs petites-filles ont recommencé naguère, au temps de l'alliance russe et des visites que fit au mamamouchi Félix Faure, notre petit père et escroc, le tzar Nicolas II, avec une innocence éperdue de chèvres en amour.

Derrière le sabre et l'ostensoir, un autre dieu se cache plus redoutable encore, seul motif d'exister du prêtre et du soldat. C'est Plutus, c'est Mammon, — le Capital, si vous dépouillez de ses attributs mythologiques le principe de la ruine, de l'abrutissement et de la douleur.

L'Argent a détrôné les dieux qui ne sont que ses esclaves et ses fonctionnaires. A notre tour, nous briserons l'Argent.

*
* *

Quand Prométhée, avec des liens de bronze et des clous de diamant, fut enchaîné au sol générateur du fer, aux âpres cimes du Caucase ; quand les esclaves de Zeus, la Force, la Violence, et Mercure à la langue perfide, eurent épuisé sur le martyr les sévices impitoyables et les outrages ancillaires ; quand il se vit renié par le lâche Océan et que Iô, victime errante du persécuteur céleste, eut mugi sa plaine éternelle auprès du roc où se taisait le grand crucifié, cependant que la foudre et les carreaux du tonnerre s'abattaient sur lui avec de rauques grondements et que le chien ailé de Zeus, l'aigle sanglant, dévorait son foie impérissable, le titan châtié pour avoir eu pitié des Ephémères se dressa, et plus haut que la tempête ennemie, que les fulgurations de l'orage et que le hurlement des fleuves débordés ; il jeta vers l'Olympe un cri sublime de révolte et de détestation.

Prométhée, c'est l'industrie humaine, c'est la pensée, l'art et la science, que traquent dans leurs cavernes, leurs bois sacrés, leurs temples, leurs églises et leurs chaires, les dieux men-

teurs, les dieux sanguinaires, les dieux larrons, éternels ennemis de l'Homme, de la justice et de la beauté. En attendant qu'il se délivre lui-même, Prométhée nous affranchit.

Dans l'ordre cosmique, c'est lui qui, d'un coup de hache, ouvre sous sa couronne de nuées, le front ténébreux de Zeus, l'air chargé de pluie. Son audace fait jaillir Athèna, l'éther immarcessible, l'azur qui, par delà tempêtes et cataclysmes, garde la sérénité limpide, le calme pacifiant de la lumière immortelle.

Athêna, c'est l'outremer du ciel, le bleu chaste des matins de printemps. C'est aussi la déesse de la raison qui guide le navigateur, inspire le poète, endoctrine l'artiste, élève l'orateur et fonde la cité. Son clair regard chasse les ténèbres et, sur la mer à jamais apaisée, fait taire le conflit des bourrasques et la démence des vagues. Elle assigne devant la conscience humaine l'iniquité des dieux. Elle fait absoudre par l'aréopage, au nom d'un principe supérieur, Oreste que souille encore le sang des veines maternelles. « Prévoyante » comme celui qui l'engendra, elle pose les lois éternelles des peuples civilisés, le droit, l'équité sainte, qui permet de braver le tyran, d'affronter les supplices, la dé-

rision des lâches, les sales avis des personnes prudentes, et de souffleter Dieu.

C'est elle qui, plus tard, dans la sombre cave de Mayence, au milieu des presses informes et des caractères grossiers de Faust et de Guttenberg, inspira le souffle de la Renaissance et produisit, au déclin du Moyen Age, l'imprimerie victorieuse, l'imprimerie antagoniste des superstitions et des bassesses de la foi, l'imprimerie qui renverse les dogmes, les croyances, les morales, tout le vieil édifice des hommes obscurs, et fait fondre le granit des cathédrales, comme fondent, au mois de mai, les glaces de l'hiver.

Rien que le juste n'est divin. C'est le mot de Socrate pensé devant la colline d'Arès, sous les yeux perçants de la déesse qui porte l'égide et dont la chouette clairvoyante discerne, dans les ténèbres, chaque malfaiteur embusqué.

Rien que le juste n'est divin. C'est le mot d'Epictète, de Jean Huss, de Vanini, de tous les confesseurs de la lumière et de la liberté. C'est le mot des tueurs de rois, de Hartmann, de Sophie Perowskïa, d'Angiollilo et de Bresci. C'est le mot de nos vengeurs et de nos saints.

Les bienfaits de Prométhée ne se bornent pas à émanciper la lumière, à balayer le firmament.

Cet accoucheur magnanime du jour serein apporte à l'homme le feu, maître des arts, le feu premier agent de l'industrie. Par un sacrilège bienfaisant — et tout sacrilège mérite le nom de bienfait, pour cela seul qu'il est un sacrilège — il dérobe à la jalousie des dieux l'étincelle bénie où va s'allumer le foyer humain. Forgeron, potier, constructeur, tisserand, il organise la défense de l'homme, puîné débile des titans, contre les météores. Puis, ayant préparé la terre et fondé le droit, sur l'argile que sa main a modelée amoureusement, il impose, sous la forme légère d'un papillon, Psyché, l'intelligence lucide et pure, Psyché qui voltige à travers les fleurs de la connaissance et dans l'air libre de l'amour.

L'Homme n'a plus peur des fantômes. Il ne craint plus son ombre ni l'écho de sa voix. « Troupeau jadis raillé des dieux », il a dispersé les Olympiens et fait le jour dans le Tartare. Il revomit les déités créées à son image. Et, dans un effort suprême, il s'exempte à la fin du dieu cruel et tyrannique, du dieu sournois héritier de tout l'opprobre divin : Jésus qui prêtait à Mammon son masque de douceur bêlante, de niaiserie dégradée et son obéissance ignominieuse.

Tabernacle ou coffre-fort, l'Homme délivré atteindra les dieux jusqu'au fond de leur sanctuaire, déchirera les voiles et brisera les arches où se cachent les puissances malfaisantes qui, trop longtemps, l'ont asservi. Il les suivra, ces misérables dieux, comme des sangliers immondes, à travers les forêts pleines de terreur et d'excréments, jusque sur leur fumier séculaire pour les en débusquer à jamais et purifier de grand soleil leurs bauges nauséeuses.

La flamme qui alluma le bûcher d'Héraclès, le charbon incandescent que son frère Prométhée rapporta dans le nartex sonore ont pour jamais détruit le monde extra-sensible. L'Argent avait domestiqué les prêtres et leurs idoles ; nous reconquerrons l'Argent ; nous pousserons à la voirie les idoles ; nous cracherons notre mépris à la face louche et hideuse du prêtre. La richesse qui, stagnante, engendrait mille maux comme une onde croupie où fermentent les instincts sordides, les vices et les crimes, la richesse reconquise et déprisonnée portera ses dons à la terre féconde. Au lieu du marécage pestilent, ou du glacier implacable, le fleuve aux eaux riantes s'épandra parmi les herbes vertes et les jeunes moissons.

Le surnaturel en fuite, la misère disparaîtra bientôt. Le prêtre, le soldat, tous les hommes entretenus, les voleurs de salaires, inutiles et malfaisants disparaîtront à la même heure, ceux qui impanent l'Absolu dans les pains à cacheter et ceux qui traînent par les villes, avec une insolence de ruffians heureux, les bancals de l'assassinat.

Les hommes en jupons et les hommes en cote rouge auront à jamais repris leur rang dans l'estime publique, bien au-dessous du croupier, du *leno* et du voleur de grand chemin.

La menace de Prométhée s'accomplira ainsi. A vous, jeunes hommes robustes féaux de la révolution internationale, à vous de briser la chaîne infamante des religions et des patries. A ceux qui vous parlent d'un idéal menteur, attestez l'unique devoir d'aimer, de vivre et d'être bon. A ceux qui vous parlent du drapeau, montrez les taches de boue et de sang qui maculent cette loque mensongère. Travaillez, comme disait Marc-Aurèle. Travaillez à parfaire l'œuvre de Prométhée, à mettre un peu de clémence dans l'habitacle des humains, à multiplier autour de leur

âge transitoire ces fruits de douceur et de beauté que porte la généreuse Anarchie en ses mains réparatrices : le vrai, le juste et le bien, l'indépendance et la lumière, la miséricorde et le pardon.

CONTRE LES PATRIES

(23 prairial, an 109).

Ce serait une erreur de croire que la religion seule abrutit les intellects et déshonore les mœurs. Certes, le christianisme, religion de l'occident, porte en soi tous les germes de bassesse, d'abjection et de laideur. Le catholicisme surtout, forme essentielle du christianisme dans les pays latins, confère à ses adeptes une ordure si éminente, qu'il semble au-delà des forces humaines d'ajouter quoi que ce soit à leur abaissement. Les théophages gavés d'eucharistie ; les fidèles de Montmartre ; les vieilles hystériques, dévotes à l'organe du pendu galiléen ; les obscènes confesseurs éduqués sur les gestes de l'alcôve et la délectation morose, flaireurs d'eaux de toilette et donneurs d'eau bénite ; les « bonnes sœurs » qui, sous couleur de charité, volent

comme des pies et ne rendent aux pauvres gens qu'une misérable partie de leurs larcins ; les exploiteuses d'enfants du Bon Pasteur et autres lieux ; la troupe grugeuse des talapoints fétides, curés, vicaires, archevêques, aumôniers, — sans compter les moines de toutes robes, noirs jésuites ou grotesques dominicains, les nonnes grises, bleues, blanches et canelle, composent un effectif auprès de quoi les chiourmes les plus mal famées sont des assemblées chevaleresques, des *symposium* d'honnêtes gens. Les médecins qui attestent les miracles de Lourdes ont à coup sûr franchi les bornes de la turpitude, innocenté les bagnes et virginisé les faussaires. Les belles dames si heureusement cuites au Bazar de la Charité, les fils des croisés qui tapaient sur elles, tandis que brasillait le hangar de M. de Mackau, le père Olivier qui se réjouissait en chaire de cet accident tout à fait négligeable, le bétail des salons, des jésuitières et des mauvais lieux, sont en réalité fort au-dessous des peuplades les plus viles. Un boschiman, un aléoute n'est-il pas très supérieur aux escrocs de Saint-Antoine de Padoue, à la clientèle stupide qu'ils font chanter sous les regards favorables de MM. Lépine et Puibaraud ?

*
* *

Eh bien, l'ignominie peut descendre encore de quelques degrés. Le civilisé peut tomber plus bas encore, au-dessous du dernier cannibale, au-dessous même de la brute et du pur animal. S'il ajoute à l'exécrable idée de Dieu, l'idée bouffonne et scélérate de patrie, il ne lui reste plus rien à conquérir dans le domaine de la bestialité. Cependant que les écrivains, penseurs, philosophes, économistes s'efforcent de rendre l'homme à la raison, à la fraternité que son intérêt, à défaut d'autre mobile, prescrit comme une loi primordiale d'existence ; tandis que le grand Tolstoï, et les doukhobors du Caucase, et les magnanismes anarchistes, s'efforcent de vomir le patriotisme et d'abaisser les frontières, il n'est pas une crapule, un souteneur, un failli, qui ne s'incline devant le drapeau et ne porte à cette guenille infâme, à cette guenille boueuse et sanglante, les génuflexions bordelières de son indignité.

En France notamment, le personnel du chauvinisme se recrute dans les bas-fonds les plus

nauséeux, dans les égouts les plus fétides et les cloaques où le soleil se tait. Au faîte, ce sont les misérables hors-d'âge, les reliquats de toutes les ambitions inavouables, depuis ce Jules Lemaître, sophiste entretenu par l'antique paillasse de Girardin, de Lalou et de cent autres, jusqu'à Drumont, ancien mouchard de l'empire, et Coppée, vase d'élection académique, dont la fistule unit au saint chrême le beurre du cacaotier. En bas, les tripiers de Guérin, les garçons d'abattoir, les tenanciers de lupanar, tout ce qui vient du claque ou s'abrite dans la sacristie, les ignorantins et les dégrafées, le clergé de Saint-Sulpice et les abbesses de gros numéros, les chanteuses de beuglants, comme Yvette Guilbert, épouse d'un youtre allemand, ou les bonnes à tout faire, comme Gyp, Marie-Anne de Bovet et Jean Lorrain. Il n'est pas un laveur de vaisselle, pas un larbin, pas un cocher de maison qui n'arbore les bleuets antisémites et n'affiche le portrait de Gamelle dans les vespasiennes du quartier. Ces gens adhèrent à la patrie française, heureux de voir leur nom resplendir auprès de Quesnay de Beaurepaire et d'Edmond Blanc, le sémite croupier de Monte-Carlo. Cette populace crie : « Vive l'armée ! » beugle :

« Mort aux juifs ! » et promène son irréductible turpitude sous les trois couleurs du chiffon national.

Nous, nous sommes avant tout des sans-patrie et faisons de ce titre le plus glorieux ornement. Naguère, au meeting organisé en faveur des écrivains russes, je revendiquais cette gloire, de n'être ni français, ni allemand, ni juif, ni chrétien, d'être simplement un homme, citoyen du monde et compatriote de l'Humanité.

Oui, nous sommes des sans-patrie. Nous répudions toute accointance avec le troupeau nationaliste, plus éloignés mille fois de ces bandits et de ces jocrisses, que des peuples lointains qui vivent à nos pieds. Nos frères, ce sont les travailleurs, qui préparent des jours plus humains, les révolutionnaires, qui déchaînent les multitudes et frappent au cœur les ministres ou les rois, les anarchistes qui, par le fer, par le feu, nous vengent en attendant qu'ils nous sauvent, tous les champions de l'idée internationale et de l'effort libertaire.

Nous appelons de vœux ardents le cataclysme réparateur, l'invasion secourable qui, brisant enfin le moule des nationalités, rendront le monde sans limites ni frontières aux familles hu-

maines, mesurant la terre de promission aux bornes du globe, aux confins seuls de l'univers.

Oui, nous sommes des sans-patrie. Nous ne reconnaissons de frères que les sages qui, par le fait ou la pensée, travaillent à la délivrance future, à la cité de justice et d'amour ; qui, régicides, écrivains, anarchistes, combattent la société bourgeoise et, d'un glaive couronné de myrthe, la frappent en plein cœur.

*
* *

La patrie, — du moins ce que la *Ligue des Poires* appelle de ce nom, — la patrie ne fut pas toujours ce que pense Mme de Martel, un haras où les officiers plus ou moins gradés tiennent l'emploi d'étalons, et les troubades, celui de palfreniers. Non. L'idée de patrie qui, après l'idée de Dieu, est celle dont l'humanité a le plus souffert, tient à des racines profondes aux superstitions originelles des siècles primitifs. La patrie, la terre des ancêtres *(terra patria)*, fut, dans les civilisations antiques, le sol même où résidait le double, l'ombre des aïeux.

Pour offrir à cette ombre, aisément irritable, le repas funèbre, la libation dont elle se repaît,

il faut que sa lignée demeure dans l'enclos où le mort fut inhumé. Les rites commémoratifs, les *sacra*, ne peuvent être célébrés que par la *gens* du défunt, de même que les « justes noces » ne peuvent avoir lieu qu'entre citoyens du même état. Mais les tombeaux s'amoncellent. Bientôt le jardin mortuaire s'emplit de corps superposés,

Abîme où la poussière est mêlée aux poussières,
Où sous son père encore on retrouve des pères,
Comme l'onde sous l'onde en une mer sans fond.

Les habitants émigrent, colonisent, vont au loin fonder quelque cité nouvelle qui verra croître ses murs, tandis que la métropole ira vers le déclin. Mais ils ne peuvent déserter le foyer ancestral sous peine de sacrilège. Aussi convient-il que la terre paternelle soit incorporée aux fondations de la jeune bourgade.

Quand Romulus, fondateur légendaire, eut délimité l'enceinte de Rome et tracé le *pomœrium* de la ville à bâtir, il enfouit une motte du terroir albin dans le foyer commun. Sur la terre des ancêtres, sur le chef sanglant d'une victime surgit le Capitole demeure de la stabilité de Jupiter.

Ainsi la patrie était fondée, qui bientôt donnerait des lois au monde.

Cette forme héroïque et religieuse de la patrie suppose une culture, des traditions. La science augurale des étrusques, les rites de la confédération latine, avaient préparé son avènement. Rome n'eut qu'à progresser dans la voie où ses fondateurs l'avaient mise.

*
* *

Il faut remonter beaucoup plus haut, si l'on veut toucher les premiers éléments du patriotisme. Le motif primordial, et sans doute le plus honnête motif que l'homme ait eu jamais d'égorger son ennemi, c'est l'envie assez plausible d'en faire un ou deux repas. De tous les patriotes le cannibale est à coup sûr le moins odieux. Cuit ou cru, engraissé dans le *teocali* des sacrificateurs mexicains, pimenté convenablement d'épices, ou bien dévoré tout pantelant, comme les lionceaux des Bacchantes, le prisonnier de guerre, le vaincu, offre aux conquérants une forte nourriture.

Mais quand on a dîné, lorqu'on a bu le lait fermenté des juments, le suc des herbes eni-

vrantes, il faut bien se distraire un peu. Les jeunes spartiates donnaient la chasse aux hélotes, et les seigneurs chrétiens du moyen âge faisaient courre le vilain par leurs limiers.

Nos sauvages ont eu l'intuition de ces gentillesses.

Le prisonnier amusait grandement. On lui plantait des épines sous les ongles, on lui tranchait les paupières, en le faisait cuire à petit feu. Le génie de l'Inquisition, la verve des chaouchs, sous la troisième république, imaginent seuls des tourments plus raffinés. La torture des captifs est un divertissement public dont s'égaient les femmes peaux rouges au seuil de leur wigwam, comme les chiennes du faubourg Saint-Germain s'amusaient, après la Commune, à planter le bout de leurs ombrelles dans les yeux des fusillés. Les prisonniers, chair à plaisir, chair à tortures : leur supplice égaye les noces royales. Des jeunes filles leur percent les joues avec les épingles de leur chevelure. Cela se passe de même chez les scythes d'Hérodote et chez les ases de l'Edda.

Parfois c'est une régression vers le gorille omophage, comme chez ce bandit de la Basilicate dont Lombroso a noté l'observation, La

Gala qui, dans son appétit de chair humaine, prélevait sur soi-même des lambeaux saignants qu'il dévorait tout crus avec un féroce plaisir.

Tantôt la vengeance assume, chez les hordes guerrières, les caractères de l'anthropophagie :

« Elle me conduira, Kenwarck, jusques au lâche
« Qui t'a troué le dos sous le cap de Penn'hor ;
« Je lui romprai le cou du marteau de ma hache
« Et je lui mangerai le cœur tout vif encor. »

Tantôt, l'immolation du prisonnier avec accompagnement d'estrapade, d'essorillement, de fouets, d'entraves, d'huile bouillante et de plomb fondu, a pour but d'apaiser les dieux ou d'aiguiser la lubricité du vainqueur. L'être supérieur est immolé pour l'intérêt des inférieurs : c'est Alceste, Iphigénie, Polixène ; c'est la fille de Jephté. Quelquefois il est réduit en esclavage et rend à son maître les humbles soins de la domesticité. Pyrrhus emmène Andromaque « à travers les flots nombreux » et Nabuchodonosor déporte dans Ninive des tribus d'Israël.

A ces mœurs féroces et candides succède la conquête romaine. Le pillage s'organise. La patrie a sa raison d'être, désormais. « On ne fait

la guerre que pour voler », disait Voltaire et, peu de temps après, la Grande Armée, celle de Napoléon que Georges Thomas, dit Esparbès, chamarre de solécismes, déménagea l'Europe. Qu'étaient les chauffeurs de la Beauce Fleur-d'Epine et le beau François au regard des maréchaux de l'Empire, de Soult, de Junot, de tous ces cambrioleurs dont les noms infâmes souillent comme une ordure l'arc et les avenues de l'Etoile ? Ils avaient plus de courage que Galliéni, plus de tournure que Marchand, mais égalaient en avidité criminelle ces deux virtuoses modernes de la pince-monseigneur.

*
* *

« Il y a dans la guerre un élément mystique qui ravit les foules ». Il y a aussi une luxure effroyable, la luxure de la mort, le goût des atrocités que développe, jusqu'à la démence, l'exercice de la force brute. Il serait injuste de croire que les officiers de l'armée française sont exclusivement des sacristains, des voleurs, des faussaires ou des proxénètes. Ils sont aussi des bourreaux de tout premier ordre. Notre camarade Dubois-Desaulle, qui a pu échapper

aux géhennes des compagnies de discipline, grâce à l'énergie surhumaine dont il est pourvu, Dubois-Desaulle qui mène avec tant d'éclat et de dévouement une admirable campagne antimilitariste, fournit quelques exemples qui ne laissent pas le plus léger doute sur la valeur des officiers envisagés comme tortionnaires.

Ces anecdotes manquent un peu de gaieté. Elles feraient comprendre à M. Boni de Castellane que le fait d'habiter sous la même courtine que Mlle Jay Gould n'est pas la pire des douleurs. Une seule donnera la mesure et suffira pour illustrer mon discours.

« En 1896, un détachement de la deuxième compagnie fut envoyé à El-Berd pour édifier un poste optique. Quelques indigènes y travaillaient avec les disciplinaires. Un jour du mois de janvier 1896, un indigène, nommé Mahmoud, prit un bidon et but à même quelques gorgées d'eau. Le disciplinaire à qui il appartenait, mécontent de cet acte, prit l'Arabe à partie et, finalement, lui arrachant le bidon des mains, lui en jeta le contenu à la figure. L'Arabe se plaignit immédiatement au chef du détachement, le sergent Jouglas. Ce dernier appela le fusilier et, le ligotant avec des cordes enduites

de savon et fortement serrées, le fit exposer au soleil.

« Le supplice commença à une heure de l'après-midi. Sous l'effroyable pression des cordes, les chairs des bras et des jambes se tuméfièrent, les efforts du patient pour échapper à l'implacable ardeur du soleil firent en peu de temps éclater la peau. Le corps entier — il était ficelé comme un saucisson — se zébra de plaies rendues encore plus douloureuses par la morsure du savon. Jusqu'à cinq heures, le camp fut rempli par les hurlements du supplicié, placé devant la tente de Jouglas ; celui-ci défendait d'approcher.

« Les quelques hommes employés au camp, effrayés par le revolver du chaouch, n'eurent garde d'enfreindre sa défense, et quatre heures durant, le camisard subit l'affreuse torture. Mais, à l'heure de la soupe, lorsque les travailleurs revinrent du chantier, la scène changea. Quelques-uns, parmi les plus hardis, enjoignirent au chaouch de cesser immédiatement cette scène ignoble. Jouglas, ne voulant rien entendre, tira son revolver, menaçant de brûler la cervelle au premier qui approcherait du malheureux.

« Deux courageux disciplinaires, au mépris des menaces de Jouglas, se jetèrent sur le torturé, coupèrent ses liens ; en plusieurs endroits, les cordes étaient entrées dans les chairs. Tous les camisards étaient devant la tente armés de pioches, de pelles, de barres à mine, de pinces à râper. Jouglas eut peur pour sa peau et atermoya.

« Les fusiliers, très surexcités par l'épouvantable supplice infligé à leur camarade, se révoltèrent ; n'écoutant ni les menaces, ni les objurgations du sergent, vingt-deux hommes partirent dans la nuit, avec armes et bagages, porter plainte au capitaine Baronnier, à Biskra.

« Jouglas avertit alors tous les douars de la région, les tribus arabes se mirent à la poursuite des fugitifs qui furent capturés, après deux jours de marche, dans le désert, sans eau ni vivres. Une escorte d'indigènes armés, sous la conduite d'un sheikh, les conduisit à Biskra.

« Baronnier réalisa ainsi l'espoir de justice sur lequel avaient tablé les disciplinaires.

« Quatre furent envoyés aux *cocos*. Le reste passa aux pionniers. Le disciplinaire supplicié fut seul traduit devant un Conseil de guerre

pour coups et blessures exercés sur un indigène et *menaces* envers un supérieur.

« Cette accusation fut appuyée par de faux témoignages. Mahmoud toucha de l'argent et affirma avoir reçu un coup de poing ayant déterminé l'effusion du sang.

« Baronnier suborna deux *tantes*, le cuisinier et l'ordonnance de Jouglas qui, sur la promesse d'une sortie de faveur, accusèrent le disciplinaire d'avoir menacé le sergent ; la victime de ces odieuses machinations, le supplicié d'El-Berd, fut condamné à cinq ans de travaux publics.

« L'Arabe Mahmoud, qui habite les ksours de Tamerna, avoua à un fusilier que sa déposition lui avait été dictée par le capitaine et qu'il en avait reçu de l'argent. Ce fusilier est libéré maintenant ; il est boulanger à Pont-sur-Yonne. »

La Nature, qui pourvoit l'homme d'un appareil fécondateur, lui donne en proportion le goût de la tuerie. Vitzliputzli, Moloch, Irmensul, dieux de la génération, dévorent des troupeaux humains. Et c'est encore la Diane de Tauride à qui sa prêtresse immole saintement les naufragés. C'est Arthémis Orthia que dé-

lecte le sang des vierges ; c'est le dieu de Cortez, de Pizzare et de Torquemada, recevant pour encens l'horrible nuage des autodafés. Ajoutez comme élément d'horreur pieuse l'idée de propitiation qui va des massacres collectifs (Maures, Juifs, Cathares, Albigeois) aux malpropretés séraphiques des bienheureux coprophages qui dégustant des ulcères ou buvant leurs propres déjections. Car le prêtre sournois ne tarde guère à intervenir, écumeur de tous les massacres, prêt à vendre son intervention illusoire au vainqueur, au vaincu, n'importe, à celui qui paie le mieux.

*
* *

Voilà donc les deux principaux mobiles de l'idée de patrie : le massacre, le vol. Les bases sont la race ou communauté de sang, puis la communauté de lois et l'intégrité du territoire. La race à laquelle Drumont fait semblant de croire existe-t-elle dans le conglomérat français où tous les peuples de l'Europe sont représentés à peu près en proportions égales : sémites avec les basques, les juifs, les phéniciens, les arabes peu nombreux ; indo-européens avec les ligures,

les celtes, les gaulois, les francs, les goths, et les burgondes.

Quand on voit, dans les campagnes, une population bien ignare, bien brutale, mais où les individus se ressemblent tous, on dit qu'il y a de la race. Chez les perses, la pureté du sang était garantie par l'inceste. Chez les athéniens, les autochtones avaient seuls le droit de porter la cigale d'or dans les cheveux, privilège que n'obtinrent jamais les métèques, étrangers domiciliés.

Or, Thémistocle fut un métèque ; Eschyle, un juif de la maison phénicienne des Géphyres, ce qui explique l'accent profond, le lyrisme biblique de ce génie si proche parent des nabis d'Israël. Zénon fut un sémite admis à domicile. Dans toute l'Europe, la noblesse est de source germanique. Les francs étaient supposés gouverner les Gaules par droit de conquête. La race avait péri ; le milieu subsistait. Aussi Joly de Fleury disait : « Le Tiers n'est qu'adventice dans la constitution ». Le Tiers c'est vous, c'est moi, tout ce qui n'est pas noble comme le jeune Wiener dit Croisset, ou surhumain comme Barrès. » A quoi Sieyès répondait dans le *Tiers-Etat* : « Ah ! ce sont 200 000 allemands

qui nous possèdent. Reléguons-les au delà du Rhin. »

Les races royales sont en France tout aussi « nationales » que les faussaires de l'Etat-Major, ces officiers de trahison, apparentés à toutes les monarchies de l'Europe, et dont Urbain Gohier déduit avec une sagacité vaillante les origines féodales. C'est pourquoi Estherazy semblait avoir quelque raison, lorsqu'il disait : « Si le président de la république ne me rend pas justice, je m'adresserai à l'empereur d'Allemagne, le chef de mon blason ». Et c'est l'internationale des soudards, non moins redoutable que l'internationale des cafards. Comme l'île Laputa, dans Gulliver, la ville où réside le pape est pendante sur le monde secondaire. C'est ce que M. René Pinon, cacographe à la *Revue des Deux-Mondes*, appelle un « intérêt surnational ». Quant aux soudards, ils se tiennent prêts à faire sauter des ponts, à piller des récoltes, à mettre à mort le plus de gens possible pour la grande gloire de leurs armes et de leur Sabaoth.

Le principe romain qui gouverne encore les mœurs publiques de la France, communauté des lois, intégrité du territoire, mène à la natu-

ralisation universelle. Caracalla proclame citoyens tous les habitants de l'Empire. Michelet dit à ce propos : « Rome se vit des romains de toutes couleurs, noirs, d'Afrique, jaunes de Syrie, verts du Palus-Méotides : des romains de Lybie et des marais de la Frise ».

Pareille à Caracalla, voici que la France accueille le rebut des quais d'Alger, Max Régis, le ruffian équivoque. Il en faudra bientôt faire autant pour les annamites, les tagals et les moïs. Néanmoins, on arrêtera les bienfaits de ces naturalisations à outrance aux alsaciens-lorrains. L'article des Vosges a cessé de plaire.

Les procédés pour instituer les patries : guerre étrangère, colonisation, représailles, conquêtes, diplomatie, arbitrage, s'appellent, dans le code pénal, vol à main armée, bris de clôture, homicide volontaire, assassinat, escroquerie, manœuvres frauduleuses. La guerre civile seule mérite quelque estime, et le sang qu'elle verse n'enfante pas exclusivement la stérilité. Car il est plus légitime de sacrifier un million d'hommes dans le but de mettre en acte une pensée généreuse, un idéal d'indépendance et de beauté, que pour convoyer aux quatre coins de l'Europe des équarisseurs en uniforme, des

voleurs chamarrés de croix. La gloire du résultat excuse l'horreur des moyens. Criminel pour criminel, et toute sympathie mise à part, Ravachol n'est-il pas infiniment supérieur à Napoléon ?

*
* *

Ainsi, d'âge en âge, l'idée imbécile de patrie renforce en hideur et croît en imbécillité.

Jadis, le tumulte d'Arès emplissait les batailles. Dans l'orgueil matinal de la force et de la beauté, le jeune héros frappait l'ennemi du fer aigu de sa lance et le choc des boucliers d'airain sonnait allègrement. Poitrine contre poitrine, au chant formidable du péan sacré, dans la belle prairie de Marathon, l'Hellade repoussait l'Asie envahissante, et le mède, traqué par Cimon, ne trouvait dans ses galères qu'un abri fallacieux.

Puis, ce furent les guerres plus savantes de Rome, les étapes, les camps, les durs soldats du Latium promenant sur le monde asservi les aigles triomphales.

Et les Barbares aussi, quand les Niebelungen de Pharamond entonnaient le bardit homicide,

connurent les gestes épiques, donnèrent au massacre une impétueuse beauté. Le loup se déchaînait, vigoureux et souple, dans le carnage, dans la mort.

Il appartenait au christianisme d'abêtir la guerre et d'en augmenter l'ignominie.

Les Croisades tiennent, dans les annales de la sottise militaire une place éminente. Le cruel, le stupide Louis IX fut de tout point digne d'être canonisé par l'Eglise. Les Négrier, les Cuverville, les Lajaille et autres pandours de confessionnal ne devraient avoir d'autre patron. Le « Saint-Sépulcre », pour parler comme ces goîtreux, appartient aux musulmans ; de même, les frontières de la France, réduites après la saignée de l'Empire, manifestent l'inutilité du conquérant, même au point de vue des rapines casquées.

Ces résultats consolent et rafraîchissent. Un soufflet sur la joue immonde et scélérate de Louis IX ou de Napoléon, c'est la revanche des intellectuels, des miséricordieux. Paris n'aura pas de plus belle fête que le jour où l'on portera aux latrines la colonne Vendôme et les diverses Jeanne d'Arc qui déshonorent ses promenoirs.

La patrie mensongère d'à-présent ne saurait

grouper sous ses étendards que la lie et le rebut de toutes les prostitutions. Déroulède, Barrès sont représentatifs d'une forme crapuleuse d'internationalisme : l'internationalisme des congrégations. Le prêtre qui, n'ayant ni maison, ni patrie, ni enfants, ne peut désirer la stabilité ni la paix du foyer ; le prêtre qui prend sa femme au mari assez lâche pour souffrir qu'elle parle bas à cet homme de nuit ; le prêtre, dont les fonds secrets obtenus par le dol, sont engloutis en des caisses noires et détournés pour toujours de la circulation économique, le prêtre a reçu de Rome un mot d'ordre sagacement approprié au caporalisme de la France. Depuis quelques années il se dit patriote. En effectuant les captations d'héritages, les manœuvres frauduleuses qui sont le fond même, le ressort majeur de son emploi, il court aux frontières, il jette la discorde entre les citoyens et, frustré par la banque juive d'une partie des aubaines qu'il compte arracher à la niaiserie des personnes pieuses, il déchaîne contre Israël son patriotisme de commande. C'est Mandrin qui, pour dévaliser à son aise les passants, crie au voleur du plus aigu de ses poumons.

D'ailleurs après nous avoir scarifiés, vingt-

cinq ou trente années durant, avec l'Alsace-Lorraine, et la revanche et autres ordures du même tonneau, la prêtraille nationaliste, les mannezingues tricolores, font alliance avec l'empereur allemand pour aider les missionnaires à cambrioler en Chine, à trafiquer sur le meurtre des petits jaunes et même à dépasser en canaillerie, en férocité, en déprédations, l'armée française, elle-même — cette école de l'*honneur*.

*
* *

Quand la lutte régnait entre les dieux de la nuit et ceux de la lumière ; quand le dragon de l'Iran menaçait l'Hellade et ses libres républiques, ce fut un spectacle merveilleux dont trois mille ans n'ont pas obscurci la splendeur, que cette lutte virile d'un peuple si faible par le nombre, si robuste par la grandeur d'âme, par le ressort intime, opposant à l'invasion son courage et brisant sur les rochers de l'Attique la force gigantesque du Grand Roi.

Quelque chose de semblable a paru, de nos jours, quand les paysans du Transvaal, faisant échec aux armes anglaises, ont maintenu leur

droit et sauvé la terre paternelle. Ici, la noblesse intérieure apparaît égale, sinon la beauté. Ces laboureurs ont pour eux l'excuse d'avoir défendu leurs champs et leurs maisons contre l'avidité d'un conquérant inique.

Cependant Tolstoï les désapprouve. Les défilés de Blœmfontein valent bien celui des Thermopyles. Mais les soldats de Krüger, comme ceux de Léonidas, ne restent pas moins des brutes criminelles, puisqu'ils donnent la mort à des êtres vivants et préfèrent la destruction aux lents progrès de la raison et de l'amour.

Les palmes, les trophées, le vol éclatant des victoires sur les champs de pourpre, le laurier civique aux tempes du vainqueur ne sauraient empêcher les larmes des fiancées, des mères et des petits enfants. *Bella matribus detestata.* Elles accusent la boucherie en masse et les meurtres guerriers. Ces Anglais couchés là-bas dans les plaines de Johannesburg ou de Prétoria, victimes de l'horrible guerre, n'avaient-ils pas droit au soleil, à l'amour, à la vie? L'épopée des tueurs d'hommes, en quoi diffère-t-elle du meurtre que punissent les lois? Pour être versé par des milliers de fratricides, le sang humain ne hurle-t-il pas dans l'ombre, ne hurle-t-il pas

comme une chienne sur les tombeaux, quand passe l'égorgeur ?

Même, dans la lumière d'Athènes, lorsque, érigeant sur sa tête un rameau d'olivier, le coureur juvénile apporte cette nouvelle prodigieuse à la cité de Pallas : les perses en déroute, leurs nefs fracassées, la ceinture de vaisseaux, qui déshonorait le détroit d'Hellé, arrachée aux quatre vents de la défaite et du naufrage, Xerxès, du haut de son promontoire, pleurant son armée à jamais perdue et la jeunesse de l'Asie, — quelque deuil enténèbre et fait pâlir tant de gloire, un triomphe si beau. Là-bas, près du tombeau de Daréios, la vieille Atossa lamente et ses gémissements répondent aux vieillards d'Ecbatane. Plaintes, sanglots, soupirs des cœurs navrés ! Sa douleur, cette douleur de mère pleurant ses fils comme Rachel dans Rama, comme, sur le rivage troyen, la veuve de Priam, cette douleur qui ne veut être consolée puisque les bien-aimés ne sont plus, vient d'un si grand objet, d'une source tellement auguste, qu'elle fait taire les cantiques de victoire et que son ombre obscurcit jusqu'au matin pérennel de Salamine.

POUR LES ECRIVAINS RUSSES

(*20 floréal, an 109*).

S'il n'était question que de bien dire et s'il ne s'agissait que d'éloquence, je déclinerais, ce soir, l'honneur de prendre la parole, d'apporter l'hommage des poètes français aux écrivains russes groupés autour de nous. Poète mineur et depuis longtemps oublié, poète à qui le citoyen survit, j'eusse volontiers offert à un plus digne cette place où, près de l'enchanteur Anatole France, près d'Octave Mirbeau le justicier, un écrivain de ma sorte ne peut monter sans quelque hésitation. Mais, pour la plupart serviles et domestiqués, les faiseurs de vers, sous la troisième République, se nourrissent volontiers des épluchures du nationalisme ou de l'ordure antisémite. Ils conservent des bibliothèques,

sollicitent des places, fomentent des pèlerinages ou servent la messe, quand ils n'offrent pas à leur belle patrie les solécismes tricolores et les pétarades héroï-comiques du Tyrtée de Saint-Sébastien. Les poètes! mais c'est Coppée, mélangeant au Saint-Chrême les pommades confidentielles qui l'ont rendu à la foi ; c'est le grave Sully-Prudhomme qui pèse, argumente, délibère et prend avec conscience le parti du plus fort! Ce sont les bardes melliflus ou grandiloques de salon, d'antichambre, ceux que Roujon tutoie et que Leygues décore, ceux qui palabrent dans les cafés de nuit ou lèchent, en rimes d'or, la botte des potentats en voyage, devant les ponts inaugurés.

Les poètes! C'est Déroulède qui transvase en patois de chocolatier l'âme de Gyp et de Barrès; qui chante le drapeau tricolore, étendard libérateur de Valmy, à présent devenu l'enseigne des tripots, des sacristies et des lieux d'honneur. A ces mâchelaurier, la Défense républicaine prodigue les croix, les sinécures, les prébendes. On les traduit en petit nègre et en samogitique. Les belles américaines prisent leurs évacuations à l'égal du meilleur Jean Rameau ; l'amiral de Cuverville qui, sans avoir l'oreille fendue, consacre

ses mathurins aux archanges, leur concède autant de lyrisme qu'à Théodore Botrel lui-même. Il est vrai que Gustave Kahn, initiateur et maître de la jeune littérature, Gustave Kahn dont j'occupe indument, ici, la fonction de représenter les poètes, passe, dans quelques départements encore, pour un heureux émule de M. Francis Viellé-Griffin.

Mais ce qui nous rassemble aujourd'hui, c'est un acte de foi civique, une pensée enthousiaste, un élan vers ceux qui, dans les prisons, dans l'exil, dans la « Maison des morts, » où, depuis Dostoïevski, le tzar met au secret l'intelligence, la bravoure de ses peuples, combattent sans trêve le combat de l'anarchie et de la raison. Nul d'entre nous n'est trop grand ou trop petit. Quiconque n'est point asservi aux ambitions dégradantes, aux intérêts infâmes, a le droit de manifester hautement dans ces comices de la révolte sainte et de la fraternité. Pour communier de la pitié humaine, des espérances révolutionnaires, il suffit de marcher les mains pures et le front haut, de signer d'un nom exempt de blâme le salut que nous envoyons, ce soir, à nos frères de Saint-Pétersbourg. Ce n'est pas une adresse de la France à la Russie, des jeunes latins aux jeunes

slaves, d'une classe ou d'une patrie vers une autre classe ou vers une autre patrie.

Car notre orgueil le plus fier, à nous, c'est d'être sans patrie, d'avoir enfin répudié le mensonge des frontières et l'illusion scélérate des massacres guerriers. Seuls fidèles à la tradition ancestrale, nous demandons à l'histoire d'avoir un sens. Or, la Révolution française, dans son développement logique, aboutit à l'internationalisme comme à la destruction du Capital. Par elle, tous les parasites, les hommes entretenus, évêques, larbins, généraux tenanciers de maisons louches, et les bons propriétaires, et les banquiers opulents, tous les bourgeois en un mot, lorsque sonnera l'heure de la justice, finiront par rendre gorge et ne souilleront plus la lumière de leur croupissante nullité.

Quant à nous, qui, ayant étudié les annales des diverses monarchies, si copieuses en ordures, en abominations de tout genre, — depuis les massacres jusqu'à la garde-robe, depuis le confesseur et le bourreau jusqu'à l'apothicaire, depuis l'édit de Nantes jusqu'à la fistule de Louis XIV — *nec pluribus impar*, — depuis les dragonnades jusqu'aux amants de Monsieur, aïeul vénéré de Gamelle, depuis la levée en masse

jusqu'aux sœurs incestueuses de Bonaparte — nous avons cru qu'il importait à notre dignité de vomir comme une drogue malfaisante le patriotisme ignominieux.

Quand la République se levait pour défendre contre les rois coalisés la liberté des peuples et celles de l'esprit, quand, pour écraser en Vendée ou dans les armées étrangères, les aïeux des Boisdeffre et des Négrier, les volontaires de l'an II recommençaient le geste des héros antiques, sans doute, il était beau de marcher sous le pennon de la France. Mais ceux qui, aujourd'hui, se réclament de la « Patrie française », comme ils disent, montrent jusqu'à quel point les aventuriers et les pleutres ont dégradé le préjugé sanguinaire des nations et mêlé de boue à la pourpre des abattoirs guerriers ! Ce sont, d'abord, tous les larbins, tous les bookmakers, tous les bedeaux, les dispensés, comme le sourd Maurras ou le hongre Barrès, comme Drumont de qui le bandage fournit au drapeau tricolore une cravate inattendue ; ce sont les jeunes amants des vieilles dames, les matrulles pieuses et les notaires indélicats ; puis, les divers rastaquouères, levantins comme Régis, espagnols comme la Gandara, ou transfuges de Sedom à

l'instar de Jean Lorrain. Cette clique se pâme au nom de la patrie. Le grotesque Arthur Meyer, venu de Francfort pour exercer, auprès de Blanche d'Antigny, le métier de comptable et tenir le grand livre de ses coucheries, Arthur Meyer, le youpin renégat, appelle impudemment la France « sa mère » et justifierait en quelque sorte, par la fabuleuse cocasserie de sa turpitude, les griefs que l'*Antijuif* impute à Israël, si une telle vermine, comme les Pollonais ou les Mézieres, n'étaient pas dans une égale abomination chez tous les peuples civilisés.

La Patrie française? Ce sont les faussaires de l'Etat major, les cambrioleurs de l'expédition de Chine. Ce sont les bourreaux intentionnels qui, sans nous (car chacun de ceux qui ont versé leur sang et leur âme pour cette juste cause ont le droit d'en revendiquer l'honneur), eussent perdu à jamais l'innocent et malheureux Dreyfus. Ce sont les cuistres vaniteux qui s'énorguellissent de fréquenter chez la princesse Mathilde ou d'apprendre, chez Mme de Loisne, comment Jules Lemaître accommode les restes de Lalou et de Girardin. La Patrie française! c'est tout ce qui est lâche, voleur ou prostitué, tout ce qui vit de pourboires et de des-

serte, qui déjeune d'eucharistie et dîne de retape ; les chrétiens d'écurie, les gentilshommes de lupanar et de confessionnal, les généraux de bagne et les écrivains de dépotoir. Cette patrie, nous la désavouons, pleins de dégoût, de mépris et de haine. De tout cœur, nous appelons sa fin, le jour miséricordieux qui, dans un cataclysme surhumain, abolira son opprobre, édifiant la patrie nouvelle de la raison, de la justice et de l'amour.

Aussi, le pacte que nous contractons, en ce lieu, n'a-t-il rien de commun avec la parade franco-russe, honte éternelle des deux peuples. Cette danse de Saint-Guy, ce délire de singe, ces effusions de babouins en amour, avec quoi la population parisienne accueillit, d'abord, l'amiral Avellane, puis, le tzar lui-même, ce malfaiteur étriqué, ne nous ont émus qu'à la façon d'une horrible nausée. Nicolas II qui venait escroquer l'argent français pour asservir plus étroitement son peuple, Félix Faure, gaudissart mégalomane, qui demandait à l'autocrate de museler en France la révolution dont il était sorti, ont donné au monde un spectacle bouffon et lamentable : l'alliance de la peur, de l'argent et de l'obscurantisme, en vue des massacres futurs.

Ils ont comploté, ces tyrans, ces drôles et ces voyous, l'écrasement profitable des travailleurs ou des insurgés.

Cette coalition de toutes les puissances contre l'idée libératrice, l'appel aux armes de l'étranger pour étouffer dans le sang les révoltes d'où jaillira bientôt l'universelle concorde, c'est le geste quidditif du nationalisme. Valets du tzar, soldats du pape ivres de domesticité, l'adoration du sabre, le culte de la force dompte l'avarice des patriotes de jésuitière et dénoue les cordons parcimonieux de leur bourse. Rien ne leur semble trop cher pour entretenir le prêtre qui abrutit les âmes et le pandour qui chourine à propos les besogneux.

Nous détestons la guerre et nous préparons la réconciliation universelle. Mais nous ne sommes point des pacifiques. Nous apportons au vieux monde l'apaisement ou le combat, prêts à laisser tomber le pli du manteau de Fabricius, à défendre, par le glaive, les intérêts sublimes dont nous nous sommes constitués les gardiens. Nous ne sommes russes, ni français. Comme le Posa de Schiller, nous sommes, avant tout, les citoyens du monde, les eupatrides et les champions de l'humanité. Nous sommes

l'armée de la pensée contre l'armée des appétits, de l'athéisme contre la superstition, de la vérité contre l'imposture, du droit contre l'iniquité. Nos héros, nos martyrs, Louvel, Jessa Helfmann, Angiollilo, Hartmann, Sophie Perowskaïa, les régicides magnanimes nous ont montré l'exemple. Ils nous ont enseigné le geste qui délivre. Au prix de leur sang généreux, ils nous ont fait connaître que, pour un esprit déterminé, le fer d'Harmodios peut toujours, quel qu'il soit, atteindre le despote, Harmodios dont la gloire éternellement subsiste pour avoir frappé le tyran devant l'autel de Pallas et rendu Athènes à ses propres lois.

*
* *

Mais il est d'autres armes que la bombe ou le poignard. Le livre tout puissant affranchit les consciences et relève les cœurs. Une pitié douloureuse, une indignation sans borne gonfle nos poitrines au récit des tortures que subissent les écrivains nos frères, zélateurs comme nous de la pensée libératrice. Tolstoï, persécuté pour avoir prêché la loi d'amour, un évangélisme si peu chrétien qu'il aboutit aux mêmes

conclusions que les esprits scientifiques, atteint une beauté morale, supérieure même à son génie. Des littérateurs, des journalistes, des étudiants, fouettés, emprisonnés, martyrisés par la police et par l'armée prête, là-bas comme ici, à toutes les besognes dégradantes. Le fils terrorisé d'Alexandre III, le poltron sanguinaire, le jeune homme oblique, valet du saint Saint-Synode, tzar mongol comme les héritiers de Gengis Khan, et chef de bureau transcendantal comme Napoléon Ier, instaure la terreur dans le domaine de l'esprit. C'est « le grand remède asiatique », suivant l'expression de Joseph de Maistre. Mais on n'étouffe pas un mouvement intellectuel comme on assassine un autocrate. La raison a la vie plus dure qu'Alexy Petrowitch ou que Paul Ier. Ni la déportation ni les peines corporelles n'empêcheront l'élite russe de venir à nous. Qu'importe le knout ou la Sibérie à qui lutte pour la justice et pour la vérité? Comme, autrefois, Yaroslaw contraignant ses peuples au baptême en masse et les plongeant dans les eaux du Dnieper, Nicolas II, le jeune monstre, baptisera, demain, la Russie indépendante dans le sang des martyrs. Le mot du grand duc Michel : « Il ne faut en Russie qu'un tzar et des

paysans », ne sera plus qu'une sottise monarchique tombée en désuétude.

Et c'est à nous, libertaires d'occident, que la Russie nouvelle prêtera des renforts. Ici, dans notre pays ravalé si bas par la faction cléricale et qui ne se souvient plus de son XVIIIe siècle, la liberté se fera par importation étrangère. Car, tandis que nous acclamons les tueurs de nègres et de chinois, les faux témoins, les escrocs et les bandits, Mercier, Marchand ou Galliéni, les pays asservis au plus morose despotisme secouent leur joug avec une ardeur que les politiciens ont, depuis longtemps, amortie en France. Tandis que nous écoutons le père Coubé sans lui cracher au visage, l'Espagne lapide les jésuites et magnifie Perez Galdos.

Nos alliés en Russie, vous le savez, camarades, ce sont, d'abord, les étudiants. La presse révolutionnaire a-t-elle exagéré le mouvement, ainsi que le prétendent les journaux immondes ? Il faut espérer que non pour la gloire de l'espèce humaine. Les *raskolnicks* ont le droit de parler haut, d'affirmer les revendications des opprimés. Nos alliés, ce sont encore les juifs, élite de la Russie comme de tout l'orient, et même d'une partie de l'occident. Mais, depuis quelques an-

nées, les juifs apostats déshonorent, chez nous, le renom d'Israël, tandis que leurs frères que le parasitisme du faubourg Saint-Germain n'a point contaminés, représentent, dans le domaine des tzars, le travail, l'industrie, le commerce et le savoir, le lien des peuples, la famille civilisatrice, l'Hermès du nord et de l'orient.

Mais nous possédons encore une deuxième catégorie d'alliés en Russie : l'orthodoxie grecque et le tzarisme impérial. L'orthodoxie grecque a cela de bon que, les popes étant mariés, les fils de prêtres, instruits, ambitieux, pauvres et méprisés, figurent en tête de chaque insurrection. Le ministre réformateur d'Alexandre Ier, Sperowscki, était l'un d'eux. Le tzarisme a cela de bon qu'il a éliminé des esprits toute dignité à l'occidentale, toute chevalerie. Donc, pas de faux honneur mais l'homme en présence de sa conscience et de son idée. Le meurtrier avoue son forfait dans la *Puissance des ténèbres*, dans le *Crime et le Châtiment*, dès qu'il se croit obligé à cet aveu par des raisons intérieures. Ceci est la vraie force de l'âme russe : admettre qu'une théorie que l'on sent vraie se doit immédiatement réaliser dans la pratique, à l'inverse des occidentaux qui tiennent les idées pour un di-

vertissement hors de la vie réelle. D'où, les conséquences logiques déduites, sur le champ, des principes : refus du service militaire par les *doukhobortzis*, travail manuel de Tolstoï, eunuchisme des *skoptzis* et le malthusisme intégral de la *Sonate à Kreutzer*. Les slaves n'ont pas la foi spéculative. Ils la transforment en action, la réalisent dans leurs œuvres. Ils l'opposent victorieusement à toutes les formes du despotisme et de la nuit.

*
* *

Qu'elle nous porte, cette foi dont vous nous montrez l'exemple, jusqu'à la terre de promission où tendent nos désirs. Écrivains russes, poètes, romanciers, publicistes, les écrivains français, comme vous épris de justice et d'indépendance, vous offrent par notre voix l'hommage de leur fraternité. Nous assumons vos douleurs et partageons vos espoirs. C'est pour un même idéal que nous combattons, les uns et les autres, unis dans les haines comme dans les amours. Notre but c'est l'affranchissement des esprits, la conquête du bonheur, la fédération

internationale des peuples délivrés. Certes, la route est longue. Plus d'un, sans doute, succombera sur le chemin. Mais vous, jeunes hommes, serviteurs de la révolution en marche, puissiez-vous atteindre à la cité bienheureuse, d'où les temples, les casernes et les tabernacles de misère seront à jamais exclus.

Entrez-y, porteurs d'un rameau pacifique d'olivier, comme autrefois, dans Athènes, le messager de Salamine, mais sans expirer comme lui. Dites, alors, à ceux qui viendront après vous, nos combats de l'heure présente, les luttes que soutinrent vos aînés pour affermir la victoire du jour sur les ténèbres, de la civilisation sur la barbarie, de l'esprit scientifique sur les dieux malfaisants, pour assurer le triomphe sur l'égoïsme de la clémence et de l'équité.

LA COCARDE VERTE

(23 messidor, an 109).

Le dimanche, 12 juillet 1789, Paris s'éveilla au bruit des chevaux et des armes, dans le cliquetis militaire, le fracas d'une invasion. Dragons, hussards, le Royal-Allemand du prince de Lambesc, les Suisses du baron de Besenval, toutes milices dévouées à la cour, à l'Autriche, à tout ce qui n'était pas la nation ou le peuple, du pont de Sèvres à la barrière de Vincennes, de Saint-Denis au Champ-de-Mars s'abattirent comme une troupe de vautours. Depuis le 23 juin et les menaces du roi, un malaise sans nom pesait sur la ville, une angoisse d'avant l'orage annonçant le premier coup de foudre, l'éclair prémonitoire de la Révolution. Par une rencontre singulière, deux

placards émanés l'un de Versailles, l'autre du « passionné Marat », invitaient au calme, exhortant les citoyens paisibles à demeurer chez eux, à s'abstenir de violence, à éviter les rassemblements. Par les Champs-Elysées, croates et pandours, l'armée de l'Autrichienne descendait lentement, vers la place Louis XV, tandis que des rumeurs confuses, des bruits incertains, augmentaient l'angoisse prophétique, l'énervement de tous. « Le pavé brûlait, le sol était comme une mine, vous entendiez déjà gronder le volcan. » (Michelet).

Au Palais-Royal, se précisait encore l'agitation publique. L'attente d'un événement inéluctable faisait houler des vagues d'hommes entre les marronniers, roussis déjà par la saison. Le palais, où Monsieur promena ses favoris, le jardin, témoin des amours incestueuses de Philippe et des soupers immondes que la Palatine stigmatisait avec sa crudité biblique de luthérienne mal convertie ; le Palais-Royal, est, à présent, devenu le centre, le foyer des émois populaires, une sorte d'agora où l'on parcourt les gazettes en buvant du café. Ce dimanche, la foule se regarde, anxieuse, en proie à de sourdes alarmes. Ce sont de brèves nuta-

tions, des mots rapides échangés comme à regret. Tout à coup, le soleil parvenu au méridien fait partir le canon de midi. Ce grondement lugubre pousse l'inquiétude à l'extrême. N'est-ce pas un signal de massacre, le tocsin d'une autre Saint-Barthélemy? En même temps, une voix, messagère de malheur, annonce la disgrâce de Necker. Le ministre du peuple est renvoyé. Depuis hier, il est en route vers le nord. A sa place, Broglie, Breteuil et Foulon qui dit : « Le peuple peut manger du foin, mes chevaux en mangent bien. »

Une épouvante grandit et monte sur la cohue. Des frémissements courent parmi ces hommes entassés. La pâleur envahit les faces et la colère les esprits. Un tonnerre de voix hurlantes se déchaîne irrésistiblement.

C'est alors qu'un jeune homme, Camille Desmoulins, se précipite, « avec une physionomie apollonienne », ses beaux cheveux noirs flottant sur ses épaules, un pistolet dans chaque main. Il s'élance. Debout, sur une table du café de Foy, il donne un verbe à la pensée commune, il fait entendre les mots nécessaires. Un charbon de feu a touché ses lèvres, comme, jadis, celles du prophète. Il ne bégaie plus. Il

appelle aux armes ! Soudain, une voix faite de mille cris répond : « Aux armes ! » et couvre son appel.

— C'est dans ce grand moment — dit Carlyle, qu'il évoqua les puissances élémentaires. A l'insurrection qui gronde, il faut un symbole, un attribut de ralliement. Les arbres du jardin fourniront cet emblème : leurs feuilles couleur d'espérance, nouées au chapeau des manifestants, diront qu'une aube nouvelle est près d'éclairer le monde, que l'humanité, pareille aux branches printanières, est sur le point de refleurir. Ce que la canicule a épargné de vert est dépouillé soudain « comme s'il s'abattait une nuée de locustes ». Les feuilles couleur d'émeraude qui, pendant le sombre Moyen Age et son *antiphysis*, les feuilles vertes comme les prés verts qui paraient, au sabbat, le consolateur du pauvre, concourront à orner la délivrance du pauvre. Les frondaisons des bois furent toujours amicales au peuple : son arbre, le peuplier, d'une flèche hardie, par-dessus les brouillards, l'épouvante nocturne, sollicite la première lueur et la paix rassérénante de l'aurore.

Le geste de Camille a inauguré la Révolu-

tion. A dater de ce midi funèbre et de cet élan du Palais-Royal, la France plébéienne se lève pour donner au monde un enseignement qui ne périra pas. On sait les jours épiques : la charge de Lambesc aux Tuileries, le vieillard terrassé, le garde-française mis à mort, et le pillage des lazaristes, ces bons moines, qui aimèrent mieux faire flamber leur cave que d'en donner le vin aux indigents. Enfin, le 14 Juillet, c'est le matin radieux où Paris est debout pour vaincre ou pour mourir. Cette Bastille, dévoratrice d'hommes, ces murs cimentés de larmes et de sang, s'ouvrent au grand jour. En place de Grève, les malfaiteurs qui régnaient dans l'inique prison : Launay, Berthier et ce Foulon néronien expient leurs crimes de lèse-humanité.

La populace vengeresse promène leurs cœurs sans pitié au bout de piques triomphales. C'est une fête qui succède noblement aux deuils des jours passés. Les rues sont pleines de roses ; des feux de joie tourbillonnent dans la nuit balsamique. Et le stupide Louis XVI, hébété de vénerie, comme chacun de ses ancêtres, Louis XVI, qui tient son journal au point de vue de la chasse, écrit, à la date du 14 juillet, ce mot augural et fantomatique : Rien !

Les sottises des réactionnaires sur la prise de la Bastille sont plus innombrables que les astres de la voie lactée. « Il n'y avait, disent-ils, que sept prisonniers. » Sans compter ceux qui étaient morts, et Latude, et ce pauvre Romagne qui passa quarante ans à expier une méchante odelette. Sans compter aussi les morts parmi les assiégeants. « On n'y mettait, disent-ils encore, que les gens de lettres et les maris gênants. » C'est ce qui rend plus significative la révolte populaire : comme, de nos jours, en Russie, l'alliance des prolétaires et des *raskolniks*.

Camille, héros du 12 juillet, ne semble pas avoir tenu par la suite les promesses d'un tel jour. Vaniteux et faible, il suivit — dupe ou complice — Danton qui l'entraîna dans sa chute, après avoir, pour le compte de Robespierre, favorisé le rétablissement du culte catholique et préparé la mort du noble Anacharsis Clootz. La fête de l'Etre Suprême, prélude manifeste du Concordat (22 prairial an II), à un mois d'intervalle, suivit l'exécution des hébertistes et des dantonistes.

Camille porta sa tête à l'échafaud. Picard, comme Calvin et comme Robespierre, il n'avait

pas la dureté, le pédantisme cruel de ces bilieux.

Ce fut un aimable garçon, égaré au milieu d'une époque féroce et théâtrale, qui exerça la verve amusante, le tour gamin de son esprit dans la rédaction de pamphlets homicides. Les portraits que l'on connaît, celui de Rouillard, au musée de Versailles, et le beau dessin appartenant à M. Claretie, disent le charme, l'inconsistance de l'homme. Les yeux distants, la bouche remontée aux commissures, le menton ponctué d'une large fossette, le nez canaille, les yeux gris et vides n'ont rien de la beauté pompeuse de Saint-Just. Ce n'est point un romain de David, mais bien plutôt un abbé du siècle qui s'achève, exercé aux fadaises et maître en l'art des petits vers, bourgeois avenant et « sensible », pour parler comme le jargon du temps.

Une histoire élégiaque d'amour embellit sa fin d'un rayon de tendresse. En montant à l'échafaud, et sous le couperet même de la guillotine, il tenait en main une boucle des cheveux de sa Lucile, qui roula dans le sang du condamné.

Pour cette boucle de cheveux, pour la co-

carde verte du Palais-Royal, le monde absout crimes et défaillances : le reniement de la libre pensée, Anacharsis exclu des Jacobins et voué au sûr trépas. En dépit de ses fautes oubliées, Camille Desmoulins reste pour tous l'amant de Lucile Duplessis et le premier vainqueur du Quatorze juillet.

Au nom de ces deux minutes de beauté, l'une au début de sa vie publique, l'autre à la fin de sa brève carrière, le souvenir des hommes s'est fait clément et l'Histoire a pardonné.

Pour nous, libres penseurs d'un âge qui commence, nous qui mettons notre orgueil à répudier les dogmes et les lois, qui avons jugé le néant du principe d'autorité, qui connaissons l'imposture de tout ce que vénère le monde capitaliste, gardons, pour les hommes d'autrefois, une clémence fraternelle. Mais jugeons leurs doctrines avec sévérité.

Si le mouvement gigantesque de la Révolution française a pitoyablement avorté, si les promesses du Quatorze juillet ont fait banqueroute à l'idéal social qu'elles présageaient ; si la troisième république, la république du Social-Lucullus, des assomptionnistes, des émigrés et des faussaires de l'Etat-Major, la répu-

blique des chaouchs et des vicaires, méconnaît raison, pitié, science, et permet à l'immonde Sacré-Cœur de pendre sur Paris, c'est que la république de 93 perdit, à son matin, le sentiment de ses origines. C'est que, dès son début, la Révolution dévia ; c'est qu'elle devint militaire, patriote ; c'est qu'elle répudia l'internationalisme sacré qui fut la base de sa doctrine et le but de ses aspirations.

C'est au nom de la patrie que Danton, qui, seul, avait eu le bon sens de ne pas haïr l'Angleterre et qui, en 92, avait envoyé Tayllerand aux ministres de Georges IV, c'est au nom de la patrie que Danton fut immolé, que les municipalités qui avaient institué le culte libérateur de la Raison furent brisées par Maximilien. C'est au nom de la patrie que l'orateur du genre humain paya de sa tête la haine sainte qu'il portait à Dieu et aux nationalités, scélérates autant que Dieu.

La déviation théorique de la Révolution méconnut le premier devoir de la république, c'est-à-dire la substitution de la science à la théologie, du travail à la guerre, du communisme à la propriété, de la politique d'observation, de conformité à l'action publique, à l'ordre

naturel des choses, conçue par les encyclopédistes et poursuivie par Danton, de cette politique raisonnable à la politique d'*a priori*, d'inspiration et d'absolu, que préconisa Rousseau, que Robespierre fit entrer dans le domaine des faits et qui précipita sa chute.

La seule nécessité que les bourgeois de la Convention aient comprise, ce fut la nécessité de rompre avec le clergé. D'où la constitution civile. D'où, la déesse Raison et le calendrier républicain. Mais, un mois après, ils perdent la tête et reviennent au catholicisme sous prétexte de liberté. L'équivoque dure encore.

Que leur exemple nous instruise ! Une bastille ne tombe qu'à condition de détruire les autres bastilles. Un crime de l'autorité ne cesse qu'à condition de briser toute l'autorité.

Famille bourgeoise, capital, dogmes, patries, jetons aux pourrissoirs, à l'égout, ces loques du passé ! Fertilisons leurs ruines, et, sur leurs infâmes décombres, semons les blés de l'avenir.

Ces rameaux verts que, d'une main fiévreuse, Camille arrachait aux marronniers du Palais-Royal, qu'ils provignent sur les fronts de l'humanité libre ! Qu'ils nous conduisent aux conquêtes paisibles de la raison et nous abritent

comme les feuillages de Dunsinane abritaient les vengeurs du meurtre et les champions du droit. Que leur ombre amène, que leurs mousses fraîches accueillent l'humanité, dans son exode vers la justice et vers l'amour ; que leur sèvemonte, fructifie et, sur les ruines des geôles ou des temples, éternise un printemps de douceur, le printemps de la République universelle, de la concorde et de la beauté.

LES DIACONALES

(*30 messidor, an 109 et 13 vendémiaire, an 110*).

Si l'ouvrage dont vous allez entendre quelque fragments appartenait au genre de ces écrits plus que libertins, composés en vue d'une clientèle spéciale, bibliophiles trop jeunes ou trop vieux, par des entrepreneurs d'immondices, publiés sous la custode, avec l'enseigne de Priape ou bien de Cottyto ; si nous apportions, ici, les œuvres de l'Arétin ou du marquis de Sade, le *Portier des Chartreux* ou les obscénités d'Andréa de Nercia, vous flétririez d'une juste réprobation un pareil goujatisme et votre fuite nous punirait d'un si grave manquement.

Le livre que nous allons entr'ouvrir n'a rien de commun avec ces pornographies du ruisseau. Par une singulière déviation de l'entendement,

il passe même aux yeux des catholiques pour un manuel, un *épitomé* de la plus transcendante morale. Ce livre renferme les questions que, dans l'ombre des nefs où languit un éternel crépuscule, dans une guérite où leurs haleines se confondent, où leurs lèvres se touchent presque, le confesseur pose brutalement aux vierges impubères, aux femmes que leurs stupides époux n'ont pas le cœur d'arracher à cette ignominieuse dégradation.

Le prêtre, solide, trop nourri pour sa fainéantise, débordant de pléthore sanguine, est, la plupart du temps, un rustre que n'a point anémié la dégénérescence bourgeoise.

Il porte, avec une âme de garde-chiourme, des sens de muletier. Valet de charrue, il emploie au maniement des consciences la brutalité sournoise du pacant, le cynisme du faune, l'hypocrisie du villageois. Il est rudanier, salace, mal odorant. Il parle de l'amour en langage de caserne ! Au prurit luxurieux d'un homme qui n'entend payer ses plaisirs qu'en monnaie de singe, qui, n'ayant d'autre labeur que l'escroquerie ou l'imposture, crève d'appétits et de lubricité, la crasse ecclésiastique ajoute encore d'innommables démangeaisons.

« Ce noir grotesque dont fermentent les souliers », encuirassé d'immondices, aiguillonné par les ordures de sa peau, déverse la puanteur d'une imagination gâtée et malfaisante sur la chair comme dans l'âme des victimes offerte à ses attouchements. Le prêtre catholique, c'est le minotaure à tête de cochon.

Voici donc un livre qui contient l'examen auquel un inconnu a le droit de soumettre la vierge qui sort à peine de l'ombre maternelle, que dis-je ? la femme qui descend du lit nuptial, toute ravie encore des premiers baisers de l'amant et de l'époux. Le directeur de conscience ajuste ses bésicles théologales. Il flaire les linges souillés. Il déguste les eaux de toilette. En latin, non de cuisine, mais de latrines, il pousse les diverses enquêtes dont il est contraint d'affliger ses ouailles. Car le confesseur ne peut, sans prévarication, faillir à ces devoirs que lui impose le sacerdoce. Il doit adresser à la jeune fille, à la nouvelle mariée, à la femme grosse, à l'accouchée d'hier, les questions les plus scabreuses, un interrogatoire que n'oseraient pas, sans d'infinies précautions, la sage-femme elle-même ou les spécialistes de l'hôpital Ricord.

Le restant des *Diaconales*, la somme des

autres péchés n'est que pour la figure et l'ornement. Une absolution diligente balaye envie, gourmandise et nonchaloir. Quant à l'avarice, qui promet au clergé de riches donations et d'amples héritages, on la cultive comme il sied. L'orgueil seul, qui ne remet pas l'homme tout entier aux mains rapaces de l'aigrefin tonsuré, l'orgueil seul est puni de quelque blâme. Néanmoins, ce sont les infractions aux septième et neuvième commandements qui assurent le pain des confesseurs, depuis le vicaire de campagne dépeuplant la basse-cour de ses pénitentes, jusqu'au jésuite qui déprède les millions volés aux indigents par le capital assassin, l'armée cambrioleuse et l'état fesse-mathieu.

Oui, c'est le geste d'amour qui plus que tout autre nourrit dans son oisiveté pernicieuse la clique noire des ensoutanés. Pourquoi? Le prêtre rusé en sait bien les motifs. Ils sont tout entiers dans le mot de Virchow cité par Hœckel, ce mot que je vous demande la permission, mesdames, de ne traduire point : *Omnis mulier in utero*. C'est au plus profond de l'être, dans le jardin fermé de sa vie sexuelle que le prêtre obsède sa victime, qu'il débuche sa proie. Les troubles de « l'enfant malade et douze fois

impure », ses ardeurs et ses défaillances, la crédulité de son intellect, l'éveil de ses organes, il n'en ignore aucune chose.

« Beauté blessée ! Beauté fragile ! » Que ne peut sur elle cet homme sans épouse ni enfants, cet homme exempt de toutes les charges sociales qui ouvre la porte du mystère, qui prête aux joies de l'alcôve la saveur aiguë et délicieuse du péché ? Mais le mari que devient-il pendant ces heures de la confession, tandis qu'un célibataire impudique force à de louches aveux celle qu'il aime, qu'il a le droit de défendre et l'obligation de nourrir ? Je l'imagine volontiers pensif et mécontent, dans la maison déserte, pendant que la femme agenouillée raconte les caresses conjugales du maître de sa chair. Le mari a le corps, la guenille périssable : mais le prêtre, seul, règne sur la volonté. Que l'homme travaille, que son labeur entretienne la femme, élève les enfants, prélévation faite bien entendu — et quelle prélévation ! — des impôts ecclésiastiques : messes, quêtes, bonnes œuvres, sans compter l'anse du panier que font danser, avec tant de maîtrise, les souteneurs en jupon noir. Le mari ne s'associe pas à la femme catholique ; il n'est pas l'initiateur de sa pensée, et quand il

prend possession de l'être indécis encore dont il a promis le bonheur, l'acte sacré qui le lui donne assume la matérialité d'un viol. Car, à l'inverse du Moyen Age, dit Michelet, c'est à présent le laïque, c'est le mondain qui est l'homme mortifié. « Ce mondain, plein de soucis, travaille tout le jour, la nuit, pour la famille et pour l'état. Engagé souvent dans une spécialité d'affaires ou d'études trop épineuses pour que la femme et les enfants s'y intéressent, il ne peut leur communiquer ce qui remplit son esprit. A l'heure même du repos, il parle peu, il suit son idée. Le succès dans les affaires, l'invention dans la science s'obtiennent à haut prix ; au prix que dit Newton : *En y pensant toujours...* Solitaire parmi les siens, il risque, lui qui fait leur gloire ou leur fortune, de leur devenir étranger.

« L'homme d'église, au contraire, qui aujourd'hui, à en juger par ce qu'il publie, étudie peu, n'invente rien, qui, d'autre part, ne se fait plus à lui-même cette guerre de mortifications que s'imposait le Moyen Age, il peut, frais et reposé, suivre à la fois deux affaires. Par son assiduité, par ses paroles doucereuses, il gagne la famille de cet homme trop occupé, et cependant, du haut de la chaire, il accable

les mondains des foudres de son éloquence. »

Jeunes filles, jeunes femmes, c'est à vous que nous parlons ! Si les mots qu'il nous faut employer, dans ce cours de pathologie sociale, offusquent vos pudeurs, si nous abjurons pour un instant les formes d'un honnête discours, veuillez nous accorder la liberté du clinicien qui, pour exposer les tares de l'homme physique, a droit de ne point ménager ses expressions. C'est plus haut que tendent nos efforts. Il est grand, certes, de chasser le typhus et la tuberculose. Mais le microbe de l'obscurantisme, le bacille de la turpitude chrétienne, celui de nous qui en fera l'antiseptie pourra revendiquer la première place entre les bienfaiteurs de l'humanité.

Jeunes filles, c'est à vous que nous parlons ! Vous êtes affranchies puisque vous assistez à cet entretien ; mais vous êtes exposées à donner votre main à des radicaux, à des socialistes, à des pleutres ambitieux qui, pour obtenir une chaire ou baffrer les turbots du Social Lucullus, pour faire des révérences à Nicolas II et promouvoir leurs compagnes à la charge de dame d'honneur chez la grosse mère Loubet, vous enverront à confesse, vous imposeront un directeur bien vu de l'Elysée.

Jeunes filles, qui, demain, serez appelées à l'honneur sans égal de perpétuer l'humanité, au nom de vos amours adolescentes, au nom de cette ivresse qui, renouant la chaîne des êtres, assure la continuité de nos entreprises, au nom de ce flambeau, de cette lumière impérissable que vous léguerez à ceux qui naîtront de vous, comme vous les reçûtes de vos mères, écoutez nos paroles de ce soir ! C'est pour l'homme que vous aimez aujourd'hui, c'est pour l'enfant que vous créerez demain, que nous vous implorons. Acceptez sans plaintes, sans regrets, sans pudeur inopportune, soumettez-vous à l'indispensable chirurgie. Le cancer implacable, l'ulcère ignominieux du christianisme, nous en fûmes tous plus ou moins contaminés. Dans la pleine fleur de votre jeunesse et de votre beauté, souffrez que ceux, qui, déjà, vous aiment avec le pur désintéressement des ancêtres, coupent dans le vif et ne négligent rien pour vous guérir à jamais.

Mesdames, chers camarades, je n'ai pas à vous présenter Victor Charbonnel. Votre affectueuse admiration l'a déjà placé entre les plus fermes soutiens du rationalisme et de l'esprit

scientifique. En lui, vous appréciez le talent de l'écrivain, la verve inépuisable du conférencier. Libre-penseur et révolutionnaire, il porte devant vous ces torches qu'Athènes allumait à l'autel de Prométhée et qui, transmises de génération en génération, éclairent cette route, chaque jour moins obscure, qui conduit le genre humain vers la cité de la justice, de la raison et du bonheur.

Enlevé par sa propre volonté à la profession de diriger les femmes, Charbonnel a quitté l'ombre scélérate de l'Eglise ; il a dépouillé le costume grotesque et magnifique du prêtre, jetant pêle-mêle chasubles d'or et principes surannés, dogmes abêtissants et parures archaïques.

Recevons-le comme Julien à son retour de Nicomédie, comme Luther au lendemain de la diète de Worms et, pour saluer d'un titre qui lui convienne ce héros de la libre-pensée, disons de lui, avec plus de raison peut-être, ce que Shakespeare disait de Jules César : « C'est un homme en tout. »

Guidés par sa forte main, descendons les égoûts de l'enfer clérical. Outre ce guide irréprochable, une étoile nous conduit : elle ne

trompe jamais les voyageurs qui, sur elle, ordonnent leurs pas ; car cette étoile que n'ont pu obscurcir deux mille ans de honte chrétienne, porte les deux plus beaux noms qui aient enflammé l'enthousiasme dans les poitrines des hommes ; car cette étoile, c'est la raison et c'est la vérité.

*
* *

Les ignominies que vous venez d'entendre et qui ne sont pas les plus révoltantes de ces infâmes *Diaconales* forment un réquisitoire sans pareil contre la religion que blasonne le nom du pendu juif. Voilà donc, après Galilée, après Newton, après Voltaire, après le réveil de Quatre-vingt-treize, après Darwin, après Niehbür, après Renan, l'étiage de la mentalité chrétienne ! Stupres sacrés, dévotes âneries, le gynécée ouvert à l'ennemi, la femme apportant aux antagonistes de la civilisation la conscience des races à venir !

Les saints des honnêtes gens, ce sont les héros, les savants, les poètes, les tueurs de rois et les inventeurs d'Amériques. Les saints des christicoles, se sont les truies chères à

M. Huysmans, après Montalembert, qui boivent leur urine, comme Elisabeth de Hongrie, ou lèchent le vomissement des fiévreux à la façon de Marie Alacoque. Tels sont, en résumé, les grands exemples, les vertus civiques et les fortes actions que le catholicisme propose à ses adhérents ! Les gens du xxe siècle, après la démonstration faite de l'inauthenticité de la Bible, croient encore à la révélation divine de ces livres incohérents et maugracieux. Pascal donnait, il y a deux cents ans, comme preuve de la divinité du Christ, la pauvreté des juifs. Le père Dulac atteste encore les livres de Moïse, bien qu'il sache à n'en pas douter que l'heptateuque est contemporain des Macchabées, sottement imité d'ailleurs des bibles assyriennes. Les travaux de linguistique, de mythologie comparée, les recherches de Burnouf, de Max Muller, de Graëtz n'existent pas pour ces gens-là. Imposteurs acharnés à l'exploitation de l'ignorance, ils entretiennent leurs dupes dans une abjection intellectuelle que ne dépassent en aucune manière les nègres les plus abandonnés. Tous les clergés se ressemblent. L'archevêque de Paris ne le cède en rien au sorcier des canaques, de l'abipone ou du zoulou. Schopenhauer disait :

« Le médecin voit l'homme dans toute sa faiblesse, le juriste dans toute sa méchanceté, le théologien dans toute sa bêtise. » Or, la stupidité religieuse, la théologale bêtise des peuples civilisés n'est pas moindre que celle des derniers échantillons de la race humaine. En quoi l'idole Mama Jumbo diffère-t-elle du Sacré-Cœur? En quoi la Vierge de Lourdes est-elle supérieure à l'Hator égyptienne, à l'Istar de Babylone, aux déesses innombrables de la génération ou du ciel étoilé? Comme la Vache de Saïs, elle porte dans ses bras un rédempteur sidéral et, de même qu'Isis, elle pourrait dire : « Le dieu que j'ai enfanté, c'est le Soleil. »

A vrai dire, toute religion se compose de trois éléments essentiels, dont le dernier finit toujours par l'emporter sur les deux autres : la métaphysique, la morale et l'idolâtrie.

Pour ceux qui connaissent la culture philosophique des chrétiens d'à présent, il est inutile, je suppose, d'insister sur leur incompétence en matière de spéculations métaphysiques. Les dogmes où Byzance codifia son radotage néoplatonicien, les rêveries à propos des nombres qui aboutissent à la Trinité, les sottises sur la consubstantialité du Fils et du Père, les chicanes

sur la grâce efficace et la grâce efficiente ne préoccupent guère les dévots de ce temps-ci. Pour discuter, même de pareilles sornettes, il faut un entraînement, une ascèse préalable de quoi les jésuites gardent leurs disciples avec une prudente circonspection.

Quant à la morale chrétienne, vous le savez, messieurs : elle a fourni, depuis quelques années, Flamidien, le nationalisme, la mère et le fils Monnier, les officiers bas ou supérieurs qui navrent, martyrisent les pauvres gars soumis à leur férocité, quand ils ne dévalisent pas la Chine tout entière, à la façon de Schinderhannes, de Fleur d'épine ou de Mandrin.

Reste donc le fétichisme. Celui-là grandit opiniâtrement. Après le lait de la Vierge et la chemise sans couture de Jésus, après le Sacré-Cœur, lingam paré d'un nom moins érotique, les jours sont arrivés ou les tirelaines voués à Saint-Antoine de Padoue exercent, en pleine lumière, leurs banques et leurs rapines, sous l'œil tutélaire de la Défense républicaine.

Mais revenons aux *Diaconales*.

Le principe de la confession auriculaire, c'est l'*antiphysis* du moyen âge, le mépris de la femme ; c'est la haine que porte à la vie une

religion de ténèbres et de morts. Nicolas de Damas appelait gracieusement la femme « un vase d'impureté ». Un concile s'est demandé si elle avait une âme. Les hagiographes disent des saints non pas : « ils moururent ce jour-là », mais : « ils commencèrent à vivre », tant le christianisme a pour idéal de briser tout généreux effort, toute amélioration des peuples ou de l'individu. Haïr la vie, c'est exécrer la génération. Maupassant, dans une excellente nouvelle, conte l'histoire d'un curé, brutal et pieux, qui assomme à coups de botte une chienne en gésine que des enfants contemplent avec une respectueuse curiosité. Enfin, à ces horreurs il convient d'ajouter une horreur plus sinistre encore, la jalousie du prêtre pour l'homme, le mari, l'amant, le générateur. Dans tout ordre de faits, c'est l'eunuque, l'impuissant qui donne des lois au mâle. C'est le grammairien qui régente le poète et le confesseur, qui usurpe les fonctions de palefrenier. Si bien que la femme, être d'action, endure l'influence du prêtre abstême ou soi-disant !

Dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, la confession publique devait porter, avant tout, sur les infractions aux règlements de la commu-

nauté. Mais, sitôt que le clergé prit la direction morale de la société, la confession devint secrète. Au début, et dans l'Eglise grecque, on aborde le premier prêtre venu qui traverse la basilique. On se confesse debout, en un instant. Le christianisme latin ne tarda pas à compliquer cette chose trop unie. Confidences, prières, formules d'absolution et la guérite où la femme est séparée du monde aux bras de l'homme noir, il pimenta d'ignobles séductions, la bêtise de la coulpe, il organisa le sacrement en espionnage. Néanmoins, au début, la confession reste barbare et sans nulle psychologie. Ni le prêtre, ni la pénitente ne creusent bien avant leur étude ignorante de l'âme. Au XVIe siècle, les jésuites entrent en scène et le mal, chaque jour, grandit sous leurs efforts. Ils ont cette politique scélérate de tenir la femme par l'aveu des choses humiliantes, des détails répulsifs. Leur esprit de mécanique et de police établit une hiérarchie, une classification de l'erreur, précisant le degré d'importance et cataloguant les péchés. C'est le contraire de l'idée stoïcienne reprise par saint Augustin et Jansénius, à savoir que toutes les fautes sont égales, principe qu'il faut entendre en ce sens que l'être moral

est ou n'est pas en rapport avec le destin. A l'inverse, le jésuite dose au compte-goutte l'immoralité, pèse avec des balances d'apothicaire les manquements à l'Impératif. De nos jours, ils s'acharnent encore à leurs catalogues orduriers : car les éditions des *Diaconales* se renouvellent tous les ans. La première du xxe siècle ne renferme pas une malpropreté de moins que les précédentes. L'examen de conscience inventé par Sénèque est, ici, dénaturé jusqu'à la folie. Bouvard et Pécuchet, suivant en imagination les nourritures qu'ils digèrent, que sont-ils au regard des catholiques se livrant à la mensuration de leurs organes, à l'endiguement de leurs sécrétions.

Il faut suspendre un voyage trop long dans la bêtise et dans l'horreur. Les « hommes obscurs » de Hutten, les « papimanes » de Rabelais, les « apédeutes » de Voltaire n'ont pas renoncé à convertir le monde, à planter en tous l'univers le pennon de l'imbécillité. Favorisés par l'intrigue politique et par les craintes du riche qui tremble de se voir dépossédé, au jour de la révolution sociale, ils mènent leur croisade souterraine contre l'émancipation de l'esprit et a juste répartition de la fortune publique. Ils

ont pour eux les bandits de toute sorte, mouchards, officiers, magistrats, sans compter Barrès, Lemaître et, généralement, les tenanciers de mauvais lieux. Ils ont pu, contre l'évidence, la loi et la pudeur, faire condamner le malheureux Dreyfus qui, sans Picquart, sans Zola, sans les défenseurs obscurs qui se sont voués à sa cause, périssait à l'Ile du diable et qui n'a pu être sauvé que par une phalange de héros.

Mais, c'est à nous, maçons, mes frères, de combattre pied à pied l'invasion de l'obscurantisme. Ne permettons pas qu'on nous berne avec de fausses idées de tolérance ou de douceur. Combattons l'ennemi dans sa position la plus dangereuse, au foyer domestique. Refusez au prêtre votre femme et vos enfants. Ne vous laissez pas séduire aux colifichets paradisiaques des jeunes communiantes. Fermez l'oreille même aux douces récriminations d'une vieille mère tendrement aimée. Il le faut. C'est de votre descendance, c'est de la pensée humaine qu'il s'agit. Ce cordon maçonnique décrié par tant de calomniateurs abjects, effroi des bigottes et risée des crétins, ornez-en vos poitrines. Opposez-le comme un symbole de raison à la folle mascarade, au travestissement honteux du prê-

tre. Ainsi, vous préparerez à vos enfants une terre meilleure. Ainsi, dans le nouveau printemps d'un siècle rajeuni, votre lignée, exempte de servitude et guérie du mal divin, cueillera cette branche verte d'acacia, figure des renaissances perpétuelles du soleil et de l'humanité, fleur odorante du primevère qui s'épanouit sur la tombe du juste, du juste frappé à mort pour n'avoir pas trahi le bon droit et l'équité. Que l'exemple d'Adoniram nous enseigne ! Défendons, même au prix de notre sang, contre les ouvriers félons, cette demeure fraternelle de justice et de vérité dont la Révolution française a jeté les bases indestructibles, afin que, n'ayant d'autre culte que l'amour, la logique et la beauté, les races qui naîtront de nous goûtent ces fruits bénis de la concorde harmonieuse, de la douceur et de la paix.

*
* *

Saint Denis, groupe de la Libre-Pensée,
(13 vendémiaire, an 110).

C'est un combat sans merci dont la gloire n'est exempte d'amertume ni de dangers. Loin de

trouver appui, dans cette lutte pour la raison contre les puissances de l'ombre, loin d'être soutenus par les hommes que la Révolution a fait naître et sortis du néant, nous avons pour adversaires quiconque détient une parcelle de pouvoir, depuis le garde-champêtre jusqu'à celui des sceaux, depuis le sergot bestial qui cogne dans la rue jusqu'au pédant brodé de vert, qui secrète le mensonge, la calomnie et la bêtise dans la *Revue des Deux-Mondes* ou l'*Echo de Paris*.

Le Social-Lucullus, non content de s'asseoir aux tables impériales, de flagorner les tueurs de peuples, de lécher les bottes de l'autocrate idiot, mendiant et sanguinaire qui dépèce la Finlande, déporte en Sibérie les écrivains ou les penseurs, qui tente de flétrir la vieillesse de Tolstoï, comme s'il était dans le pouvoir des bêtes nocturnes d'offusquer la lumière, le Social-Lucullus atteste aux souverains, ses amis, aux jésuites, aux nationalistes son goût pour le despotisme et les ténèbres en persécutant les rares écrivains qui n'ont jamais failli dans leur amour de la justice et de la liberté. C'est un orgueil qui ne va pas sans péril que de s'affirmer anarchiste, au temps où nous vivons. Cet orgueil, je l'assume

telle une armure de combat, tel un vêtement de non pareille beauté.

Dans une semaine, j'irai, pour avoir proclamé hautement le dégoût des mascarades franco-russes, de la prostitution dégoûtante de Compiègne et de Reims, m'asseoir sur les bancs de la police correctionnelle. Von Millerand qui, pendant sa carrière de député, n'a cessé de fulminer contre les lois scélérates, me les applique aujourd'hui. Cela fait partie intégrante de son évolution. Pour avoir la signature, pour donner à sa femme des bracelets de Lalique, pour faire fusiller à Châlon nos camarades, cet éminent collectiviste n'a pas hésité à figurer dans un ministère Galliffet, à s'avouer le collaborateur de l'assassin qui étouffa la Commune dans le sang. Il me défère, à présent, aux tribunaux. Mais, je le dis à tous, lorsque je comparaîtrai devant les juges de la neuvième chambre, le prétoire correctionnel sera certes plus honorable que l'auberge du ministre socialiste et c'est lui, bien plus que moi-même, qui sortira de l'audience flétri et condamné !

Il serait grotesque de se draper en stoïcien pour quelques mois de prison et d'attester, à l'occation d'un si léger ennui, ma foi révolutionnaire,

Mais, devant les chats fourrés du palais, je ne me défendrai point, je ne déclinerai ni la responsabilité de mon article au *Libertaire*, ni cet ardent amour qui me fait l'un des vôtres, jeunes hommes en marche vers un libre avenir. Et, comme au jour du tournoi les combattants déployaient une bannière à leurs armes, j'affirmerai avec joie, avec enthousiasme et fierté mon irréductible espérance dans l'athéïsme qui délivre, dans l'Anarchie aux mains purificatrices qui éclaire les enfants des hommes, les réconforte et les ennoblit.

DIDEROT

(*9 thermidor, an 109*).

Si la Révolution française a fait banqueroute aux promesses initiales ; si les espérances qui animaient les cœurs, dans ce matin de 93 où l'homme, délivré des superstitions abjectes et des idoles catholiques, célébra la raison divinisée ; si la Révolution a fait banqueroute, c'est que, par une régression vers les mentalités déchues, vers le piétisme attardé, vers le peu de foi chrétienne qui croupissait encore dans les pourrissoirs et les égouts, elle orienta son chemin, guidée par le théisme de Rousseau, le déisme de Voltaire ; c'est qu'elle crut en Dieu au lieu de croire en soi et que, bientôt, elle invoqua l'Etre Suprême, cessant de glorifier la raison et la science, forme éclairée de la raison.

Quand bien même la Révolution n'eût pas été prostituée à la soldatesque par la nécessité de défendre ses principes contre l'Europe en armes ; quand bien même elle n'eût pas renié ses origines internationalistes pour courir aux frontières et sauvegarder la « patrie en danger », inaugurant ainsi une ère nouvelle aux exploiteurs de la finance et du clergé, bientôt elle eût sombré dans les pantalonnades, les mômeries d'un dogme non moins exclusif et absurde que la religion des anciens rois. Diderot seul eut pu garantir, par Danton et par les siens, formés tous à son école, cette république défaillante. Car il apprenait, ce que nous ignorons encore, à n'être ni anglais, ni français, ni juifs, ni chrétiens, — mais simplement des hommes libres, dans une terre sans limites, sans codes et sans dieux.

*
* *

Diderot ! Cette grande figure apparaît au seuil du monde moderne comme le prophète de ses destinées. Les ouvriers surhumains, Gustap, le forgeron de l'Avesta, Héraklès, dompteur de monstres, n'ont point fait paraître de plus rudes

énergies. Voltaire l'appelle « pantophile », amant de la nature, ou plutôt amoureux de tout. « Il n'en est pas moins Panurge, l'universel faiseur — dit Michelet. C'est un fils d'ouvrier. De son troisième nom qui lui va mieux encore, c'est le vrai Prométhée. Il fit plus que des œuvres. Il fit surtout des hommes. Il souffla sur la France, souffla sur l'Allemagne. Celle-ci l'adopta plus que la France encore, par la voix solennelle de Gœthe ». Né peuple, fils d'un coutelier, il resta peuple, malgré son contact assidu avec tout ce que l'Europe montrait de plus notoire. On sait la royale impertinence de la grande Catherine : « Je vous en prie, monsieur Diderot, ne vous gênez pas d'avoir de mauvaises façons. »

Né à Langres, entre Bourgogne et Champagne, aux limites de la rhétorique heureuse et de la poésie ironique, au faîte de partage entre les rivières du nord et du sud, au centre géographique de la France, il gardait quelque chose de la tempête, des vents qui soufflent rageusement sur le plateau glacé. « Ma tête — dit-il lui-même — est le coq du clocher qui va et vient et tourne toujours. » Il possède les facultés d'épandage, le cours incessant des belles rivières qui furent l'ornement de son berceau. Du vin de

Champagne il tient la verve mousseuse, le pétillement de formes et d'idées, tandis que ceux de la Bourgogne lui versent leur amertume cordiale et parfumée.

Burgonde celtisé, il n'a qu'un trait romain dans le visage, le grand nez à la Montesquieu, « d'une beauté mâle », dit Jacob Meister. Les portraits de différentes époques, de Van Loo, de Greuze, de Levitzki, celui plus familier de Chardin, le buste de Houdon, concourent à nous montrer sa physionomie telle que la décrivirent fréquemment les contemporains. Tête petite, allongée ; des yeux pleins de curiosité d'où l'enthousiasme fait jaillir une flamme ; bouche étendue en hauteur, de petite ouverture, « aux lèvres mordantes » — eut dit Saint-Simon, — l'inférieure épaisse, de bonté, de sensualité. Tout le reste n'est que mouvement, rapidité, irréflexion ; c'est un type d'improvisateur, l'homme dont Voltaire disait : « Il est fait pour le monologue, et non pour le dialogue. »

*
* *

A ses débuts, on vit, pour la première fois, un

homme de lettres qui se moquait de la propriété littéraire, qui donnait ses idées. On vit surtout le phénomène extérieur, l'oubli de soi, la fureur créatrice, le désordre, le tumulte, la sybille sur le trépied. On oublia le surhomme, le représentatif. On ne le comptait point parmi les écrivains.

Le siècle, tout aux gens artificiels, ne comprenait pas cette spontanéité de vie dans la chose écrite. Qu'était cet homme, n'ayant pas de grands talents d'après la mode, cet homme qui ne pouvait réussir que des dialogues, des opuscules, des lettres, des nouvelles sur ceci ou cela, des riens : *Le Neveu de Rameau*, *Jacques le Fataliste*, qui, pour vivre, rédigeait des prospectus, des sermons, le tout en style obscur, emphatique, de mauvais goût, plongé dans un absolu néant, pas même académicien, et que cependant les plus illustres recherchaient ?

Cet homme, fécond et prodigue comme la nature, mieux qu'un génie d'œuvre, était un génie d'impulsion, une source de chaleur, de vie, où tous venaient boire et chercher du réconfort. « Les plus divers esprits — dit encore Michelet — sortirent de Diderot ; d'un de ses essais, Condillac ; d'un mot, Rousseau, dans ses débuts.

Grimm le suça vingt ans. De son labeur immense et de sa richesse incroyable, coula le fleuve trouble, plein de pierres, de graviers, qu'on appelle du nom de Raynal. »

Diderot met sa personne en toute chose. Vie directe, art direct. Il est lui. Toute forme disparaît. Voilà pourquoi il est le centre des esprits, pourquoi il changea les arts, l'économie sociale et renversa le Christ. Diderot est au centre de son époque, au centre de la Révolution. « Si de Rousseau vint Robespierre, de Diderot jaillit Danton. » C'est un mot d'Auguste Comte. Les persécutions n'y font rien. Vincennes, les mutilations du libraire Lebreton qui avait « atténué » l'*Encyclopédie*, la haine du Parlement, — un conseiller, Denis Pasquier, en 1766 (l'année du chevalier de la Barre), dit qu'il ne suffit pas de brûler les livres qu'il faut aussi brûler les philosophes, — les perquisitions, rien ne peut briser sa volonté gigantesque.

Il devança dans tous les genres d'activité ses contemporains les plus célèbres. Il pressentit l'avènement des sciences, Lamarck et Darwin, la concurrence vitale, dans la *Lettre sur les aveugles*, dans le *Rêve d'Alembert*. Il eut l'intuition du socialisme, de l'éducation mo-

derne. Il devina la méthode d'Auguste Comte, l'élimination de l'Absolu. Dans le *Rêve d'Alembert*, il annonce encore la fin des mathématiques et des spéculations sur l'abstrait, l'avènement des sciences physiques, des observations sur le concret.

Dans le domaine esthétique, sa fougue de création accomplit des miracles. Il inventa des genres littéraires, ce qui n'a été donné qu'aux Hellènes du grand siècle, à Molière, aux plus beaux génies. Voltaire — disent les Goncourt — enterre les genres disparus : tragédie, épopée, ode, etc. Diderot, lui, crée le roman social, la critique d'art, le théâtre vrai, la pièce à thèse, le drame social, et, bien avant Ibsen, la « tranche de vie ». Enfin, il expose, dans sa *Lettre* à Glück *sur la musique*, la plupart des théories auxquelles Richard Wagner, un siècle plus tard, communiqua le rayonnement de son génie.

*
* *

Mais ce n'est pas un cours de critique littéraire à quoi vous prétendez. Diderot sociologue, Diderot patron de la Révolution française, est le grand homme que nous célébrons

aujourd'hui. Pareil à ces arbres gigantesques des forêts tropicales, dont plusieurs cavaliers font à peine le tour, on ne saurait investir le colosse tout entier. Chaque partie est, d'ailleurs, assez grande pour donner asile aux rêves les plus ambitieux et fournir de nobles ombrages aux vagabonds ou aux proscrits.

L'effort de Diderot prend sa source dans le travail manuel. C'est l'*enisus* de Sacher Masoch, la maïeutique de Socrate, l'accouchement par lequel l'homme s'enfante lui-même à la connaissance et à la beauté.

Suivant les races et les religions, la conception du travail, l'estime qu'on en fait sont infiniment variables. Le paganisme y voit une fatalité, l'œuvre nécessaire du pauvre et de l'esclave. Cette nécessité, d'ailleurs, est l'instigatrice du commerce, de la richesse des arts, de la vie civilisée. Tel est, dans Aristophane, la défense de Pœnia. Son aiguillon, la faim, aide à créer l'opulence. Par le besoin, par la disette, comme une sévère maîtresse, elle soumet l'artisan aux recherches qui lui donnent la vie et le goût du beau.

Le christianisme, au contraire, paresseux et barbare, voit dans le travail une expiation, un

malheur qui pèse sur l'Adam déchu. Ami de l'ignorance, de l'inaction, il n'a d'autres arts que ceux du meurtre : guerre, chasse, les disputes ineptes de la scolastique, la poésie enfantine et vieillotte des hymnaires.

Diderot, par delà ces temps d'abjection, retrouve la pensée antique. Il salue Erganè, « celle qui fait la noblesse du travailleur civilisé et — dit Renan — le met si fort au-dessus du Scythe paresseux ». Le travail, c'est l'expansion des facultés, la curiosité, la découverte. Le pouce infléchi de la main humaine donne l'industrie, la science et tous les arts. C'est le labeur matériel qui crée la découverte. Or, Diderot apporte un instrument incomparable de travail : l'*Encyclopédie*.

A nous qu'un siècle de recherches, de classements, que les travaux de l'érudition moderne ont blasés sur les répertoires et les catalogues, il est malaisé d'imaginer quelle tâche énorme fut ce premier inventaire des connaissances humaines.

C'est la Somme antithéologique, un outil de destruction pour les vieilleries du passé, un *Novum*, *organum* ne gardant que les notions vérifiées, choisissant, à travers l'accumulation des idées fausses, le peu de raison qu'avait épargné

quinze siècles de christianisme. Livre fécond! Livre sacré! Son rayonnement a mis en fuite les ténèbres, déprisonné les hommes. D'une lueur vengeresse, il a souffleté Dieu.

Jamais Diderot ne se plaint d'être pauvre, d'être peuple, d'être méconnu. Là, est le principe de son esprit révolutionnaire. Il ne proteste ni ne conteste. Mais, à force de ne pas les voir, il abolit toute préséance, toute inégalité. Ni gentilhomme, comme Voltaire, ni citoyen, comme Rousseau, il est un homme devant la nature, un citoyen du monde, sans patrie et sans lois.

*
* *

Son athéïsme est calme comme la lumière de l'été. Le discours du tahitien au missionnaire, dans le *Supplément à Bougainville*, montre le néant de l'autorité sociale et des observances confessionnelles. Ses pensées philosophiques, dans le concis d'une forme savoureuse, condensent les raisons que peut avoir un bon esprit de bafouer toute religion. Et ce mot le couronne comme un joyau d'inestimable prix : « Il n'appartient qu'à l'honnête homme

d'être athée ». Dans le *Système de la Nature*, il dit encore : « Voyez-vous cet œuf ? C'est avec cela qu'on renverse toutes les écoles de théologie et tous les temples du monde. »

Le partage entre Voltaire et Jean-Jacques, l'un attaquant le pouvoir spirituel *exclusivement*, l'autre le pouvoir temporel *exclusivement*, comme si toutes les tyrannies ne se prêtaient pas main forte, comme si, pour abattre l'autorité, cette louve, il ne fallait pas l'atteindre en plein cœur, — tandis que Diderot se révoltait contre le pouvoir intégral, — le partage entre Voltaire et Jean-Jacques amena les résultats suivants, chacune des écoles ayant pris position dans les luttes religieuses. A Voltaire, on doit la constitution civile du clergé. A Rousseau, la fête de l'Etre Suprême, Robespierre, et, plus tard, Bonaparte, Chateaubriand, le Concordat. A Diderot, enfin, la déesse Raison, Danton, Anacharsis Clootz, Hébert et le bon Chaumette.

Sa morale est belle autant que simple. Tout homme a le droit au bonheur. Tout homme a le devoir de pitié : la pitié, la justice, dont la superstition des états féodaux, républicains ou monarchiques, avaient méconnu l'étroite alliance. Elles ont refleuri, les sœurs divines, trop longtemps

séparées ; elles ont refleuri dans un nouvel embrassement. Un juste, un cœur magnanime leur a donné le même autel, et vos applaudissements qui vont au président Magnaud disent la gloire de ce bienfaiteur qui, pareil à Déjocès, fils de Phraortes, vivra éternellement dans la mémoire des hommes, pour avoir fléchi la rigueur du code et rehaussé de miséricorde la majesté périssable de la Loi.

*
* *

Notre temps se meurt du mal divin. Depuis cet élan prodigieux du XVIIIe siècle vers une ère de douceur et de liberté, cet effort titanique de la pensée humaine pour se reconquérir elle-même, pour s'évader enfin de la honte chrétienne, les puissances de la nuit, coalisées contre la raison et la lumière, n'ont cessé de répandre leurs venins dans les esprits et dans les cœurs. Le prêtre fécaloïde, le prêtre scélérat, le prêtre dont aucun bagne ne saurait punir les forfaits, le prêtre mille fois plus criminel que l'empoisonneur ou que le meurtrier, puisqu'il assassine les intelligences et dérobe la vérité, le prêtre a reconquis ténébreusement le

pouvoir ; il règne en maître sur la France qu'il putréfie et qu'il déshonore.

L'histoire de notre temps est l'histoire même de ses conquêtes. Ramené par le malfaiteur incestueux à qui les ratapoils du Petit chapeau offrent, en manière d'encens et d'offrande commémorative, les solécismes de Quentin-Bauchard, ramené, tremblant et furtif, dans la voiture sale du Concordat, il a grandi, pullulé, sous les divers régimes qui, depuis la chute du brigand corse, ont volé, saigné, pressuré la France, au grand contentement de la bourgeoisie capitaliste. Basile est devenu géant. Tartuffe s'est multiplié. Le cloporte sacré, la punaise eucharistique ont si bien envahi la maison, que, bientôt, elle ne sera plus tenable à son maître légitime. Les hommes de Quarante-huit ont rouvert la porte aux congrégations. Ils ont voté la loi Falloux, rendu l'instruction de la jeunesse aux révérends pères, aux Léotades, aux Flamidiens, à tous les bandits, noirs, marrons ou blancs, jésuites, ignorantins, maristes, dominicains, — dévote crapule dont le moindre crime est de plonger leurs élèves dans les cloaques de Sodome. Car la plus honteuse souillure physique est peu de chose, comparée à l'abrutissement irrémédiable, au larcin de la raison.

Mais la prospérité des hommes noirs date véritablement de la troisième république. Jamais tant de couvents, d'églises, de chapelles ; jamais tant de pèlerinages n'avaient escroqué l'argent des imbéciles, que le clergé dépouille avec l'assentiment des pouvoirs publics. On ne saurait faire un pas dans la rue sans tomber sur toutes sortes de vermines dégoûtantes : sœurs dites de charité, capucins, vicaires, chanoines, étalant avec cynisme leur chie-en-lit théologal. Des ministres de la Défense républicaine et de l'assiette au beurre, suppéditent le clergé. L'homme des Walkyries, le griset irréductible des lupanars subventionnés, M. Leygues (si la pudeur permet de s'exprimer ainsi) veille sur l'ingurgitation du catéchisme par les élèves des lycées. Il ajouterait une quatrième personne à la trinité, si cela pouvait obliger le Père du Lac, étant presqu'aussi dévot à la Madone qu'aux dames chantantes et aux nymphes du ballet. Ces pieds-plats, ces arrivistes ont donné la jeunesse aux larrons en soutane et, par elle, un pouvoir sans borne sur les affaires de l'état aux moines et au clergé.

*
* *

Toutes les hontes qui nous lèvent le cœur viennent du prêtre seul. L'antisémitisme, le nationalisme, l'embrigadement des arsouilles de la Patrie française, c'est au renouveau chrétien que nous devons tant d'horreurs et de dégoûts. Le règne du galiléen implique, en même temps, le règne des mouchards, des eunuques, des idiots et des souteneurs, la présence de Barrès, de Drumont, de Coppée et de Lemaître, dans les comices d'un peuple qui, naguère, se qualifiait encore de spirituel, de chevaleresque et de poli.

Cette affaire Dreyfus, si grande et si misérable, a montré à quel point l'alliance du voleur en soutane et du faussaire en tunique avait dégradé la France. Elle a ravivé heureusement notre haine du Christ infâme et des patries scélérates, éclairé d'un formidable jour les hontes du drapeau les immondices de l'autel.

Et c'est pourquoi nous fêtons à présent le grand précurseur de la Révolution française, le tueur de dieux, le libérateur d'esclaves, l'initiateur de la pensée libre, Denis Diderot. Parlant des héros de Plutarque, Chamfort disait : « Ce

sont les saints des honnêtes gens. » Saluons en Diderot le précurseur de l'athéisme, qui seul, pourra donner à l'homme bonheur et dignité. Les christicoles, dans leurs hagiographies répugnantes, ont célébré toutes les formes de la paresse, toutes les manifestations de l'hystérie, proposant à l'admiration du monde, les saints mangeurs d'excréments, les saints pouilleux, les saints qui méprisent les ablutions.

L'Eglise catholique n'a pas mis sur ses autels une vertu sociale, n'a pas canonisé un acte utile au progrès ou à l'humanité. A l'inverse, nous honorons ceux qui ont œuvré pour le bien de leurs frères, préparant des temps meilleurs aux races à venir. Tel est le sens de nos fêtes civiques, la moralité de ces grands jours.

Mais il ne suffit pas d'apporter aux morts des guirlandes filiales, d'exalter leur souvenir en de pieuses commémorations. Comme les guerriers antiques juraient sur le foyer de leurs pères, sur le tabernacle ancestral, de défendre la terre des aïeux, promettons nous, ici, de continuer l'œuvre des philosophes qui nous ont légué leur exemple et leur enseignement. Apprenons de Denis Diderot l'amour de la révolte, l'insurrection permanente contre les forces mauvaises de

l'obscurantisme et de l'asservissement. Soyons comme lui des éleuthéromanes, des amants implacables et frénétiques de la liberté.

*
* *

La première de toutes est celle de l'esprit. L'éducation la confère par l'étude, par la pensée affranchie de symboles mystiques et d'observances légales. Préservons cette liberté dans l'enfant, dans l'écolier, dans l'adolescent qui marche vers l'aurore et que l'enseignement chrétien pousse à rétrograder vers la nuit ; car le degré de civilisation d'un peuple se mesure à la dose de christianisme qu'il peut éliminer.

Sauvons les citoyens de la cité future, préservons-les soigneusement de la fange catholique. Nous avons un ennemi commun : prêtre ou laïque, instituteur ou sorbonnagre ; cet ennemi, c'est l'éducateur chrétien. Ne souffrons pas que, sous couleur d'une tolérance mensongère, sous prétexte de liberté pour le père de famille, l'esprit humain, à son éveil, contracte une souillure ineffaçable. Quoi ! vous auriez fait des lois pour préserver la fortune du mineur, donné des freins à cette liberté paternelle, quand il s'agit d'aliéner

les biens de son enfant, et vous n'oseriez la restreindre pour sauver la conscience, pour garder ce que l'homme a de meilleur, c'est-à-dire la vertu de connaître et le pouvoir de réfléchir ! Vous auriez plus grand souci de veiller sur quelques pièces d'or, sur un lopin de terre, que sur le développement intérieur, la personnalité même de celui que vous avez mission de protéger !

Non. Il faut préserver l'enfant. Gardez-le des baptêmes infectieux et des premières communions émétiques. C'est à la mère de le débarbouiller, au père de le nourrir. Epargnez-lui désormais le pain des anges et les fonts jaillissants de la vie éternelle. Homme, quand il aura pu voir en face les réalités, quand il ceindra ses reins pour les luttes immanentes, il pourra, conscient et libre, choisir son culte, raisonner sa foi.

Mais que pèseront alors, pour cet être jeune et robuste, pour cet être en possession de lui-même, les insanités religieuses, les fantômes saugrenus qui ont abruti ses devanciers ? « C'est l'éducation de l'enfance — disait notre Diderot — qui empêche un mahométan de se faire baptiser. C'est l'éducation de l'enfance qui empêche un

chrétien de se faire circoncire. C'est la raison de l'homme qui fait mépriser le baptême et la circoncision ». Fort de lui-même, de son audace et de son libre courage, il ne demandera pas, le héros des temps futurs, il ne demandera pas son dieu aux théogonies périmées, mais bien à son propre génie, à sa vigueur créatrice. Ce dieu, il l'enfantera de lui-même, pour la joie et la santé de l'univers.

Etre en république, cela n'importe guère si la forme politique ne correspond à une mentalité nouvelle, si le prétendu libéralisme des institutions ne se manifeste pas dans la vie sociale. Qu'importe que nous ayons, après le triclinium de Von Millerand, ce couvent dont M. Jules Guesde serait tout à la fois le pape, le caporal instructeur et le grand pénitencier, si nous n'avons éliminé de notre for intérieur les phantasmes du passé ? Il faut créer des mœurs républicaines et, suivant, pour la première fois, une méthode rationnelle, garantir le développement intégral de ses facultés à chaque individu. Seule, une société sans dieu ni maître peut donner à l'homme ces fruits de joie et de miséricorde.

Nous avons appris que l'indulgence envers les suppots de la déraison est un leurre funeste,

que rien ne nous est commun avec le prêtre, ni lois, ni pays, ni doctrine, et que cet infâme doit être à jamais excommunié de l'humanité.

Combattons-le sans merci. Nos devanciers nous ont laissé des armes. Ils ont porté devant nous des torches qui ne s'éteindront plus. Que Diderot nous montre le chemin ! Guidés par sa doctrine, marchons d'un pas intrépide et, sur la route élargie, passons, à notre tour, la torche sacrée aux jeunes hommes qui viendront après nous, pèlerins des temps nouveaux, pour qui nous aurons préparé, dans un effort magnanime, la conquête de la raison, de la justice et du bonheur.

TOAST PORTÉ AU BANQUET DE PROTESTATION

CONTRE LE « GRAND JEUNE » ISRAÉLITE

(*5e sans-culottide, fête des Récompenses, an 109*).

A l'époque du jeûne expiatoire, vos aïeux offraient à leurs Elohims un taureau de quatre ans avec un jeune bélier : l'un, comme holocauste, l'autre comme victime de propitiation, cependant qu'un bouc maléficié s'en allait par le désert, emportant vers Azazel toutes les iniquités du peuple élu.

A présent que l'usage est périmé de consacrer aux puissances occultes le « sang des boucs et des génisses », il ne reste plus que l'oblation des victimes humaines, pour satisfaire la tenace cruauté du bourgeois. Or, cet honneur m'est échu d'être l'hostie émissaire dont le Social-Lucullus fait hommage à notre « petit-père » le tsar Nicolas II.

Avec un peu de présomption, il me serait aisé d'imaginer quelque vaudeville protocolaire dans le genre que voici :

Après avoir fait le tour de Compiègne, pour assurer le confortable au « petit-père » et à sa suite ; après avoir constaté, par lui-même, que les placards ne recèlent point d'anarchistes ; après avoir fait jouer les mâtelas, ausculté les sommiers, approfondi les tables nocturnes et déclanché les grandes eaux du petit endroit, Millerand, la bouche en cœur, tient le flambeau du Romanoff et, dans une dernière courbette, emportant les chaussures de l'autocrate, lui dit, avec ces manières de l'Œil-de-Bœuf dont lui seul garde encore le secret : « Rien ne manque à Compiègne, sire ; Laurent Tailhade est en prison ». Il serait, néanmoins, prématuré de dire que j'habite Clairvaux ou Fresnes-les-Rungis. C'est à Montfort-l'Amaury, dans une petite ville balzacienne et déserte de Seine-et-Oise, que m'a touché l'assignation à comparaître devant la magistrature de mon pays. Car, libertaire ou non, le contribuable n'en jouit pas moins du bienfait des lois. Et, sans privilège autre que celui des messieurs riches, l'incarcération est offerte avec une sereine di-

chotomie aux électeurs du pays de France.

Les nationalistes ont profité de cette conjoncture pour m'accuser d'être allé voir des Rubens à Anvers ou des couchers de soleil sur la Mer de glace, tandis que, par mon fait, quelques-uns de nos camarades se trouvaient en relation avec le Petit parquet.

Outre qu'il n'est pas dans mon humeur de décliner la responsabilité de mes actes, quels qu'ils soient, ni de me dérober à leurs conséquences, je n'aurais garde, à présent, de désavouer, par la fuite, le pamphlet du *Libertaire* dont je m'honore, à la face de tous, avec un juste orgueil. Le seul regret que m'eût causé uue telle aventure, c'est qu'elle m'eût privé de participer à votre manifestation anti-religieuse si hautement représentative.

Il convient, ainsi que vous le dit M. Alfred Naquet, il convient que les juifs protestent, dans leur monde, contre le surnaturel et que, par le fait des libres penseurs de tout rite, de tout dogme et de toute race, une même dérision enveloppe les cérémonies cultuelles aussi bien que les doctrines morales ou métaphysiques d'autrefois. Il importe que le judaïsme soit bafoué par les juifs, la réforme par les protes-

tants et le catholicisme par les hommes éclairés qui ont eu la mauvaise fortune de naître dans ce dépotoir.

Le Yom-kippour n'est pas moins bouffon que le vendredi-saint. Iahvé n'est pas plus ragoûtant que le Sacré-Cœur. Les pains de proposition, l'eucharistie du mufle Langénieux, furent boulangés avec la même farine, cuits dans les mêmes fours, imbéciles et dévots. La circoncision, plus hygiénique, est un sacrement tout aussi drôle que les baptêmes à l'eau du Jourdain. Néanmoins, Israël garde au passif la conjoncture aggravante de nous avoir inoculé un dieu. La fiente du Grand-lama, les poux de Benoît Labre et les ulcères de Job, toute l'ancestrale pourriture sacrée doit disparaître, lavée à grande eau par les fontaines de la justice, éclairées d'une pure lumière par le soleil de la raison.

Aux regards désillés des antiques mensonges, l'erreur qui séparait les familles humaines a cessé d'exister. Quelles que soient leurs origines, la Révolution, notre mère, nous a fait connaître que tous les hommes doivent prendre une place égale au foyer de l'Humanité, qu'il n'existe ni juifs, ni chrétiens, ni français, ni

allemands ; que les formules ethniques sont un leurre, les frontières patriotiques, une consécration abominable du vol, de l'oppression et de l'assassinat.

Néanmoins, à l'heure présente, les israélites feront preuve d'habileté politique, et de grandeur morale en se groupant, de la façon la plus stricte, en conservant, pour les luttes à venir, la tradition de leur passé. Aux fureurs anachroniques des antisémites, à la guerre intentée aux capitaux juifs par la rapine cléricale, opposez une entente plus étroite, une cohésion plus intime des éléments de civilisation que vous portez en vous.

Toujours, Israël fut en possession de remuer les états, de donner aux peuples stagnants une impulsion roborative. D'autres moissonnent le froment et labourent le terroir ; mais les juifs décernent au laboureur un levain plus précieux que l'or même, un levain qui anime la pâte et la fait nourricière. Vous êtes le sel du monde, les précurseurs immémoriaux de la révolte et du bon droit.

Et c'est une erreur grave que de pactiser, comme le font quelques-uns des vôtres, avec les plus abjects de vos ennemis, de courber la

tête devant le Christ sordide et ses infâmes suppôts. A votre banquet de libre pensée et d'affranchissement, les « grands juifs » n'assisteront pas plus que les chrétiens opulents à nos réunions de la Semaine sainte. Aryas ou sémites font voir une mentalité pareille. C'est pourquoi le faubourg Saint-Germain et les banquiers de la rue Laffitte vivent dans un si parfait accord. Le snobisme qu'Armand Klotz reproche à vos congénères, comme si la sottise des mondains n'était pas la même dans toutes les races — plus vaste que la mer, plus incommensurable que l'azur étoilé — le snobisme fleurit aussi bien dans les hôtels de la rue de Varennes que dans le comptoir des *judengasses*. La fusion s'opère, grâce aux renégats du sémitisme, aux sycophantes et aux valets qui, d'une langue infatigable, lampent un océan de boue, aux juifs antisémites : Arthur Meyer, Mézières, Pollonnais, ces vauriens qui portent au cœur la patte d'oie de leurs ancêtres ; ces pieds-plats que leur honte civique flétrit d'un opprobre plus indélébile que le bonnet jaune ou la colaphisation.

Entre petit Bob grandi qui épouse l'héritière de Moïse et Moïse que délecte l'alliance, qui

donc est le plus vil ? Qui donc est le plus bête ? L'ignorance, l'avarice, le manque de beauté, les rendent également dignes d'occuper les méditations de la vieille madame Gyp. Quand ils s'agenouillent à l'autel du Veau d'or, leur échine a la même courbure, leur génuflexion la même bassesse, leur égoïsme la même férocité. On connait le dialogue : « Mais, mon ami, dit Rothschild à un électeur, je ne suis pas clérical, n'étant pas catholique. — Oh ! monsieur le baron, il s'en faut de si peu. Et puis il y a manière ! »

Après l'inique jugement de Rennes, les uns et les autres s'entendirent comme barons en foire pour passer l'éponge, faire le silence et ne plus parler des anciens torts. Quant à nous, héritiers de la Révolution française, soit que notre pennon arbore l'écarlate des anarchistes ou le rose imprécis des radicaux, nous ne saurions adopter de si lâches conseils. Non, l'affaire Dreyfus n'est pas finie ! Elle commence à peine. Et tous, tant que nous sommes, nous mettrons notre orgueil à la prolonger encore. Aussi longtemps que le riche dominera par les ténèbres et par la force brutale, aussi longtemps que la haine, l'ignorance et le despotisme asser-

viront la presque totalité du genre humain, tant que des chiens à face d'hommes acclameront les empereurs en voyage, tant qu'on brûlera aux moineaux, pour d'ineptes réjouissances, le pain des malheureux ; tant que des bornes et des frontières circonscriront les champs et limiteront les patries ; aussi longtemps que la terre, commune demeure, indivisible patrimoine de l'humanité, sera la proie du soudard imbécile, du prêtre vorace et du capitaliste odieux, l'affaire Dreyfus sera toujours inscrite au rôle de ce prétoire où la conscience des hommes juge les scélérats et les obscurantins.

Mais quand les fils des opprimés, qui sont, — dit votre psalmiste, — pareils aux sagettes d'un vigoureux archer, auront conquis enfin le Chanaan de la justice, de la paix et de l'amour ; quand, ayant « la Terre pour terre promise et le monde pour Jérusalem », ascendant vers cette Hierouschalaïm universelle, comme jadis les tribus du Seigneur vers l'acropole de David, ils pénétreront dans les habitacles de l'univers pacifié, — tel, au soir du Yom-kippour, le cohène hagadol, vêtu d'habits de lin et soulevant une courtine de pourpre, franchissait le seuil du sanctuaire, tandis que, majestueusement, écla-

taient le schoffar d'allégresse, les trompettes de la jubilation, et qu'un encens plus pur fumait sur la braise ardente des trépieds, — alors seulement les temps seront accomplis et le grand pardon réalisé pour toujours. Car, alors seulement nous aurons chassé l'iniquité, la tyrannie et l'arrogance ; car, alors seulement, les citoyens de la cité pérennelle auront donné un gîte, des aliments et leur amour aux pauvres comme aux déshérités ; car, alors seulement, la gloire du juste, du penseur et du miséricordieux brillera dans les ténèbres, plus lumineuse que l'aurore, plus éblouissante que le soleil.

Avec vous, chers camarades, je bois à l'avènement des jours meilleurs. Par delà ces vaines barrières de la séparation, de l'éloignement, de la fatigue dont m'accableront, demain, les travaux de l'inculpé, je vous adresse dans notre amour commun pour l'Internationale et la république sans dieu ni maître, un salut cordial, un salut d'espérance et de fraternité.

APRÈS LA SENTENCE

(24 et 26 vendémiaire, an 110).

A Louis Grandidier.

La société bourgeoise vient de me conférer la même distinction à laquelle je pouvais honnêtement prétendre; elle a couronné par sa monstrueuse, par son inique vengeance, une carrière vouée au culte de la justice et de la beauté. L'empereur d'Autriche fait baron le collectiviste Millerand. Chaque souverain de l'Europe accorde tour à tour ses ordres, ses cordons, ses plaques et ses croix au renégat de Saint-Mandé. Jamais les décorations ne furent qualifiées plus justement de crachats; elles étoilent d'une honte indélébile ceux qui, pour la signature, pour la gloriole et pour l'argent, ont trahi la foi du peuple, l'espoir des miséreux.

En m'infligeant un an de prison, la valetaille enjuponnée de la neuvième Chambre n'a fait qu'obéir aux ordres du ministère. Depuis longtemps, la magistrature française est en possession de rendre des services et non plus des arrêts. Dans les ergastules et les lupanars, dans la caverne de ses prétoires, elle prostitue ignoblement la loi aux plus forts, aux plus riches, aux plus déshonorés. Comme une chienne, elle bave d'amour sur les bottes du maître, et, pour obéir à ses injonctions, elle aboie à l'homme libre qui passe, ne voulant saluer ni le chapeau de Gessler, ni la croix des cathédrales, ni cet infâme haillon qui se nomme le drapeau.

Le jour où sonneront à nos portes les trompettes des barbares ; quand les chevaux d'Attila fouleront une fois de plus le sol conquis par la pensée humaine, par la Révolution en marche et par l'athéisme libérateur, nous les verrons, ces juges, apporter au conquérant l'hommage de leur bassesse, et, plus vils que les soldats, que les prêtres eux-mêmes, consacrer l'usurpation, le viol des consciences ; nous les verrons, d'une main ténébreuse, anéantir les restes de civique dignité que le sabre épargna et que la croix turpide fut impuissante à bénir.

Ces hommes, vêtus d'un costume grotesque, séparés de la commune existence par des barrières scélérates, ont frappé en moi l'indépendance intellectuelle. Ils ont frappé cet art d'écrire qu'ils haïssent dans leur exécration de cuistres impuissants et jaloux. Ces bourreaux mal appointés qui, chaque semaine, édictent de féroces châtiments contre les vagabonds, les filles-mères, les sans-logis et les sans-pain; qui, pour calmer les terreurs de la ploutocratie, imposent l'amende, la prison et le bagne aux délinquants de la pauvreté; ces tigres et ces pourceaux, qui rivent plus durement les chaînes de la prostituée et compliquent les douleurs de la fille-mère, ne peuvent endurer sans haine et sans effroi un citoyen né comme eux et, plus qu'eux, au sommet de l'échelle sociale, qui, venu des classes dirigeantes, évoque devant leurs ministres, leurs préfets, leurs archevêques, leurs généraux, devant la coalition tout entière, la coalition implacable et criminelle des bourgeois, ce fantôme vengeur du pauvre et du déshérité, ce fantôme qui, malgré leurs entreprises, leurs crimes et leurs abjections, viendra s'asseoir à leur table comme Banco sanglant au festin d'Inverness,

faisant luire devant eux les mots prophétiques dont les kérubs de Daniel épouvantaient les rois d'Ashur.

La philosophie d'Hercule, ce « contre un » du XVIe siècle que la réforme apprit à la Boétie, qui permet aux consciences libres d'affronter la tyrannie et les mensonges, appuyées au roc indestructible du droit et de la vérité, fait pâlir, sous la toque liserée d'argent et la simarre blanche, le troupeau gangrené des robins à tout faire.

Ils tremblent, ces eunuques, ces pieds plats, tandis que grondent sur les repaires de leur iniquité la tempête des révoltes et l'ouragan généreux de l'éternelle insurrection. Ils sont la haine, le passé, les ténèbres. Sur leur tête, grandit l'aurore de l'avenir et de l'amour. Ces hiboux, pendant qu'ils vivent encore, essayent de prendre une revanche contre le soleil.

Jeudi dernier, à la neuvième chambre, le substitut Pacton, frais émoulu de sa province, apportait contre moi les récriminations des jésuitières, des casernes, des maisons de passe et des abonnés du *Petit Journal*. Manifestement, cet imbécile avait le désir, non seulement de gagner son cachet, mais de complaire au

nègre Cassagnac, au juif Arthur Meyer. Il chatouillait le sexe de Barrès, l'ouïe de Charles Maurras, le bon endroit suranné de la vieille madame Gyp, Gyp dont les élégances de marchande à la toilette conféraient au prétoire quelque chose d'une parfumerie interlope, d'une boutique de gantières où l'accroupissement est de rigueur.

En substance, l' « organe du ministère public », me reproche d'avoir manqué, en donnant au *Libertaire* l'article qui m'a fait poursuivre, de courage et de magnanimité. Il m'aurait fallu, pour obtempérer à ses conseils, aller férir moi-même Loubet ou Nicolas, et savoir si ces augustes personnages rendaient, comme les consul Duilius, de la sauce de grive par leur artères scarifiées.

Mon avocat, dont aucune louange ne peut récompenser le talent aussi bien que le zèle, aurait eu bonne grâce à répondre que, pour un délit moins formel, Cyvoct emporta dix ans de bagne ; que, si un fou comme Salsou ou bien une mouche de la Préfecture — M. Puybaraud, a tant d'imagination et d'esprit ! — avait tiré sur Nicolas II une cartouche à blanc, j'étais poursuivi, non pour un délit,

mais pour un crime, non pour une provocation au meurtre, mais pour complicité d'assassinat.

Une gazette cléricale de province traitait, naguère, d'ecchymose l'ablation de mon œil droit. Le Pacton estime que la guillotine est une indisposition négligeable, sans doute, à cause de sa rapidité.

Après tout, il a raison, ce domestique. Nulle tribune, fût-elle ornée des rostres du triomphe ou des palmes immarcessibles de l'éloquence, ne permet à ce point d'évangéliser les foules et de dire au peuple un mot régénérateur.

Mais, vous le savez, camarades, le sordide jugement de la Neuvième chambre vise autre chose qu'un délit spécial, autre chose qu'une infraction aux lois de 1894 et qu'un appel au justicier, devant les hontes de la France, devant l'apothéose du bourreau des étudiants russes et de Tolstoï.

C'est la liberté de penser qu'ont frappée en moi les larbins du ministère et qu'un avocat de la République prit à charge d'insulter. Certes, M. Pacton a l'honneur d'être idiot par la tête et goujat pour le surplus ; mais d'autres veillaques, en ce jour, que les intérêts débattus font illustre parmi les combats de la rai-

son et de l'indépendance, d'autres ont assumé une flétrissure qui ne pardonne pas.

Le stellionat, les pots de vin, la concussion, le trafic et la vente de soi même, tous ces motifs de gloire ne suffisaient point à M. Yves Guyot, économiste bourgeois.

Après avoir demandé l'électrocution d'Emma Goldman, il assure, il profère que ma condamnation ne porte aucune atteinte à la liberté de penser et que l'écrivain ne saurait avoir de franchise qu'à condition de ne prendre aucune part à la chose civique, et de se confiner dans une tour d'ivoire, en chantant aux étoiles, cependant que les repus engraissent librement.

Ces mufles, ces arrivistes, ces parlementeurs, comme les baptise le nationaliste Daudet, ont la haine de l'intellectuelle virilité ; ils ne souffrent pas que l'on pense et que l'on écrive ; ils redoutent qu'une voix harmonieuse ou courroucée fasse entendre à leurs oreilles poilue un cri de miséricorde, un cri de féconde insurrection. Ici, l'imposture est manifeste et le sophisme est évident.

« C'est une grande entreprise — disait Anatole France — que de restreindre la liberté de l'esprit. » Ajoutons que c'est le plus grand crime,

auprès duquel et la rapine militaire, et la cléricale escroquerie, et tous les genres de larcins dont les pouvoirs publics attristent leurs feudataires, ne sont que jeux d'enfants, grivèlerie et peccadille. La brèche est faite, désormais. La pensée est un délit, quand elle ne se conforme pas aux dogmes reçus par le gouvernement. C'est, aujourd'hui, la prison qui la frappe. Demain ce seront le bagne et l'exil. Après Clairvaux ou la Santé, viendra la Sibérie. Et « la maison des morts », pour les écrivains descendus de Diderot, d'Helvétius et de Voltaire, s'ouvrira comme, jadis, pour Gogol ou pour Dostoïewski.

Le Saint-synode et le Saint-office domineront sur nous. Monis, grand Inquisiteur, livrera au bras séculier les historiens, les artistes, les penseurs, coupables de n'avoir pas embrassé les palinodies et les faiblesses du cabinet.

Naguère, c'était la provocation au régicide ; bientôt, ce sera le refus d'obtempérer aux encycliques du pape. Déjà, les garçons de police frappent avec une rage de cannibales sur les groupes de libre-pensée qui portent des couronnes à la statue de Dolet ou qui tendent vers l'azur notre drapeau rouge, le

drapeau rouge, couleur du feu générateur des arts et du soleil, père des moissons. Ils nous défendent l'*Internationale* et bientôt la *Marseillaise*; mais que Langénieux et des cuistres violets, que des moines aux pieds hydrophobes et des paillasses à curés emplissent les carrefours de bannières, de chantres, de communiantes en robes blanches, de laiderons en voiles bleus et de gitons en camails pourpre, la Préfecture, chrétienne comme chausson, depuis le dernier indicateur jusqu'à M. Lépine, ouvrira un ample chemin aux exhibitionnistes de l'eucharistie, inventera même, en leur honneur, des prosternements et des génuflexions.

Les juges de la troisième république aggraveront de tout le poids de leur bassesse les chaînes que la bourgeoisie capitaliste essaye en vain de donner au libre essor de l'intellect; ils changeront en *in pace* la prison glorieuse que, depuis un siècle, ont magnifiée les Chateaubriand, les Courier, les Proudhon, les Lamennais, tous ceux qui refusèrent leur hommage au Veau-d'or, qui proclamèrent les revendications du juste, firent entendre l'appel imprescriptible de la raison et de la beauté.

Opprobre des tyrans, les geôles deviennent

plus étroites chaque jour et l'état démocratique refuse aux penseurs des libertés que la Restauration n'eût osé abolir.

En attendant qu'on nous déporte, — car c'est, disait, naguère, Urbain Gohier, vers les mines de l'Oural que la Défense républicaine devrait expédier les écrivains coupables d'irrévérence envers notre petit père Romanoff, — en attendant qu'on nous déporte, on nous met sous les verroux.

J'ignore si le garde des sceaux, si les heiduques de l'Intérieur iront jusqu'au bout, s'ils oseront m'embastiller dans une prison de droit commun, la tête rase et la veste grise aux épaules, s'ils me feront abandonner ma tâche littéraire pour assembler des chaînes ou tricoter des bas.

Les casemates d'Irkoutsk, les *piombi* de Venise ont asservi à leurs mornes labeurs Silvio, Maroncelli et Féodor Michaïlowitch.

Ce me serait une gloire nouvelle, une attestation plus haute de ma croyance que d'éprouver les douleurs d'un si noble martyre ; Certes, la casaque, les fers du prisonnier seraient pour moi, mais l'infamie éternelle pour ceux qui me les auraient imposés.

D'ailleurs, après avoir fréquenté les mouches de police et les juges et les porte-clefs, ce me serait un bienfaisant repos que de causer avec des escarpes ou des cambrioleurs. Il est doux et reposant de connaître ça et là, quelques gens qu'on n'est pas tenu de mépriser.

Il serait, à coup sûr, un peu ridicule de se parer de stoïcisme devant les lâches rigueurs de la troisième république ; mais, je l'atteste ici, devant ceux qui m'apportent le précieux témoignage de leur sympathie et de leur approbation, les douze mois d'exil qui me tiendront éloigné de vous, citoyens et camarades, n'amortiront point les ardeurs qui m'ont fait votre ami, n'étoufferont point, sous d'égoïstes conseils, cette flamme de révolte que, malgré les ans et la misère humaine, je n'ai cessé de porter en moi.

La presse immonde, parlant par la bouche de ses égouts comme le héros de Calderon par la bouche de ses blessures, la presse immonde prétend que j'ai nui à l'alliance, que j'en ai compromis les effets et que l'autocrate de la Russie ne promènera plus, à travers la France, les parades cyniques, les exhibitions de cirque, où le gouvernement et les membres de

la Défense républicaine prenaient l'emploi de queue rouge et de chien savant.

Puissé-je, en effet, dans la mesure de mes forces, avoir préservé d'un tel affront la conscience publique, épargné à nos frères de Kiew, de Moscou, de Pétersbourg, la honte de choir aussi bas que les nationalistes et les chrétiens d'ici.

Le grand Tolstoï a stigmatisé, comme il convient, la turpitude et la scurrilité d'une entente française avec le gouvernement du tsar. C'est la peur qui dicta ces noces abjectes, la peur de l'infâme bourgeoisie atteinte dans ses biens par le socialisme, et, demain, il faut le croire, dans sa vie elle-même par les révoltes grandissantes ; c'est la peur qui traîne devant les bottes du cosaque les fils dégénérés de la Révolution.

Les avocats, les maîtres, les glorieux amis qui m'ont défendu à la barre, ont affirmé que les pages du *Libertaire* ne pouvaient induire en un acte vengeur les opprimés et les esclaves contraints d'assister à la parade honteuse de Bétheny. Je le regrette dans mon esprit et dans mon cœur. Si la voix enflammée des poètes et des philosophes, si les accents que

nous dicte une brûlante indignation tombent dans un vide sans écho ; si nous ne pouvons, désormais, tremper en un verbe de lumière le poignard de Chéréas ou le couteau des panathénées ; si la conscience magnanime de Louvel est, pour toujours, éteinte dans les h mmes d'à présent, que le soleil se voile et que, devant l'inéluctable turpitude, les jeunes étoiles ferment à jamais leurs chastes yeux ! Cher Harmodios ! Heureux Aristogiton ! Vous, du moins, alors que vous frappiez à l'autel de Pallas et parmi les apprêts du sacrifice, un tyran plus beau que Diomède ou que le divin Achilleus, vous couronniez de myrthe le fer libérateur. Mais, dans notre siècle de honte et de fange, pour conduire au néant la bourgeoisie implacable et stupide, la bombe même de Vaillant ou d'Orsini est une arme trop pure, un trop noble moyen. C'est dans l'excrément seul qu'elle devra périr, cette bourgeoisie odieuse, dans l'excrément dont elle ne diffère que par l'énormité de sa puanteur. Et quand elle sera morte, râlant dans la fosse innommable, avec ses généraux, ses ministres, ses banquiers et ses magistrats, il restera, pour étouffer ses prêtres, une sentine plus vé-

néneuse encore ; on les plongera, ces prêtres escrocs et malfaiteurs, on les plongera, pour les détruire, dans leur crasse, dans le bain, dans le premier bain de Flamidien.

Mesdames et chers camarades, sur les bancs de la police correctionnelle, et malgré les espions de tout uniforme dont foisonnait la cour de Mai, vous m'acclamâtes, au sortir de cette audience mémorable. Je ne garde pour moi, de vos applaudissements, que l'amitié dont ils furent la preuve. C'est à l'idée, à la révolution éternelle que je rends la gloire qu'ils m'ont impartie.

C'est vers la liberté, vers la liberté de penser et d'écrire, vers la liberté férue en ma personne par la haine sournoise des pouvoirs publics, vers la liberté, que montent vos hommages. Non à moi, passant d'un jour, mais à son nom, consacrez une ardeur qui ne défaille pas ! En créant des martyrs, des opprimés, la société bourgeoise hâte l'avènement de la justice et l'éclosion d'un temps plus doux. Chaque fois qu'elle envoie au bagne, en prison, un libertaire ; chaque fois que, par d'iniques amendes, elle dérobe le fruit légitime du travail, elle fomente les révoltes d'où l'humanité nouvelle surgira.

Les poursuites dirigées contre moi ont fait connaître l'essentiel de mon article au monde entier. Jamais propagande anarchiste ne fut plus radicale, plus efficace que cette diffusion de notre verbe, ordonnée ingénieusement par le ministère et le parquet.

La bonne semence est jetée. Elle dort, à présent, sous la javelle. Ces orages qui nous frappent vont hâter son éclosion. Que la plaine verdisse et qu'un beau soleil redore le froment ! Nous aurons l'insigne honneur d'avoir tracé dans la glèbe réfractaire, le sillon nourricier.

Et lorsque, près du champ fertilisé par nos labeurs, il nous faudra prendre place aux côtés des ancêtres, l'aube des temps nouveaux illuminera nos fronts. Les moissonneurs adolescents, chargés d'épis, mêleront aux chants d'allégresse le nom de leurs aînés, de ceux qui, comme nous, travaillèrent pour la récolte future de la justice et de la liberté.

*
* *

Avant de quitter la tribune et de céder la parole aux amis fermes et généreux qui viennent m'apporter ici le réconfort de leur

estime et de leur solidarité, souffrez que j'adresse un public remerciement aux artistes, aux écrivains, aux penseurs de tous âges et de toutes professions qui défendirent en ma personne la plus haute de nos franchises, celle du verbe et de l'écrit! Zola, France, Hérédia, Mirbeau, Jourdain, Ledrain, mon bon et cher maître, monsieur de Boisjolin, m'ont apporté en ces jours de luttes l'appoint sans égal de leur génie et de leur autorité.

Avant-hier, à Montmartre, c'étaient Pressensé et Gohier, Le Grandais, Séverine, Chauvière, Sembat, une légion prise entre les meilleurs du socialisme et de l'anarchie. Ce soir, c'est Charbonnel, infatigable défenseur, éloquent apôtre de la libre pensée, Paul Fleurot et ses jeunes amis de la Ligue démocratique des Ecoles, qui portent au condamné d'hier, au prisonnier de demain, à leur aîné qui les aime un tribut d'affection et de cordialité.

Et puis, au palais de justice, au meeting de Montmartre, à la réunion du Pré-aux-Clercs, c'est toujours vous, mon cher Gustave Kahn, qui, poète, ami et citoyen, me donnez, sans restriction ni mesure, l'aide glorieuse de votre amitié.

Sur le terrain et devant les épées nues, dans la vie quotidienne et contre les abjectes calomnies qui grouillent inévitablement sous les pas d'un homme libre, dans les jours de maladie et d'accablement, où votre foyer me fut ouvert, paré des grâces hospitalières qui vous environnent, partout vous fûtes mon témoin irréprochable et consolateur.

A vous, à tous ceux qui m'ont entouré, soutenu, fortifié dans ces heures mémorables, j'offre, d'un cœur pénétré, l'hommage d'une gratitude fraternelle et sincère, d'une gratitude qui ne finira qu'avec mes jours.

TOAST PORTÉ AU BANQUET DE PROTESTATION

CONTRE LES JUGES DE LA IXe CHAMBRE

(27 vendémiaire, an 110).

Je voudrais oublier les préoccupations d'ordre purement civique, la sentence misérable qui atteint en ma personne la liberté de penser et d'écrire afin d'emporter, ce soir, l'unique témoignage de votre amicale solidarité.

A la veille d'une triste départie, il vous a semblé juste de fêter le compagnon qui vous abandonne, de lui verser le vin de l'étrier, d'embellir ses adieux de toute votre jeunesse et de votre affection. C'est un banquet d'amitié où vous m'appelâtes, un banquet où, sur mes tempes grisonnantes, vous effeuillez les églantines de Ronsard, et le tilleul d'Horace, et les roses pivoines du doux Li-taï-pé.

Artistes, écrivains, poètes, il semble que nous soyons ici, pareils aux bergers des églogues, assemblés pour dire des vers ou faire sonner des musiques : et cet hommage que vous offrez au condamné d'hier attendrit à peine d'une douceur mélancolique votre concours juvénile et charmant.

Pour avoir fait service au bon droit, à la raison, à la pudeur ; pour avoir prêté une formule au dégoût, à la honte, à la détestation dont les mascarades franco-russes écœuraient les âmes un peu hautes ; pour avoir, et je m'en glorifie, attesté le droit d'Harmodios contre le tyran ; pour avoir craché notre haine au visage du monde capitaliste et de Nicolas II, et de la France plus abjecte qu'une guenon amoureuse, voici que j'ai appelé sur ma tête les foudres serviles des domestiques en jupon noir.

Ce m'est un honneur sans pareil.

Entré dans le prétoire sans autre valeur que celle du premier citoyen dévoué aux libertés publiques, j'ai reçu l'investiture de la persécution et le lustre que donne l'arbitraire aux victimes de son choix.

En m'accueillant ici, vous célébrez en moi

tous ceux qu'ont molesté, depuis sept ans, les lois du ministre Dupuy, ces lois nommées scélérates qui ont osé contre l'indépendance de l'écrivain des forfaits dont eussent rougi les Bourbons, Louis-Philippe et le « somnambule obscur » de la débâcle, le sinistre Napoléon III.

Millerand, le baron von Millerand, fait appliquer par ses sycophantes aux libres esprits, des pénalités inconnues à Guizot ou à M. de Villèle. Ce parvenu exhibe une conscience de laquais et porte une âme de bourreau. Lui qui, pendant cinq années consécutives, du haut de son siège de député, à chaque législature nouvelle, demandait l'abrogation des lois scélérates, les brandit à présent sur le front des hommes libres, du même air de caporal omnipotent dont il abaissait les marchepieds devant le ménage Romanoff et perscrutait, dans Compiègne le privé des autocrates, les tables de nuit de leurs majestés.

Ce sont, à vrai dire, ses ennemis que vous glorifiez en moi, les objets de la rancune ancillaire, de la pleutrerie et de la domesticité qui relève à ses propres yeux le néant de ses débuts.

Puisqu'il a souffert qu'un ministère dont il tient la vedette ose une pareille scélératesse, il

convient de blasonner cet imposteur, ce renégat, cet arriviste, d'une immortelle et sonore infamie.

Les victimes qu'il a faites ne se comptent plus. La Martinique, Châlon, inscrivent en lettres sanglantes le mémorial de ses forfaits. Il intente contre un écrivain que peut à défaut de talent, couvrir un passé de libre honneur, des poursuites qui firent hésiter, et le sinistre Dupuy et ce roquet méliniste de Barthou.

Mon chevaleresque ami, Louis Grandidier, en proie aux viles persécutions du ministère de Défense républicaine, en a revendiqué noblement sa part. Qu'il partage aussi la gloire que nous ont impartie les injures du parquet et la sentence ignominieuse de la cour.

S'il fallait, ici, porter un toast, vous ayant compris tous, amis divers, confrères et disciples, en un même élan de fraternelle gratitude ; après avoir porté la santé de Grandidier, me souvenant que je fus persécuté par les moujicks du cabinet pour obtempérer à l'ukase de l'ambassade russe, je vous proposerai de boire, comme les fantoches de Cronstadt, « aux nations amies et alliées » :

à la Finlande,
à la Sibérie,
aux juifs roumains,
à l'Arménie,
à la Catalogne,
à la Sicile,
à tous les peuples que les rois dévorent, que les clergés abrutissent et que pillent, sans trêve, les soudards.

Pour fuir le despotisme de la Suède, la Finlande s'est annexée, en 1809, sous le régime de l'union personnelle, à la Russie, c'est-à-dire qu'elle conservait ses lois, que son armée n'avait rien de commun avec l'armée russe. Ce traité, en 1815, est confirmé, sous la garantie de l'Europe, violé en 1863, par Louis Bonaparte. Et quelqu'un dit alors : « Il n'y a plus d'Europe désormais ! ». Nicolas II a mis aux fers ce peuple libre, coupable seulement d'avoir eu foi dans ses aïeux.

Une élite se forme, en Sibérie, sous les verroux de la « maison des morts », dans les ténèbres de l'infrangible hiver ; l'exil, la prison, les mines sont les facteurs de cette élite. Des rives de l'Amoor, des plaines de l'Oural, sont revenus Herzen, Bakounine, Dostoïewski et

tant d'autres. La pensée russe a pour nourrice les tortures et la proscription.

Misère, outrages, dénuement sont l'unique fortune des juifs roumains. Ils recommencent, plus misérables, la détresse de Job et l'exode des tribus, sans aborder jamais à la terre de promission où la maison de Jacob s'évade enfin des peuplades barbares. Drumont fait à grand peine assassiner, en Algérie, quelques israélites. Le roi Karol de Roumanie les écrase par milliers, sans raison, sans utilité plausible, pour rien — comme Louis XIV faisait égorger les protestants.

L'Arménie est garantie, assure-t-on, par la France, qui a l'entreprise de sauvegarder les chrétiens d'orient. Oui, mais il paraît qu'il faut que ces chrétiens soient catholiques, adoptent le concile de Nicée, emplissent la caisse des jésuites, et fassent éduquer leurs héritiers par Flamidien. Ceux qui, en 1897, se sont déclarés romains ont été sauvés par les couvents.

Quant aux autres, à ceux qui partagent l'erreur d'Eutychès — oh ! trois millions seulement — il est loisible de les chouriner comme un bétail.

Les catalans, ces gaulois d'outre-monts, regardent aussi vers nous. La Catalogne, première assise du trépied maritime, Barcelone, Marseille, Palerme, s'épouvante des horreurs de Monjuich et veut se séparer de l'Espagne. Le séparatisme est la condition du cosmopolitisme ; c'est par lui que l'église Saint-Michel redeviendra le temple de Neptune.

La Sicile où les mères tuent leurs enfants pour qu'à cinq ans, ils ne soient pas enfouis dans les solfatares, la Sicile est encore une dolente proie offerte à la diplomatie européenne. Tous craignent que l'Angleterre ne s'empare du triangle sicilien, n'étende ses bras de Malte à Gibraltar. Quel levier, en effet, pour soulever le monde, que celui d'Archimède !

Et tous ces peuples, râlant sous le fouet, la misère, l'oppression, escroqués par le prêtre et volés par le roi, poussent, du Nord au Midi, un hurlement de rage, d'épouvante et de douleur. La France n'entend plus les plaintes des nations endolories. Elle se coalise avec les despotes pour étouffer les dernières traces d'indépendance qui subsistent encore dans quelques lieux de l'univers.

Nous, qui nous faisons gloire d'être des

civilisés, des citoyens du monde, qui réclamons le noble titre de sans-patrie comme la plus belle couronne qu'aient méritée nos travaux, nous saluons la Finlande, plus libérale que tous les autres pays de l'Europe envers l'instruction publique, et la Roumanie juive, et l'Arménie en proie aux catholiques, et la triste Sicile ; nous saluons tous les esclaves du travail, de l'exécrable patriotisme ; nous buvons à nos frères opprimés qui, d'un bout du monde à l'autre, attendent comme nous l'aube de la justice, le printemps de la raison, ton avènement joyeux et pacifique, ô notre idéal, réparatrice, bienfaisante et fraternelle Anarchie ! ».

ATHÈNA

(18 brumaire, an 110).

Le 20 brumaire, an II, un spectacle nouveau sollicita la curiosité parisienne. En ce temps-là, 10 novembre 1793, suivant le comput grégorien, la Révolution entreprenait de grandes choses. Ayant, au début de l'année, envoyé au pourrissoir l'adipeux et bigot imbécile qui portait la couronne de France, ayant donné l'échafaud pour dénouement aux trahisons du stupide Louis XVI, elle comprit que ce n'était pas assez d'avoir rendu justice à la royauté malfaisante et que rien ne serait achevé tant qu'elle n'aurait pas jeté à l'égout cette hypothèse peu scientifique et mal famée que les acéphales nomment dieu. La misérable et sanguinaire illusion qui, depuis le pitécan-

thrope des cavernes jusqu'aux messieurs en redingote noire, habitués du Père Dulac, a fait plus de fous, de tyrans, d'idiots ou de criminels que la faim, l'amour et les boissons enivrantes, la misérable illusion, atteinte par les encyclopédistes et les penseurs du XVIIIe siècle, allait enfin disparaître de l'atelier humain. Un air plus pur balayait les miasmes. Le grand jour de la liberté chassait les crépuscules fantastiques, les ombres équivoques de l'autel. Jeune et forte, la République, loin de mettre la pensée humaine dans les fers, suivant l'usage de sa petite fille (le birbe de Montélimar étant consul), brisait les chaînes séculaires qu'un dogme absurde avait imposées à la France.

Ce fut une pompe majestueuse ! En dépit de la grandiloquence théâtrale, de la mise en scène emphatique et naïve qui distingue l'époque révolutionnaire, un élan superbe magnifiait le divorce de l'homme libre et du surnaturel.

L'année était féconde, terrible. « Les Girondins, forcés par les événements d'être républicains, n'auraient eu rien de mieux à faire — dit Mignet — que de rester constitutionnels. Leur horreur de la foule, une haute culture, des manières élégantes les éloignaient des ré-

volutionnaires proprement dits. Ce qui les entraînait vers la République, c'était des habitudes d'esprit purement classiques, et le mouvement d'opinion qui, jeunes, les faisait connus et populaires ». En août-novembre 1893, ils luttaient ouvertement contre la Convention, coalisés avec les royalistes. C'est le moment du suprême effort. Il ne demeure que Paris et quatorze départements fidèles. Tout le reste appartient à la réaction. La mer est fermée par les Anglais, la Vendée en armes. Les Autrichiens ont repris l'Alsace et la Belgique.

C'est alors que la convention affirme ses doctrines dans l'ordre purement intellectuel. Le 1er août, par le système métrique, le 22 septembre, par le calendrier républicain, les 17 et 20 novembre, par l'abjuration de Gobel et la fête de la Raison, elle proclame son athéisme et se dégage violemment de Rousseau, — de Rousseau qui avait été laquais et qui, pour ce motif, sans doute, ne put jamais s'empêcher de croire en dieu.

Le mètre, mesuré par La Condamine, en 1780, est identique aux anciennes mesures de l'Egypte. Il est pris à la terre ; c'est de lui que tout dérive. « La République française —

dit Michelet — est inscrite enfin dans la géométrie céleste. »

Le calendrier républicain relègue aux gémonies les bienheureux grotesques de l'olympe christicole, les saints nourris d'excrément, les pasteurs de vermine, les héros de la flagellation, les virtuoses de la crasse et de la puanteur. Fabre d'Eglantine écrit, en douze mots, le poème des saisons, et l'année, commençant à l'équinoxe d'automne, suit, désormais, la marche du soleil.

L'abjuration de Gobel précéda la noble fête et, par un geste héroïque, lava le prêtre de son antique ignominie. Un évêque à la dévotion de Robespierre, de Robespierre le déiste, appui des catholiques et précurseur du Concordat, Grégoire protesta néanmoins contre la déchristianisation que Salaville tournait en parodie.

En son livre nourri de faits, et d'une si lumineuse critique, M. Aulard a déterminé la part que prirent au culte de la Raison la Convention, la Commune, Sieyès, Hébert, Chaumette et Danton lui-même, qui allait incriminer bientôt « **les mascarades antireligieuses** ».

D'autres vous ont dit ce que fut la pompe de Notre-Dame. Les extraits du *Moniteur* et

les brochures du temps ne vous laissent rien ignorer de cette émouvante cérémonie. On avait caché l'autel et, sous des courtines joyeuses, dérobé la potence du supplicié galiléen. Du temple de la philosophie (c'était le jargon à la mode), parmi les théories adolescentes et les musiques harmonieuses, parut la Liberté, la Raison elle-même, sous les traits de Mlle Aubry ou Maillard, de l'opéra. Nul geste plus galant. Néanmoins, la décence, y brillait de tout son lustre, la nymphe choisie étant d'une irréprochable vertu.

Cependant l'esprit imagine, pour une telle occurrence, d'autres acteurs, de surhumains protagonistes en place des filles d'Opéra. Quelle hiérophante de l'antique Hellas, quelle Iphigénie exilée au milieu des roseaux séquanais, comme, jadis, parmi les rocs glacés de la Tauride, la fille d'Agamemnon, quelle Cymodocée, encore imbue des chants d'Homère, eût été digne de célébrer, devant une pareille assistance, les origines de la déesse que tu fêtais dans Notre-Dame, ô Révolution française, libérée enfin de l'ordure chrétienne et de la lèpre des anciens rois !

Il semble que nul jour ne puisse être mieux

choisi pour fixer de quelques traits la mythologie d'Athêna, déesse éponyme, raison inspiratrice, archétype d'Athènes, la Cité qui ne mourra jamais.

Les divinités du polythéisme grec représentent concurremment des phénomènes cosmiques et des faits sociaux. Elles sont des météores, des adjectifs divinisés et des personnes actives. Ainsi, la plus populaire d'entre elles, Héraklès, incarne à la fois le soleil d'après-midi, la gloire d'Héra (l'air inférieur), en même temps qu'un homme qui, pour avoir, au milieu des travaux et des douleurs, élargi le patrimoine de ses frères, prend place, un jour, parmi les immortels.

Athêna échappe à cette règle. Divinité abstraite, moins tangible que les dieux solaires ou chtoniens, elle s'incarne dans l'idéal pur ; elle représente « le génie achéen à la fois industrieux et batailleur ». Elle sort tout armée des théogonies primitives, comme du cerveau de Zeus. Les Hellènes, au début, la confondirent, avec la Nuit, avec l'Aurore ; Plutarque et Proclus ne la distinguent pas d'Isis. Pour eux, Athêna est l'anagramme de Neith. Les temples de Saïs, d'Elis et de Palanté, le temple de Brasias

fondé par les Dioscures, consacrent sa parthénogénèse. Eratosthène dit qu'elle a placé le vaisseau d'Isis parmi les constellations.

Pour les indianistes, pour Burnouf, pour Max Müller, Athêna ou mieux Athana, c'est l'aurore. Son culte se pratique au soleil levant, tandis que les jeunes rayons effleurent la statue. Ainsi, les dévots chrétiens veulent entendre la première messe. D'où l'orientation de l'Erechtéion et du Parthénon. D'autres la confondirent avec Poseidon, avec le père de Métis, Okéanos, avec le Neptunus des latins. A ce moment de cristallisation mythique, elle signifie l'air ou les eaux, partie la plus subtile des forces naturelles, — en attendant, ce qui ne tarde guère, qu'elle arrive à symboliser l'intellect pur et le raisonnement.

Ici, la linguistique est de quelque secours. La moins concrète des olympiennes sort du *cosmos* pour entrer dans la grammaire. En sanscrit, en grec, en latin, les radicaux *ma*, *men*, *me*, sont affectés aux opérations de l'intelligence : *Mene-Frons*, *Menerva-Minerve*, *Manto*, la devineresse, et *Mania*, les troubles de l'esprit.

Or, Zeus, l'air qui enveloppe immédiatement la planète, avale Métis, l'Intelligence, après

l'avoir fécondée. Prométhée, le prévoyant, ou, dans l'ordre extérieur, le feu du ciel, avec sa hache étincelante, délivre Zeus de cette bizarre gestation, faisant issir, casque en tête et lance au poing, la vierge Pallas-Athéné, comme du ciel ténébreux sillonné par la foudre, jaillit le calme azur.

Accouchée à l'existence plus haute des nations qui classent et discutent leurs idées, Athêna se transforme bientôt, de jour en jour, se raréfie. Son individualité plastique, un moment fixée par la statuaire, pâlit à mesure que s'accroît le génie philosophique des Hellènes. C'est d'abord le *logos* de Platon, analogue à la *rouach* des Sémites, la *sophia* des Gnostiques ; puis, déshonorée par le concile de Nicée, amoindrie à la mesure des intelligences d'évêques, elle s'anémie et se perd, chez les cartésiens, en un radotage métaphysique de la plus haute imbécillité. « La raison — dit Fénelon est Dieu qui se compose des idées universelles. » Voilà un dieu dont la corporalité n'est pas gênante. On n'est point exposé à le rencontrer gardant les troupeaux d'Admète, ou bâtissant les murs d'Ilios.

L'Athêna hellénique tient de plus près au

monde visible. Elle reçoit Hercule à sa naissance. « Derrière ce fou sublime, je vois la déesse éternelle ». Opposée à Mars, Mavors, Arès, le courage bestial, la brutalité militaire qui détruit les ouvrages du labeur humain et proscrit l'intelligence, elle n'a pour Héraklès, dévoué aux Ephémères, que tendresse et bonté. C'est elle qui dirige ses actions, conduit la force virile, indécise et trébuchante dans ses efforts de régénération. C'est elle qui le reçoit, tout embrasé encore des flammes de l'Œta, dans le ciel à jamais paisible de l'immortalité.

Ainsi, dans la triple évolution de ses métamorphoses, figure cosmique, individuelle et sociale, Athèna personnifie tour à tour, l'aube du matin, l'éther plus pur que la tempête a rajeuni, puis, la conscience humaine, exempte des terreurs superstitieuses, enfin la cité libre, la commune indépendante qui n'a d'autres lois que sa propre volonté, industrielle active, guerrière seulement contre la rapine et l'oppression. De main en main, le type originel croît et se métamorphose. Il grandit, il s'épure. De la vieille Pallas, que vénérait la terre de Cécrops, du tronc informe d'olivier qui reverdit,

chaque printemps, sur le sol de l'Erechtéion, près du puits sacré aux eaux divinatoires ; de la Vierge mère, encore peu distincte d'Isis ou de Neith égyptiennes, un divin simulacre a jailli. C'est le paradigme de la vie civilisée ; c'est la loi permanente qui, malgré les âges et les ruines, malgré l'obscénité du Christ, enseignera l'univers, guidera les peuples dans la voie harmonieuse du juste, du noble et du vrai.

L'Asie tout entière, devant le regard de la déesse, vit tomber son effort tumultueux. La lance magnanime brisa comme un jouet puéril syntagmes et cohortes ; la flotte du Grand Roi vint échouer contre le roc de Salamine : le monde connut enfin ton nom impérissable, Athènes. La vierge poliade et la ville d'Erechtée eurent, à l'avenir, un même glorieux destin.

De la déité primordiale, personnification anthropomorphe de l'air supérieur, des ténèbres où mûrissent les germes et la doctrine du sage, Athèna reçut la chouette clairvoyante qui discerne les embûches dans la nuit comme la libre pensée devine les pièges dans l'erreur. A ses côtés, le serpent, gardien avisé des choses nocturnes, en un geste onduleux de sa croupe rythmique, émerge lentement. Il con-

naît les détours secrets, les refuges et les cavernes. Il sait la vertu des plantes médicales. D'un mouvement fatidique, il s'enroule, au bâton d'Hermès, au thyrse d'Asclépios. Il inspire les feintes souples d'Odusseus, du grec insulaire plein d'adresse et d'ingéniosité. La chèvre Ægis, le tonnerre bondissant parmi les nuages enflammés, les éclairs, chevelure épouvantable de Gorgo, incrustent d'ivoire et d'or le péplos d'Athêna. Phidias de l'épouvante même compose un ornement à la pucelle doryphore. La déesse, accouchée par la foudre, en porte les terreurs sur sa gorge inviolée.

Mais, bienfaisante et favorable au travail de l'homme, elle assure la juste répartition des richesses, fonde le droit, abolit pour toujours le règne détesté de la grâce. Contre les dieux, contre le bon plaisir des théocraties de l'orient qui, au jour de leur suprême décomposition, viennent fermenter et s'abêtir dans la fosse à purin du christianisme, elle institue une justice meilleure, sans autre base que la raison et l'équité. La conscience humaine, guidée par Athêna, révise les grands procès où triomphent l'arbitraire, l'astuce et la méchanceté des dieux. Elle conduit Oreste, en-

sanglanté des blessures maternelles, vers la colline probatoire de l'aréopage. Elle fait asseoir Œdipe incestueux et parricide à la porte de Colone. Dans le bois funeste aux sacrilèges, dans le bois des Expiations, elle consacre la tombe du fils de Laïos, absolvant d'un crime inéluctable cette victime auguste de la Nécessité. Elle retorque la sentence des Héliastes et confère à Socrate une gloire immortelle. Elle apprend à Caton combien peut être infâme la victoire qui plaît aux dieux. Entre le pauvre et le riche, entre le faible et le puissant, entre la victime et le bourreau, elle décide, redoutable, souveraine et consolante comme la lumière indéfectible du jour.

Le tribunal institué devant les Euménides pour définir les droits de l'homme, n'a jamais failli. C'est un prétoire idéal qui, loin des juges mercenaires, des valets et des tourmenteurs, cite à sa barre les criminels impunis. Il apothéose Louvel, Angiolillo, Bresci, Hartmann, Caserio. Il traîne dans les casemates de la honte les parjures, les scélérats obliques, les empoisonneurs et les traîtres, ceux qui calomnient, ceux qui mènent au bûcher les vierges, ceux qui trafiquent de leur nom et ceux qui égorgent les

éphèbes, depuis Flamidien jusqu'à Lemaître, depuis Cauchon jusqu'à Mercier.

Elle enseigne le juste en proie à la persécution. Dans les geôles refermées sur les défenseurs de l'honnêteté publique, sur le prolétaire et l'écrivain sans peur autant que sans reproche, elle étend sa main tutélaire et fait splendir le doux rayon de ses yeux bleus.

Crains-tu donc, crains-tu — dit Lucain — la peine de ce geste par quoi la Renommée sonore t'accueille en son éternité ? »

« *Quam metuis, demens, isto pro crimine pœnam*

Quo te Fama loquax omnes accepit in annos ! »

Le voile d'Athêna, tissé par des jouvencelles, monte glorieusement au Parthénon. De ces fêtes sont exclus les menteurs, les lâches et les adultères. Chaste comme la clarté du ciel, comme l'Intelligence, dont elle est sortie, elle garde les serments et la foi conjugale. Pleine d'horreur pour la promiscuité barbare, elle soumet l'épouse à l'époux civilisé, apprenant à respecter en lui un maître affable, un directeur et un ami. Car c'est à l'époux que la mère doit l'honneur d'enfanter les citoyens ; c'est par lui

qu'elle vit irréprochable et garde le foyer. Habile aux travaux sédentaires, l'un de ses noms, Ergané, baptisera plus tard l'industrieux Panurge.

Promachos, elle porte en ses mains la Victoire sans ailes, cette victoire de la raison dont les fruits ne périssent jamais. Comme l'amour, la pensée est myrionyme. Renan, d'une sorte magnifique, a glosé sur cette litanie. Pallas-Athéné garde un cœur pitoyable sous son armure de combat. Par sa volonté, le temple des Erynnies devient un lieu d'asile. Sous son égide tutélaire, le proscrit, le fugitif, le banni, couvert de honte ou souillé de sang, trouvait dans le monde ancien une étape suprême, un refuge pour vivre ou pour mourir en paix. Mais à présent, il ne reste plus de nations policées. Le christianisme a chassé du monde la pitié. L'argent, après le christianisme, en a banni la justice. La science elle-même se prostitue aux bourreaux ; la foudre soumise abat les vengeurs des peuples et les martyrs de l'idéal. Aux quatre coins du monde, les nefs barbares de l'Europe cinglent à toute vapeur. De leurs flancs, sortent les monstres les plus affreux, l'assassinat et la déprédation, l'obscurantisme et

la peste, le soudard et le capitaliste, la syphilis et Jésus-Christ. La France vole, pille, égorge, colonise, tue et se rassasie de meurtre, de lâche, de sinistre férocité. Les talons rougis de sang nègre ou mongol, elle baise d'une langue servile, à travers la boue et les cadavres, la trace des tyrans qui veulent bien la choisir pour gourgandine.

Vierge d'Athènes ! Sérénité de l'azur sans bornes ! Conscience irréductible du sage et du penseur ! L'infâme juif, le pendu maigre et lascif des cathédrales, souverain des âmes obscures et des chairs malportantes, a souillé ta gloire et combattu, pendant vingt siècles, ton empire. Le stupide Jésus, en qui se résorba la vieille folie divine, rejeton scrofuleux des ancestrales théogonies, le stupide Jésus et ses prêtres ignares ont souillé de leur ombre le portique harmonieux de ta blanche demeure. Ils dominent encore par le vol et par le mensonge. Ils creusent leurs sapes redoutables sous le chemin des hommes libres, des femmes pures et des enfants joyeux, qu'ils tentent d'abaisser à leur niveau. L'imposture les escorte, la bêtise leur sourit. Courageux comme Thersite, diserts comme Dindenaut,

ils proposent à leurs élèves, exemple non pareil de vertu civique, les fous orduriers qui dévorent les déjections et couchent au milieu des poux. Ils chapardent le bien des proxénètes, des vieilles adultères et des voleurs de nuit. Ils ont pour eux les soldats, ennemis éternels de la raison, les juges qui prostituent au plus offrant ta sœur Thémis, la Loi reine des dieux. Ils rendent la personne humaine si dégradée et misérable que, sans élan ni vigueur, elle rampe à leurs pieds, mille fois plus abjecte que le ver de la vase ou le pourceau du fumier. Vierge des souffles purs ! Maîtresse de l'air libre et des mâles conseils ! dirige contre la noire milice ton glaive irréprochable. Touche nos lèvres de ta main persuasive. Eloquente ! prête-nous les chaînes d'or qui enlacent les esprits et soumettent les hommes à ton joug bienvenu !

O fontaines sacrées de la parole ! Hermès éternel des peuples ! Flambeau que se transmettent, d'âge en âge, les coureurs de Prométhée ! rendez nos bouches éloquentes et nos poitrines convaincues. Sous l'outrage, sous la calomnie et la dérision, nous faisons service à la vérité, sans autre espoir que de souffrir

pour son nom. Appuis de la société bourgeoise, du monde capitaliste, les sycophantes, les pieds-plats, les aigrefins, ne trouvent pas d'injure assez vile, de calomnie assez abjecte, d'ordure assez infâme pour les jeter à notre front. Ses laquais nous vilipendent et ses chiens nous mordent à l'envi. Ceux-là même dont nous tentons la délivrance ne nous épargnent l'opprobre ni le soupçon. Toi seule, ô vierge, es notre soutien, notre énergie intérieure, la force calme et triomphante qui préside à nos combats, comme jadis, près de ton frère Erechthée, pareils à deux vautours, sur une roche sublime, tu regardais les luttes des antiques héros. Nos pères t'ont célébrée aux jours d'espoir de la Révolution française, dans ces minutes incomparables où le monde se crut, un instant, évadé, libre et guéri de dieu.

Ils t'apportèrent des offrandes, les régicides magnanimes qui avaient frappé au front la royauté scélérate, et, devant toi, s'agenouillèrent parmi les filles de douze ans. Que, dignes d'un tel passé, notre amour et notre louange montent comme un holocauste d'agréable odeur. Couvre-nous de ton ombre paci-

fiante. Infuse-nous le calme et la sagesse ! mets dans nos seins un cœur imperturbé ! apprends-nous à braver, du haut d'un juste orgueil, les rhéteurs et la canaille, la rue et le forum.

Au chant de cette lyre universelle qu'ordonna le jeune dieu régulateur des Muses, cadence notre génie et fais battre nos cœurs. Aussi bien que la vérité même, apprends-nous à chérir le nombre et les rhythmes harmonieux.

Mais, si les barbares envahissent derechef la cité de lumière, ces rivages de promission que, malgré la tempête et l'inclémence des cieux, nous avons cherchés pour nos frères des temps qui ne sont pas encore, verse-nous ton génie, ô déesse ! prête-nous la vaillance qui dispersa le mède et sauva l'occident. Toi qui jaillis en armes de la nue enflammée, toi qui, devant ton autel, suscitas contre le Pisistratide un couteau ceint de fleurs, apprends-nous que la victoire ne donne son loyer qu'aux plus rudes combats et que, pour assurer ton empire, nulle ambition n'est trop haute, nul effort trop généreux. Fulgure la tempête et jaillisse l'éclair ! Nous enlève la trombe et que l'orage nous foudroie ! Qu'importe si, demain, le firma-

ment se rassérène et dans un jour limpide, brille sur une terre plus clémente ; si demain, une aube pérennelle guide vers le bonheur les peuples reconquis à tes lois saintes, les peuples industrieux, raisonnables et fraternels.

L'ENNEMI DU PEUPLE

(*30 pluviose, an 107*).

Il y a six ans, au mois de novembre 1892, l'*Ennemi du Peuple* nous assemblait dans un théâtre de faubourg. Pour la première fois, j'avais l'honneur de vous parler du dramaturge scandinave, importé récemment à Paris par M. Edouard Rod et le comte Prozor. Depuis ce temps, l'œuvre d'Ibsen est devenue populaire. De plus autorisés que moi l'ont élucidée en de compactes gloses et d'inattaquables entretiens. Il serait donc inutile de présenter derechef au public français l'auteur de *Rosmersholm*, des *Revenants* et de tant d'autres merveilles. Nonobstant les mauvais vouloirs, l'ignorance de la critique et la profonde inintelligence des spectateurs ; nonobstant les patriarches et les pa-

chydermes de la stupidité, Ibsen a noblement fait son chemin et gagné, parmi nous, ses lettres de naturalisation. Son art, d'une saveur si étrange et quidditive, a conquis même les imbéciles, canéphores inévitables du succès, qui portent devant chaque triomphateur, dans une corbeille à la dernière mode, les chardons poussiéreux de leur enthousiasme.

Pendant quelques mois, Ibsen a été *swagger*, ou, pour mieux dire, *smart*, si j'ose employer ces vocables importés d'Angleterre pour les garçons coiffeurs épris d'élégances auvergnates et de M. Barrès. En dépit de la résistance des cuistres et de la sympathie des badauds, Ibsen est entré pour nous dans le panthéon où fraternisent les génies. Ses personnages assument la vie indéfectible, l'éternité des figures légendaires. Ce sont des archétypes.

Oswald Alwing, Jean-Gabriel Borkmann, Solness le constructeur existent comme Oreste ou Richard III, comme Tartufe ou don Guttière de Solis. Comme Eschyle, Shakespeare, Molière ou Calderon, Ibsen a créé des êtres vivants qui figurent l'humanité, le temps et l'âme de leur auteur.

Il a frappé des mythes à son effigie.

Le docteur Stockmann porte en soi les plus hautes qualités de ces images idéales. Il est à la fois représentatif du théâtre ibsénien et des modernes civilisations. Le spectacle de sa ruine fait paraître des leçons toujours actuelles. Car ce bourgeois méconnu et raillé de ses pairs, ce héros de petite ville, grand homme d'un district norwégien, montre aux yeux un exemple dont le cruel à propos ne se dément jamais.

A savoir, la passion du juste, les tortures de l'honnête homme lâchement sacrifié aux intérêts les plus abjects ; la révolte sainte d'une âme candide et fière à qui son malheur découvre toute l'ignominie du pacte social.

Le bref rappel des scènes capitales suffira, je pense, à remettre dans toutes les mémoires cette admirable tragédie.

Un médecin probe et clairvoyant, directeur d'une station balnéaire dans un pays perdu, à l'extrême nord de la Scandinavie, s'aperçoit, un jour, que les thermes confiés à sa garde pèchent contre l'hygiène et la salubrité. Affermi par le choix unanime de ses compatriotes, il montre le péril à tous, au peuple comme aux dirigeants. Il offre de présider à la construction de nouvelles piscines, de

remplacer le cloaque par des eaux salutaires. Tous, d'abord, accueillent son idée, les classes laborieuses et les milieux aristocratiques de la ville. Des intérieurs pleins de charme et de grâce patriarcale servent de cadre à ces premiers tableaux. Nulle morgue chez ces bourgeois scandinaves que la médiocrité des fortunes et la diffusion de la culture intellectuelle met sur un pied d'égalité cordiale, tout à fait inconnue dans les races latines. Le préfet n'est pas un proconsul. Médecin, imprimeur, journalistes fraternisent débonnairement ; des institutrices en waterproofs et en galoches représentant l'élite intellectuelle, jouent des sonates et causent métaphysique, tout en faisant cuire leur dîner.

En demandant la reconstruction des thermes, le docteur Stockmann menace de léser dans leurs revenus des propriétaires influents. Aussi, un revirement ne tarde pas à s'opérer ; toutes les forces donnent contre l'homme intègre qui, ne ménageant pas les dividendes, frappe sur les capitalistes. Pas une voix ne s'élève pour défendre celui qu'ils acclamaient naguère. L'ironie d'Ibsen se donne carrière à stigmatiser les lâches qui préparent la débâcle de Stockmann. Le préfet d'abord, « homme aux

préjugés immuables », exemplaire superbe de la race, le préfet, Peter Stockmann, est frère du docteur, circonstance qui corrobore son infamie d'un soupçon de fratricide. Mais la famille bourgeoise n'est-elle pas le réceptacle et l'égoût collecteur de toutes les ignominies, depuis l'asservissement de la femme et l'abrutissement des enfants, jusqu'aux batailles d'héritiers sur les cadavres encore chauds ?

La corporation des journalistes prend figure dans la personne d'Howstadt, un plat coquin dont les apophtegmes délecteraient les plus éhontés souteneurs de la presse immonde. « La majorité — affirme-t-il — a toujours raison », axiome qui pourrait servir d'exergue aux plus belles pages de François Coppée. Comme Tigellin, parangon de tous les valets, académiciens ou autres, Howstadt « redoute le visage formidable et la liberté d'un innocent ». Il accable d'opprobres les meilleurs. « Il insulte le juste abreuvé d'amertume», se retirant d'ailleurs sitôt qu'on lui fait face, comme les pieds plats ont accoutumé. Howstadt formule aussi, en langage cafard, les dogmes qui régissent la plupart des gazettes contemporaines. « Quel est le devoir le plus important d'un rédacteur ? — exclame-t-il avec une

emphase de pleutre : n'est-ce pas d'emboîter le pas à ses lecteurs, de suivre l'opinion publique ? » Nos papiers modernes, il le faut avouer, ont grandement perfectionné la chose. Ils commencent par former l'opinion sur les plus honteux modèles afin d'en tirer les avantages qu'est susceptible de fournir une plèbe dressée à tous crimes, soumise à l'ergastule et bienveillante aux coups de fouet.

Autour de Stockmann gravitent encore Asklaksen, imprimeur, président de la Société des propriétaires, libérâtre et juste milieu, qui défère à la royauté des gros bonnets, ne veut, ne peut, n'ose imprimer le mémoire justificateur de Stockmann et qui, avec sa pusillanimité, sa jalousie sournoise, son manque de cœur, d'orgueil et de parole, incarne d'une sorte vengeresse l'abjection imperméable des boutiquiers, l'inhumanité des riches, l'âme fétide et carnassière des honnêtes gens.

Puis ce sont d'autres pusillanimes encore, ceux qui ne comprennent pas, qui portent l'éternelle complicité de leur bêtise — *sancta simplicitas* — à toutes les conspirations, à toutes les ligues que les « soutiens de la société » organisent avec empressement dès qu'il y a une infamie à com-

mettre, une abomination à perpétrer. La populace carnivore est toujours pour le tyran — civil ou militaire, — dont elle escompte les largesses. Elle aime, au surplus, d'un amour désintéressé les spectacles gratuits que lui donnent ses maîtres : cavalcades guerrières, processions et guillotine. Elle se prostitue de grand cœur aux parades soldatesques, heureuse de sentir les chevaux des armées lui piétiner le ventre. A défaut de conquérant, elle se délecte des assassins et vient applaudir Lacenaire quand elle n'a plus Napoléon.

« Pour qui faut-il prendre parti dans cette af-« faire? demande un ouvrier à l'un des émis-« saires du préfet.—Regardez seulement Asklak-« sen, pour faire à son exemple », répond celui-ci. Et la cohue vilipende Stockmann, coupable de vouloir améliorer son sort. « Il vaudrait mieux « envoyer à ces gens-là des vétérinaires en « place de médecin », — constate l'homme exaspéré. Mais les clameurs de la foule bâillonnent son discours.

Tant d'affronts néanmoins et d'injustes douleurs ne seront pas perdus. L'énergie virile se retrempe dans ces extrémités où la victime n'a de refuge qu'en soi-même. Du haut de son calvaire.

Stockmann découvre cette redoutable vérité que l'homme supérieur est absolument seul, au milieu de toutes les forces conjurées contre lui ; que le génie, la beauté, la vertu sont des faits antisociaux au premier chef, le pacte social n'étant autre chose que l'association des eunuques pour réfréner les étalons. Quel que soit le nom dont on le nomme : penseur, prophète, savant, l'aristocrate est un exilé. Entre les foules et lui, se dresse, infranchissable, la formule initiatique éloignant tout profane, ce *noli me tangere* qui ne laisse apercevoir au commun les grands hommes que comme une sorte de fous malfaisants. La multitude qui — disait Chamfort — « ne peut s'élever qu'aux idées basses », ne saurait davantage accéder à la logique des êtres nés pour comprendre, pour vouloir et pour commander. Nul ne marche devant elle, sans être accusé de la conduire au désert, aux abîmes, à la banqueroute intellectuelle et physique. Le prophète est un scandale public. Il faut, pour que le monde absolve sa gloire, qu'il se dégrade volontairement à ses yeux, qu'il se nourrisse de déjections ou se traîne dans la boue. Pour faire admettre les sublimes vérités dont il est précurseur, il faut qu'il mange le pain enduit

de bouse d'Ezéchiel ou qu'il promène sur sa magnifique sagesse les ordures de Gargantua. Stockmann n'est pas si ingénieux, si prudent. Convaincu de posséder la vérité, il la montre toute nue, sans feinte ni ménagement, ne se croyant pas le droit, comme disait Juvénal, de préférer l'existence à la pudeur et de perdre, pour vivre, la raison de sa vie. Par cette obstination héroïque, il se conforme, sans le savoir, aux plus fiers enseignements du stoïcisme. Il rejoint Marc-Aurèle, Epictète et Zénon ; il pratique, dans son étroite sphère, cette « philosophie d'Hercule », appui du juriste et du citoyen qui met la loi au-dessus des dieux. Par sa fidélité aux devoirs, aux enseignements d'une conscience lumineuse et pure, il se sépare de la couardise ambiante.

Mais il devient, en même temps, l'*ennemi du peuple*, une sorte de Prométhée moderne, crucifié, comme l'ancêtre mythique, « pour avoir eu compassion des Ephémères ».

Car Prométhée revit dans les philosophes, les inventeurs, les révoltés de tous les âges. Il incarne l'idée, comme Héracklès, son divin frère, incarne l'action. A eux deux, ils représentent le héros, l'aristocrate, le chef né des hordes

humaines, l'ennemi du peuple et son unique rédempteur. Inventoriez l'histoire et compulsez la légende, sans distinction d'époque, de religion ou de climat ; vous verrez apparaître cet antagonisme entre le surhumain — comme dit Emerson — et la mob déchaînée. La canaille dirigeante et la turbe du ruisseau n'ont qu'une âme, un cœur, un vouloir, quand il s'agit d'affamer, de bafouer et de réduire en cendres quiconque porte le front au dessus d'elle.

De cette congénitale répulsion les motifs sont logiques et nombreux. L'homme supérieur est hostile à chacun pour plus d'une raison. Il est anarchiste par essence, puisqu'il dénigre les codes établis au nom d'un principe transcendant, puisqu'il n'admet ni le mensonge, ni l'obéissance irraisonnée.

Tantôt, il invente les arts, comme Prométhée, et, par cela seul, indispose le vieillard Démos qui n'a de bienveillance que pour les sycophantes, les parasites, pour ceux qui le flagornent dans ses appétits abjects ou dans son incurie. Le bienfaiteur pose sur le chef de l'homme à peine dégrossi un papillon symbolique. Il éveille la Psyché latente et la dégage du bourbier originel. Voilà

des gestes que la foule ne pardonne pas. Il contraint les hommes de regarder en haut. Donc, le peuple le croit méchant : car il le sort de la bêtise et de l'ordure coutumières.

Tantôt, comme Socrate, il éveille la conscience humaine. Il révèle à l'homme un Impératif en dehors du moi, la négation du bon plaisir au profit de l'équité, de la raison et du devoir.

Tantôt, comme Thraséas ou Caton, il enseigne à mépriser la force victorieuse, à dire non devant la tyrannie ; tantôt il renverse, comme Empédocle ou Galilée, une erreur scientifique. Tantôt, comme Savonarole, Giordano Bruno ou Vanini, comme les albigeois ou les protestants, il révèle à tous la liberté de conscience et la liberté politique, brise les fers des opprimés.

Tantôt, comme Hypathie, il découvre la beauté refusant de se soumettre à la convoitise des mâles, tout comme à la prostitution divine, sans confesseur ni amant, ce qui passe pour une abomination inégalable au jugement des honnêtes dames de tous les siècles et de tous les pays.

Tantôt, comme les révolutionnaires, comme les justiciers — nos martyrs — depuis Harmodios

jusqu'à John Brown, depuis Brutus jusqu'à Louvel, depuis Epicharis jusqu'à Sophie Perowskaia, depuis Chéréas jusqu'au sublime Angiolilo vengeant ses frères de Montjuich et Cuba torturée, il affirme le droit des opprimés à l'insurrection sainte et, « de myrthes fleuris couronnant son poignard », lave la mémoire des victimes dans le sang de leurs bourreaux.

Et tous, le poète, l'artiste, le philosophe, le citoyen, l'émancipateur, la vierge platonicienne, les héros de l'anarchie, rêvent d'un temps meilleur, d'une cité plus humaine, où ne fument d'autres autels que ceux de la clémence et de la liberté.

Vous le voyez, Messieurs, les électeurs paisibles, les académiciens, les culottes de peau et les jésuites, les maisons de tolérance et le Jockey-club se coalisent avec grand raison pour donner la chasse à de tels malandrins.

*
* *

Cependant, les forfaits de l'ennemi du peuple ne contribuent pas, seuls, à déchaîner contre lui l'animadversion publique. La haine de la supériorité, l'envie, qui est une forme de l'admi-

ration mise à la portée des classes moyennes, la réprobation aiguillonnée par le savant, qui, pareil à un Atilla du pot-au-feu, diminuera les orges des notables commerçants et des petits rentiers n'aident pas médiocrement à exciter contre Stockmann la fureur de ses compatriotes. Ajoutez aussi l'horreur de la différenciation, le goût de la platitude, l'aspiration vers la bêtise qui distingue, de nos jours, les classes dites éduquées. Le costume, la pédagogie, les mœurs concourent à faire, des habitants d'une même ville, un seul homme, aussi voisin que possible de l'automate, incapable même de régresser vers l'anthropoïde ancestral, sinon pour, dans les crises passionnelles, en évoquer le cynisme et la malpropreté.

L'homme supérieur, parmi ces agrégés — vous n'ignorez peut-être pas que *grex*, en latin, veut dire « troupeau » — semble, à bon droit, un monstre, un prodige encore plus redoutable qu'étonnant.

D'après le docteur Roujou, suivi par Lombroso, les déliquants seraient une tribu en marche parmi des peuples assis, parqués depuis longtemps dans leurs demeures, « bétail raillé des dieux », pour parler comme Eschyle. De

même et plus exactement encore, le génie est un homme qui marche à travers les ronds-de-cuir et les culs-de-jatte, un mâle en état de s'affirmer à la barbe des neutres et des impuissants. Il les effarouche et les scandalise. L'anecdote est connue du père de François d'Assise, honnête drapier, reluisant aux fins de mois, digne émule de Me Jeausseaume et de M. Jourdain, qui fit condamner pour vol son fils, coupable de lui avoir dérobé une pièce d'étamine dont il avait habillé des malingreux. Cette opinion d'un négociant, intraitable mais juste, fut partagée, naguère, par M. Edmond Scherer qui vilipendait François d'Assise, à cause que ce bienheureux ne se comportait pas d'après les règles d'une saine économie politique.

Mais le crime sans appel, *le grief* irrémédiable du génie, dans sa passion active, quand il force le plus indolent à réagir contre le destin, à triompher des dieux adverses, le crime sans appel, c'est de contraindre la matière gouvernable à vaincre la peur qu'elle a des autres hommes et de la divinité ; c'est de la forcer à construire elle-même, par un effort héroïque, son paradis et sa Tour d'ivoire,— et non par de lâches prières, non par cette résignation dégradante qu'impo-

sent les dogmes religieux, les dogmes d'imposture et de mort.

Or, la peur est, à la fois, une institution et un divertissement dans notre France chevaleresque. C'est elle que l'on retrouve au fond des ignominies contemporaines, créant une fortune à toutes sortes de gredins qui, sans elle, n'auraient d'autre logis que le dessous des ponts. Le plaisir frissonnant et délicieux d'avoir peur, comme ces veuves quadragénaires du couvent d'Ismaïl, à qui lord Byron fait demander « si le viol ne va pas bientôt commencer » ; le plaisir d'avoir peur des croquemitaines plus ou moins hideux, suffit à expliquer le tremblement chronique dont la France est agitée, depuis un quart de siècle. Nulle cause objective, à cette frousse nationale et patriotique. Les députés n'ont pas peur des collèges électoraux, ni des prétoriens, puisque tous les coups d'état ont été faits par des civils, depuis le 18 Brumaire et que les prétoriens s'aplatissent eux-mêmes devant les journalistes, la consigne et les gradés supérieurs. Les disciples de MM. Lemaître, Coppée et Déroulède sacrifient à la peur *en soi*, à la peur de vouloir, d'être des hommes et d'apprendre à penser. Une lâcheté folle prosterne les cœurs avilis dans un gouffre de bas-

sesse. La poltronnerie fait implacable. Aussi, la foule emboîte le pas derrière les plus sinistres meneurs, cannibales de la rue ou sycophantes des papiers publics, bouchers antisémites ou saltimbanques nationalistes, empruntant leurs maximes à Drumont ou à Quesnay.

Sous l'influx de l'atroce déité, la France donne, aujourd'hui, l'impression d'un manège fermé, d'un cirque, d'une ménagerie que les autres peuples regardent avec stupeur. Des fauves s'agitent ; les victimes sans défense meurent étouffées sous des ongles sordides, cependant que l'assemblée demande à grands cris un dompteur, non pour résoudre les tigres et les hyènes, mais pour achever les suppliciés.

Au siècle dernier, la France était l'ennemie de l'Europe chrétienne et monarchique, portant, comme elle faisait, les torches de la liberté sociale et de libre-pensée ; à présent, elle se tourne en reflux contre ceux qui la rappellent vers ses origines et demandent à son histoire d'avoir un sens. Elle rampe devant les incarnations les plus infâmes de l'autorité, s'abandonne au prêtre et au soldat, réalisant l'apophtegme de Kant « que celui qui s'est fait ver doit s'attendre à être écrasé ». Les droits de l'Homme, doctrine

de justice et de raison, servis par le suffrage universel, gouvernement de bon plaisir et de caprice, montrent le spectacle néfaste d'une république sans foi républicaine, d'une république militaire et cléricale, d'un parlement où siègent les derniers des misérables : faussaires, prévaricateurs et tenanciers de jeux, les mains souillées encore de la cervelle et du sang des suicidés.

Mais l'histoire du progrès humain n'est autre chose que la revision des procès intentés aux ennemis du peuple. Socrate, que les héliastes se lassaient de nourrir au Prytanée, est devenu, par sa mort, l'éducateur de la jeunesse, à travers les siècles. La couronne de violettes dont Alcibiade enguirlandait ses tempes, au banquet d'Agathon, brille d'une jeunesse indéfectible. Et j'ai appris du chantre de la *Pharsale* qu'il ne faut pas craindre d'intenter une action qui, pour un châtiment d'un jour, impartit à son auteur une louange immortelle. Quelles que soient l'incompréhension de la tourbe, la scélératesse des gouvernements, le Héros, seul, juge ses propres actes et définit la loi.

Stockmann, honni de ses compatriotes, se réfugiera dans son orgueil, dans la paix consolante du devoir accompli.

Vainqueur des dieux, le titan, du haut de son Caucase, annoncera leur fin, la lumière des hommes, victorieuse des ténèbres sacrées et de l'antique nuit.

Et nous, à cette heure merveilleuse où la France étirant son suaire, tente, par les plus nobles de ses fils, un effort vers la justice, la raison et la vérité, nous interjetons aussi un appel, qui rendra leur piédestal aux défenseurs de la clémence et du bon droit. A Zola proscrit, à Picquart dans les fers, nous rendrons, quelque jour, les honneurs qui leur sont dûs. A l'heure du triomphe, nous unirons dans un même lot et l'écrivain superbe qui, depuis trente ans, porte si haut la gloire des lettres françaises et le soldat irréprochable qui nous montre que, même sous l'uniforme, peut battre un cœur d'honnête homme. Et leur victoire sera la nôtre, à nous tous qui luttons, suivant l'exemple de Stockmann, contre l'infamie des « majorités compactes », rêvant, comme lui, de préparer à ceux qui viendront après nous des demeures salubres et de paisibles foyers.

APPENDICE

LES ANARCHISTES ET LA FRANC-MAÇONNERIE

Deux ballades civiques. — Le train des hystériques. — Les rois s'en vont ! — Tueurs de rois. — Le triomphe de la domesticité. — Quelques délateurs. — Le procès du Libertaire. — Interview de M. René Henry.

APPENDICE

LES ANARCHISTES ET LA FRANC-MAÇONNERIE

Nous sommes étonnés que notre camarade Laurent Tailhade, le maître pétrisseur du Verbe, se soit égaré à appeler à lui, sous les auspices de la Maçonnerie, les citoyens et les libertaires présents à une dernière conférence.

Comment un camarade que tous nous estimons, et dont la sincérité ne nous est pas suspecte, peut-il ainsi abdiquer devant la nécessité ou le semblant de nécessité de recourir à d'aussi compromettantes objurgations !

Ces effets oratoires sont bien puérils et que peuvent penser nos amis entendant un des leurs,

tenu pour une intelligence au-dessus de tout esprit d'inféodation, évoquer un quelconque tremplin d'ambitieux !

L'heure n'est pas aux errements, vous le savez, vous qui chaque jour menez le bon combat pour l'ultime vérité.

Pourquoi vous servir d'un trompe l'œil qu'en votre for intérieur vous méprisez, j'en suis sûr, et que vous reléguez à l'arrière-ban des mensonges funestes.

Que la Franc-Maçonnerie, jusqu'à un certain point, marche de pair avec nos efforts, cela est hors de conteste, et nous voulons croire que vous vous plaçâtes à ce seul point de vue, mais de là à exciper de votre qualité de Maçon pour jeter le cri d'alarme, parmi des hommes attendant l'immaculée vérité, il y a un gouffre d'erreurs que ne saurait combler aucune atténuation venant par la suite.

Vous ne pouvez faire le jeu d'ambitieux qui, parvenus aux dégradants honneurs et aux positions abjectes, se targuent de faire partie de cette association où le rut avilissant vers la curée est aussi manifeste qu'en une quelconque ligue de la Patrie française.

Votre but est plus noble, camarade. Au nom de l'idée qui nous est chère, conservez-le indemne de toute souillure, pour le triomphe même de la justice et de la vérité.

GEORGES DURUPT.

Le *Libertaire*, 17 août 1901.

LETTRE OUVERTE

A M. Georges DURUPT

Je vous sais gré, camarade, pour l'occasion que vous me fournissez de vider à fond un altercas dont l'importance est loin de m'échapper. Vous blâmez les accointances que j'ai avec la Franc-Maçonnerie ; vous me reprochez de combattre ostensiblement près de ceux que vous qualifiez — non sans acrimonie — de spéculateurs en qui « le rut avilissant de la curée est aussi manifeste que dans une quelconque ligue de la *Patrie française* ».

Vous demandez comment « sincère et très au-dessus de tout esprit d'inféodation » je me galvaude chez les « Enfants de la Veuve » et me réclame de leur fraternité pour abattre l'éternel ennemi, pour écraser l'Infâme et, par la guérison du venin religieux, conquérir à nos enfants la dignité d'hommes civilisés.

Vos objections portent donc à la fois sur des questions d'ordre personnel et d'ordre public.

Dépêchons les premières.

Il y a vingt ans que je suis franc-maçon. J'ai « reçu la lumière » à Toulouse, dans une loge dont les membres n'étaient pas, je l'ose dire, consumés par l'appétit intellectuel. C'étaient, pour la plupart, des voyageurs de commerce, des employés d'administration qui, le magasin ou le bureau fermés, n'avaient d'autres soucis que d'intégrer force manilles, en chopinant un peu d'alcool. A l'Orient, le Vénérable, un coiffeur du faubourg Saint-Aubin, illustre pour avoir extirpé l'élection de Constans, gasconnait le rituel avec une effrayante volubilité.

La complexion théâtrale de la race empêche, là-bas, d'atténuer en aucune manière les traditions les plus hilarantes. Le F.·. surveillant prenait sans rire le nom truculent de « F.·. terrible » (prononcez *tarrriblo*) et, comme au banquet solsticial, on n'a pas renoncé, entre membres du même atelier, à se donner le baiser de paix sur la bouche, il fallait quelque discrétion et beaucoup de promptitude pour en esquiver l'humide aux parfums aliacés.

Je fus conduit, quelque temps après, vers la lumière du « troisième appartement ». Je goûtai le « breuvage d'amertume ». Sur la tombe d'Hiram, je

saisis le rameau d'acacia ; je pérégrinai ensuite les « voyages symboliques ». On me donna licence d'arborer, en tout temps, sur l'estomac, des os de mort et le Temple de Salomon. Il n'est pas un Maçon éclairé pour qui la bouffonnerie des signes, des attouchements, des cordons et autres fariboles n'éclate avec la plus entière évidence. A part les mots d'ordre et tels gestes, de recognition indispensables pour accréditer entre eux les Maçons des différentes parties de l'univers, il importe d'oublier à jamais les mascarades sacramentelles dont le sens intime et la signification emblématique sont depuis longtemps effacés dans la mémoire des « ouvriers d'Adoniram ».

Lorsque les Huns grouillent aux portes de Rome, j'entends lorsque la conscience humaine est en péril, quand la libre-pensée endure une crise dont les efforts les plus tenaces et les mieux ordonnés, seuls, peuvent obtenir une résolution heureuse, le moment ne duit guère pour se babouiner de pélicans, de triangles, de roses croix de « jakins » et de « Booz ».

A Paris, j'entrai dans la loge les *Amis inséparables* — rite écossais — où m'appelaient des affections particulières. Néanmoins, ce que le jargon maçonnique appelle « occupations profanes » m'empêcha d'apporter beaucoup de zèle aux tenues de mon nouvel atelier.

Je fus toujours un Maçon intermittent, d'une assiduité si médiocre qu'afin de m'épargner le débours des cotisations, les *Amis inséparables* eurent la gracieuseté de me mettre en « sommeil ».

Encore que je me flatte de compter de nombreux amis dans l'un et l'autre rite, j'avais presque oublié ma qualité de Maçon. Le cordon bleu, rouge et noir pendait au mur de l'atelier, où je m'occupe à ne rien faire, pendant mon séjour annuel dans les Pyrénées, entre une guitare sans cordes, un vieux fusil de chasse et la dernière banderille implantée par Algabeño. Survint l'Affaire.

Les beaux messieurs de l'*Echo de Paris*, les juifs antisémites du *Gaulois*, toute la clique réactionnaire, cléricale et militariste leva l'étendard contre la Franc-Maçonnerie qui, bien que lente à se décider, avait pris parti pour l'innocent contre la coalition des faussaires en épaulettes et des empoisonneurs en jupon noir.

Jules Lemaître, greluchon hors d'âge, vieil homme entretenu de la vieille guenon à Girardin, Jules Lemaître qui, pour refaire à cette antique pute une virginité d'ignominie et lui permettre quelques salons du rastaquouérisme clérical, retourna sa casaque de saltimbanque en soutane de cafard, urina chaque matin, dans la vespasienne d'Edmond Blanc

sur la tête de braves gens dont il ne mérite pas de nettoyer les souliers.

Ce n'était plus seulement les évêques, les capucins, les nonces, les jésuites qui combattaient la Maçonnerie, mais les souteneurs honoraires et les alphonses sur le retour. Alors, j'estimai qu'il était probe et glorieux d'assumer le titre de Franc-Maçon ; je décrochai le ruban de sable et d'azur. Puisque les prêtres, les nationalistes, les vive-l'armée, et Barrès, et Syveton, et Maurras, et Rochefort antique vidangeur, attaquaient la Maçonnerie, il y avait là quelque chose d'honnête, de pur, de respectable, dont il est fier de pavoiser son nom. C'est pourquoi dans les conférences, dans les réunions publiques, partout où je prends la parole, partout où viennent m'applaudir socialistes et libertaires, non pour moi, mais pour l'idée et les doctrines que j'ai l'honneur d'exposer, je me pare du nom de Franc-Maçon et me réclame d'une compagnie que la haine de ses persécuteurs lave des griefs dont nos camarades et vous, mon cher Durupt, ne manquez point de l'incriminer. Anarchiste, je fais cause commune avec ces bourgeois ; individualiste, je n'omets pas une occasion de m'affirmer des leurs et, vous le dites, de m'inféoder à leurs travaux. Prêt à marcher dans leurs rangs, à prendre ma part de leurs tribulations, quand l'heure

sonnera où la horde prétorienne et cléricale écrasera sous son pied immonde les suprêmes vestiges de l'antique liberté, je n'ai demandé aux Francs-Maçons ni faveur, ni place, ni bureau de tabac, ni tremplin électoral.

Je vis pauvre, d'un labeur assidu, mais dans l'indépendance la plus entière, sans collier de chien ni matricule, et, si jamais la Maçonnerie me procure un avantage quelconque, ce seront des mois d'exil ou de bagne, pour avoir, comme elle, défendu la raison et la liberté.

En ce qui touche la vie publique des Maçons, vous me semblez injuste ou du moins excessif. Votre haine englobe des hommes différents et des principes contradictoires ; car — il sied de le dire à l'honneur de la Maçonnerie — la liberté de conscience est presque sans limites dans ses ateliers. Les vieilles barbes, déïstes et patriotardes, ont fait place, depuis longtemps, à des troupes mieux instruites qui revendiquent les beaux noms d'internationalistes et d'athées. Le Grand-Orient a vomi le culte exécrable de dieu que l'antique Maçonnerie appelait, non sans grotesque, l' « Architecte de l'Univers ». Les vocables désignant cette hypothèse mal famée ne souillent plus ses mandements.

Pour quelques laridons, braillards de l'une et

l'autre Chambre, leaders de réunions publiques, matérialistes dont les femmes vont à confesse et les mioches au mois de Marie, anticléricaux de sacristie, révolutionnaires de gouvernement qui déjeunent de l'insurrection, dînent de l'évêché, pour s'emplir le soir de homards à la Lucullus chez Millerand le fusilleur; pour quelques gredins et quelques arrivistes, combien de fermes consciences et d'intellects affranchis, combien d'hommes sans peur et sans reproche qui, même au prix du salaire nourricier, conforment leurs actes à leurs déclarations, frappent vaillamment l'éternel ennemi, la louve catholique, montrant l'exemple d'un généreux dessein noblement poursuivi; combien s'exposent chaque jour aux coups hypocrites ou directs des scélérats, nos adversaires! Les escadrons volants de la Maçonnerie forment, avec les jeunes cohortes libertaires, la seule armée que trouvera, pour lui barrer le chemin, par le glaive ou par le feu, ce dictateur que la bourgeoisie infâme appelle de tous ses désirs.

Un grotesque sinistre et malfaisant comme Félix Faure, un malandrin comme Lebon — bourreau de l'Ile du Diable — sont des brebis galeuses dont l'infection ne saurait atteindre le meilleur du troupeau. Dans la Maçonnerie comme ailleurs, ce sont les humbles, les petits, ceux qui ne prétendent point

à l'argent, aux emplois, aux dignités, qui donnent à l'ordre son caractère, y déterminent l'étiage du niveau moral. Socialistes qui ne s'attablent point au Ministère du commerce, libre-penseurs convaincus, ils portent leur idéal bien au-dessus des intrigues et des compromissions avilissantes. Ils sont, avec les anarchistes, la pépinière des vertus civiques, du courage et de l'abnégation. Dans cette légion thébaine rampent quelques faiseurs ; Thersite prend place aux côtés d'Achille, soit. Cela ne compromet en aucune façon les mérites de ceux qui, dans leur foyer aussi bien que dans l'agora, mènent la lutte sublime de l'affranchissement économique et de l'intellectuelle délivrance. Comme vous, je suis outré par les manigances des professeurs qui débitent les palmes du martyre en bois de chauffage et sollicitent de M. Leygues une disgrâce rémunératrice, qui, pour faire leur chemin dans le parlement ou ailleurs, briguent l'avantage d'une persécution. Il est manifeste que MM. Hervé, Merlot et d'autres obscurs, voués par le sort commun à pédanter la réthorique, en une chaire de province, au lieu de rebattre « *musa*, la muse » à des éphèbes somnolents et de haricoter quelques répétitions, ont tout profit à troquer d'une manière lucrative la robe du *didascalus* contre la redingote du tribun. Car telle est

la force de pénétration de MM. les universitaires !

L'instituteur Pastre, loin des enfants mal torchés et de la Croix-de-par-Dieu, offre au ministère l'appui de ses interpellations, tour à tour menaçantes et retirées, avec l'à-propos le plus opportuniste. Mais, je le répète, de tels faiseurs ne comptent guère dans la Maçonnerie qui, depuis ses lointaines origines, poursuit un autre but, un but plus élevé que la satisfaction des réclamistes et des barnums.

Cagliostro, l'un des fondateurs de l'Ordre, avait donné pour signe de ralliement aux adeptes d'alors ce fameux *Lilia pedibus destrue* (L. P. D.) qui sonna le glas de la monarchie couronnant l'effort de 93 par la consolante exécution du stupide Louis XVI et de son exécrable femelle. Rien ne prouve qu'après avoir décapité les rois, il ne se joignent à nous pour frapper en plein cœur la société capitaliste. Comme Israël que nous avons naguère défendu au prix de notre sang et de notre liberté, la Franc-Maçonnerie garde en elle des ferments d'insurrection, un levain de colères saintes contre les dogmes et contre les lois qui fera grossir le pain de justice, le pain de beauté dont l'homme, sans dieu ni maître, communiera, un jour, ses frères et ses égaux.

Enfin — et je n'insisterai pas sur un argument d'une telle évidence — puisque le clergé calomnie et

redoute la Franc-Maçonnerie, puisque les bajules de sacristie, les laquais de l'Etat-Major, les habitués de Mme de Martel croassent après elle, nous devons faire état qu'elle est en possession d'une force utile aux conquêtes du progrès.

Contre la formidable organisation du clergé de toutes robes, contre les jésuites laïques ou tonsurés, contre les guerriers en chambre, nous devons soutenir la seule organisation cohérente, la seule compagnie en état de leur résister.

Pour détruire la fortune individuelle, pour arriver à la juste répartition des biens communs, il importe de sauvegarder premièrement la liberté de l'esprit, de ne pas souffrir que les ténèbres chrétiennes, au profit du riche, du soudard et du prêtre, abêtissent les travailleurs égarés.

Si l'on déverse naturellement sur le clergé anticlérical et maçonnique le ridicule dû à tout clergé ; si, à bon droit, on condamne son esprit d'intrigue, la curée qu'il fait des places et de l'argent, si l'Anarchie et le Socialisme peuvent se plaindre de n'avoir pas été compris de la troisième république (menée par les Franc-Maçons) ce sont là des griefs adventices dont il est aisé de faire bon marché.

Leur vrai crime, c'est leur libéralisme, la tolérance dont ils ont fait montre envers les caduques religions

et les dogmes périmés ; ce qu'on leur doit reprocher conséquemment ce n'est pas de parodier le Catholicisme, c'est de lui permettre d'exister.

Acceptons-les néanmoins, ces frères d'armes, issus de la bourgeoisie exécrée, et n'hésitons point à mêler nos étendards.

Il faut, avec leur aide, briser le pacte qui relie entre eux les divers soutiens de l'autorité ; il faut, sur les ruines du tabernacle en cendres, ouvrir la route qui mènera les pauvres à la conquête du bonheur. Que les Loges nous secondent ! En attendant que nous puissions crier : « Vive l'Anarchie ! » crions : « Sus à l'Infâme ». Embrasons à l' « Etoile flamboyante » ces lumineuses torches qui présagent l'incendie évangélique, l'heureuse conflagration du vieux monde imbécile et détesté.

L'Anarchie est la seule conception capable de satisfaire une intelligence patricienne et cultivée, puisqu'elle met l'individu fort au-dessus des lois, des coutumes et du faux contrat social. Mais, en aidant à son triomphe, il convient de harceler nos ennemis sur le terrain le plus favorable, de faire cause commune avec les modérés qui, nonobstant leur tiédeur, préparent à notre exemple un avenir de raison et de bonté, qui traquent, dans chacun de ses repaires, la criminelle bêtise des dieux. *(12 août 1901).*

I

DEUX BALLADES CIVIQUES

BALLADE SOLNESS

POUR LE 78me ANNIVERSAIRE D'HENRICK IBSEN

DITE

Par Madame Cora LAPARCERIE, aux samedis populaires de l'*Odéon*, le 7 mai 1899, au *Grand-Théâtre* de Béziers, le le 27 août 1900 et par M. Edouard de Max à la salle des Sociétés savantes, le 26 février 1901.

> *Solness. — Une tour ! Que voulez-vous dire ?*
>
> *Hilde Vangel. — Je pense à quelque chose qui s'élève... qui s'élève librement dans les airs.*
>
> HENRICK IBSEN (*Solness-le-Constructeur*).

Dans le cloaque aux herbes pestilentes,
Gonflé d'orgueil, de boue et de venin,
L'impur dragon nage à travers les plantes.
Pour abriter le difforme et le nain,
La plaine grasse a plus d'un lieu bénin,

Caserne, bouge, hôpital ou chaumine.
Entrez, les gueux, en loques, en sarreaux,
Bétail humain dompté par la famine !
Pourtant, voyez ! Par les airs sidéraux,
Montez, en plein ciel, droite comme un héros,
La claire Tour qui sur les flots domine.

Une princesse aux lèvres consolantes,
Rôdeurs blessés, y conduit par la main.
La voix se tait des foules insolentes
Près de la dame au geste surhumain.
Venez goûter l'espoir du lendemain,
A ses genoux : que vers elle chemine
Le peuple exempt des geôles, des barreaux !
Un souffle tiède éclot la balsamine
Et Floréal jase emmi les sureaux :
Car le soleil dore en tous ses vitraux
La claire Tour qui sur les flots domine.

Eldorados, Icarie ou Salentes,
Fuyons cet air opaque et saturnin !
Plus de mensonge ou de guerres sanglantes !
Carguons la voile et rompons le funin !
Là-bas, ainsi qu'à l'aube, un apennin,
Du temple neuf la crête s'illumine.
Prêtres abjects, rois, soudards ou bourreaux,
Juges souillant de leur honte l'hermine
Et de la foudre attisant les carreaux,
Voici, loin des gredins et des marauds,
La claire Tour qui sur les flots domine.

ENVOI

Vienne ton jour, déesse aux yeux si beaux,
Dans un matin vermeil de Salamine !
Frappe nos cœurs en allés en lambeaux,
Anarchie ! ô porteuse de flambeaux !
Chasse la nuit, écrase la vermine
Et dresse au ciel, fut-ce avec nos tombeaux,
La claire Tour qui sur les flots domine !

II

BALLADE POUR L'EXALTATION DE LA SAINTE PITIÉ

Vieux pèlerin aux jambes mutilées,
Courbe la tête et vois grandir le soir !
Le crépuscule obombre les allées
Où ta jeunesse, en riant, vint s'asseoir
En des bosquets de myrthes et d'azalées,
Près des grands lys aux parfums d'encensoir.
Les lys sont morts. Les roses diffamées,
S'échevelant au gré du vent moqueur,
Pleurent le deuil des lointaines aimées.
Avant que soient les ténèbres fermées,
Cherche un autel où suspendre ton cœur !

Les Thalestris et les Penthésilées,
Nymphes d'orgueil que tu crus émouvoir,
Et ce laurier des victoires ailées,
Ton rêve, meurt dans la nuit sans espoir.
Une hideur sort des plèbes foulées

Comme le vin qui gicle du pressoir.
Sous le talon assassin des armées
Par qui le dol tortueux est vainqueur,
Le sang humain exhale ses fumées
Et, réjoui par la sombre liqueur,
Le prêtre boit à lèvres enflammées :
Cherche un autel où suspendre ton cœur !

Aux cieux amis où s'en vont les galées,
Sur la mer blonde et verte, pur miroir,
Partent aussi nos amours esseulées.
Rires, baisers d'antan, frais reposoir
Des jeunes bras, lèvres ensorcelées
Qui nous dictaient le rythme et le devoir,
Novembre hurle et geint sous les ramées !
Voici l'automne et sa morne langueur !
Dans un linceul de regrets, embaumées,
Triste et menant le funéraire chœur,
Le chœur plaintif des sœurs et des amées,
Cherche un autel où suspendre ton cœur !

ENVOI

Pitié ! vers toi, de justice affamées,
Pour conquérir la paix et la vigueur,
S'élèveront nos âmes ranimées.
Reine aux doux yeux des foules opprimées,
Je t'ai choisie, et voulue, et nommée
L'unique autel où suspendre mon cœur.

LE TRAIN DES HYSTÉRIQUES

Les belles manières que ma concierge appelle *smart* et le peintre d'en face *to-to*, les belles manières que professent noblement les youtres du *Gaulois*, depuis Arthur Meyer jusqu'à ce petit drôle de Picard, font un devoir aux personnes élégantes de promener leur sagouinisme et leur incapacité le long des plages d'août. C'est le mois des grandes semaines. La Manche, l'Océan, la mer du Nord, comme le flot de Théramène, devant la hideur multiforme du bourgeois, reculent épouvantés. L'inexprimable délice de payer quinze francs un os de côtelette agglomère, sur quelque sable illustre, les juifs néo-chrétiens, les patriotes sexagénaires, les vicomtes du Borda et celles qui les entretiennent, les duchesses dont la

vente du porc salé armoria le blason. En attendant qu'un nouveau bazar de la Charité nous donne le contentement de les voir cuire, les maquereaux de l'Œillet blanc réconfortent leurs gigolettes héraldiques toutes par sortes de plaisirs à la hauteur de l'intellectualité bien pensante : garden-partys, courses, etc. La baronne Lejeune emporte son lapin noir et Mme de Martel ses poissons bleus. Le vieil ami de la comtesse de Loisne, dans le flot azuré de la plaine liquide, barbote et se rappelle vaguement les heures d'antan, — lorsque ses nageoires n'étaient pas tricolores. Une pouillerie en émouvants complets, en transcendantes jupes, contamine la robe verte des campagnes, le manteau doré des sables maritimes, effarouchant la mouette sur la vague, les gypaètes sur le glacier.

Edmond Blanc (nul n'ignore que ce pseudonyme cache la personnalité gracieuse du juif allemand E. Weiss), Edmond Blanc, le grand patriote pour qui les frères Simond portent la boîte à crottin, jetant l'or filouté par son père magnanime, l'or de Monte-Carlo, gras de la cervelle et du sang des suicidés, Edmond Blanc promène sa désinvolture parmi les croupiers — *arcades ambo* — dont les cagnottes pondent, aux beaux jours, leurs œufs d'or entre Luchon et Biarritz. Jean Lorrain déploie, à Bagnères,

le trésor des dessous qu'à son intention préparent les bandagistes et, de Tarbes à Montrejeau, met sur les dents la nubilité des étalons.

La brume descend, la marée monte : voici, demain, l'équinoxe de septembre. Le soleil mourant convie à sa dernière fête la horde tout entière des mufles bien rentés.

*
* *

Mais, parmi les casinos, il n'en est pas de plus notoires, de plus florissants, de plus épanouis que les rendez-vous à pèlerins.

Avec le retour des huîtres, celui des cucupiètres emplit de faguenas et de pieux mugissements les fourgons dévolus à leur transport. Cela braille des oraisons, baffre de la charcuterie et sent mauvais des pieds. Luisants de chaud, de vinasse et de gras fondu, curés, vicaires, tous les « noirs grotesques » empilent et contiennent, dans leurs cages respectives, la troupe suante des fidèles. Une odeur monte de vomissure et de chair non aiguayées : c'est le train des bestiaux qui passe, en exode vers l'imbécillité.

De tous les dépotoirs à miracles où, cent dix ans après la Révolution française, s'exerce la filouterie cléricale, avec l'assentiment de la Défense républi-

caine, Lourdes est présentement un des mieux appointés. La Vierge y fait plus de galette que Liane de Pougy, grâce à l'idée ingénieuse qu'eut, vers 1850, la femme d'un chocolatier, surprise en conversation galante. de se faire passer, auprès d'une bergère idiote, pour la « Reine des Cieux ». Cela, d'abord, prit assez lentement. Depuis longtemps, la canaille prêtre cherchait, dans le sud-ouest pyrénéen, quelque lieu d'accès facile où mettre en coupe réglée l'abrutissement qu'elle propage. A deux pas de Lourdes, sur le gâve de Pau, dans un site de fratcheur et de lumière, l'apparition de Bétharram avait fait long feu. La Madone y guérit seulement des infirmités locales, assez peu rémunératrices. Le porte-soutane aborigène suffit à percevoir les fruits de cette piètre, de cette mince escroquerie.

Plus haut, sur la route de Gavarnie, par un chemin abrupt et des pentes malaisées, la Vierge de Héas borne ses miracles aux aragonais pouilleux, venus là par le cirque de Troumouse. Ce sont, avec les goîtreux des hautes vallées — paradigmes du chrétien et du crétin — la seule clientèle de ce temple insuffisamment achalandé.

Il appartenait donc à la troisième république de donner l'essor aux aigrefins de Lourdes. Le « sanctuaire », lancé comme un chocolat Menier quelcon-

que, obtient le même genre de succès. Tandis que les faux mendiants, les quêteurs à domicile pour le soulagement d'infortunes imaginaires, expient, sur la paille de Fresnes ou de Clairvaux, leurs opérations industrieuses, les Pères de la Grotte flibustent bon an, mal an, une centaine de millions, à débiter de l'eau claire et de la cire incombustible. Les grandes compagnies, dont ils augmentent les bénéfices, leur offrent, enthousiastes, des wagons à prix réduits. Des médecins de jésuitières, plus vils s'il se peut que les prêtres eux-mêmes, rebut de l'école et honte de l'humanité, font foi « des miracles », donnent aux faussaires l'appui de leur mensonge diplômé. Ces gredins, dont tous les crachats du monde ne sauraient laver la face ignominieuse, engraissent à l'ombre de l'Eglise, pourceaux bénits, gavés de l'ordure catholique. Et la police, l'état, les ministres laissent faire, encouragent même le monstrueux déploiement, l'insurrection de la bêtise. Abrutir pour régner. Non moins que Broglie ou que Fourtou, la Défense républicaine approuve et seconde le geste clérical : nul ne sauvegarde plus efficacement la pécune de Turcaret. Le prêtre injecte la sottise, atrophie l'entendement et paralyse l'instinct sacré de la révolte. C'est un valet de tout premier ordre au service du capital, qu'il rançonne mais défend.

*
* *

Le train du « pèlerinage national », — oh ! national comme le « vœu » du Sacré-Cœur, comme l'italien Massimiliano Régis, et comme Charles Maurras, le séparatiste-à-l'oreille-cancéreuse, — file en grande hâte vers le rocher de Mme Pailhasson.

Il est parti « avec les femmes du monde qui, pour « cette grande semaine (!), se sont constituées infir- « mières, et les jeunes gens, élèves ou anciens élèves « des bons frères, en costume de voyage d'une coupe « impeccable », dit, sérieux comme un âne qu'on étrille, le reporter d'un grand journal, manifeste tement attendri par les rase-culs et les chemises « impeccables » de ces jolis messieurs.

Aimables et pieux éphèbes, ils ne chômeront guère pendant la traversée, entre les silhouettes élégantes des femmes du monde et le priape robuste des vicaires libidineux. Roméos du côté face, Juliettes du côté pile, ce n'est pas sans essoine qu'ils gagneront leurs pardons et que, même avec le secours de la grâce, ils fourniront à leur double clientèle de suaves ou moroses délectations.

On regrette, dans le « train blanc », l'absence de Barrès, dont les dents fistuleuses et la purulente

mâchoire gagneraient fort à être « miraculées » ; de Coppée, ingénu catéchumène dont le geste serait, je l'ose dire, capable de réjouir les séraphins, offrant à la Reine des vierges, à la Rose mystique, au Lys de Sârons, à la Demeure de David, avec leurs stigmates incurables, ses « vaches à lait » d'autrefois, presque aussi juteuses que les écrouelles de Quesnay.

*
* *

Depuis le temps où le christianisme, en haine de toute civilisation, fit choir de son trône le colosse romain, dès longtemps vermoulu par la pourriture asiatique ; puis, s'imposant aux barbares, les hébéta de sa philosophie niaisement abstruse et de son despotisme féroce, les temps se sont accomplis ; la bêtise est devenue la reine du monde.

Autrefois, la religion du supplicié israélite comprenait une métaphysique, une morale et une idolâtrie.

La métaphysique, poussée au dernier degré de la folie déraisonnante par de laborieux imbéciles, comme Thomas d'Aquin, est devenue à peu près lettre morte, même pour ceux qui la professent, battue, d'ailleurs, en brèche et ruinée par tous les penseurs

qui, depuis des siècles, tentent de guérir l'humanité de la lèpre chrétienne.

La morale est celle de Flamidien, des nonnes du Bon Pasteur, de feu Wervoort, de l'abbé Santol, de Coppée et des nationalistes. Mieux vaut ne pas insister sur ce sujet scabreux.

Mais l'idolâtrie reste intacte, s'agrandit chaque jour. Les jésuites, au XVIIe siècle, ont inventé le Sacré-Cœur. Lourdes fait à présent une sainte concurrence à Paray-le-Monial. Qu'inventeront-ils demain et ne vont-ils pas obliger les fidèles à vénérer l'excrément d'un quelconque bon Dieu ?

Le 8 septembre dernier, jour de la Nativité Notre-Dame, dans la *tranvia* de Pasajes à Oyarzun, je vis un coquillard retour de Compostelle. Vieux, hébété, les yeux jamboniques, il portait sur sa pèlerine crasseuse les pétoncles traditionnels. De bonnes femmes se signaient, baisaient leur pouce et lui donnaient quelque piécette. C'était un pèlerin modèle, un vrai qui, le bourdon à la main, avait fait sa route. Et, pour franchement dire, il ne me semblapas autrement dégradé que les idiots de tout poil, ingénieurs, avocats, hystériques, badauds ou philistins, qui vont à Lourdes solliciter la rémission de leur gravelle ou bien le succès de leurs entreprises sur la bourse d'autrui.

(23 août 1901).

LES ROIS S'EN VONT !

Cette année d'Exposition, ultime du siècle fangeux qui, désertant la Révolution française, a commencé par le Concordat et fini par le verdict de Rennes, cette année aura vu, parmi tant d'horreurs, de sottises et de prostitutions accumulées, un geste qui console et ravive nos espoirs : l'exécution d'Umberto par l'anarchiste Bresci.

Depuis que Bonaparte, ayant épousé la vieille maîtresse de Barras (Lemaître se contente des épluchures de Lalou) et, par cette honte, machiné sa campagne d'Italie, escamota la République, promenant à travers massacres et déroutes le carnaval sanglant de la Grande armée, plus d'un vengeur s'est dressé qui, d'un glaive piaculaire, décima les représentants de l' « ordre moral » et de la société bourgeoise. Leur histoire est celle de la conscience humaine, sous les

divers régimes préposés par l'Argent à la garde impitoyable de ses coffres-forts.

Hugues Destrem, au conseil des Cinq Cents, frappe le premier consul; mais son couteau mal emmanché effleure seulement la poitrine du bandit et l'Empire, quelques jours après, déshonore la France. Louvel, en février 1820, poignarde l'héritier des Bourbons, de qui la souche putréfiée reverdit — par miracle, affirment les ultras — dans le claudicant et stupide Chambord. Louis-Philippe évite le fer d'Alibaud (juin 1836) chargé de punir le massacreur de la rue Transnonain et du cloître Saint-Merri. Je tais à dessein Fieschi (1836) et, plus tard (1858), Orsini, le *carbonaro*. Pour tuer le roi de juillet ou l'empereur de décembre, ces allumeurs de bombes n'avaient

Ni le cœur assez droit, ni les mains assez pures.

C'étaient des assassins et non des justiciers. Ils ont leur place à côté des chourineurs jésuites, Clément Châtel, ou Ravaillac, dans le musée du crime et les annales de la folie.

Sous la troisième république, menteuse aux promesses de son nom, sous la république des capitalistes et des curés, de nobles enfants ont dévoué leur jeunesse radieuse à cet acte de suprême équité : le meurtre des exploiteurs. Ceux-ci, foudroyant, comme

Ravachol ou comme Henry, la tourbe anonyme des repus ; ceux-là marquant, pour l'expiation, tel souverain dont les crimes avaient comblé la mesure des scélératesses monarchiques.

En vingt ans, le tzar Alexandre II, le président Carnot, Canovas, hideux ministre de la hideuse Régente et, hier encore, Umberto, roi d'Italie, payèrent de leur vie les attentats du riche, du prêtre et du soldat.

Sophie Perowskaïa, Hartmann, Rysakoff, Caserio, Angiolillo et Bresci, couronnant du myrthe d'Harmodios une arme libératrice, affirmèrent, au prix de leur sang épandu, le droit imprescriptible de la raison contre les parasites, les gouvernants et les obscurantins.

Puissent les autres « pasteurs de peuples », déchaînés ou hypocrites, emmaillotés plus ou moins de constitutions et de chartes, subir, avant longtemps, un pareil destin, suivre leurs compères en souveraineté, les « hommes loups » si justement abattus.

La presse bourgeoise vaticine un complot, une liste de proscription condamnant à mort *tous* les princes européens. Puisse-t-elle dire vrai ! Que tombent, d'abord, l'un et l'autre pape, celui du Vatican et celui du Kremlin : car l'autorité spirituelle est, de toutes, la plus immonde ; car ces deux malfaiteurs joignent l'abrutissement au vol à main armée, l'ignominie chrétienne aux royales exactions ; puis, la

vieille ogresse qui se faisande à Balmoral et son petit-fils, le *kaiser* lunatique, et le scrofuleux héritier d'Alphonse XII. Qu'après eux, enfin, disparaissent dans un même naufrage le Capital homicide, les religions dégradantes, les mensonges de toute espèce qui permettent à quelques hommes d'asservir l'humanité ! Les rois s'en vont ! Bientôt les pourrissoirs dynastiques, Weisminster, Escurial ou Panthéon n'auront pas assez de ténèbres, de caveaux et d'*in-pace* pour engloutir leurs charognes scélérates. Qu'elles aillent à l'égoût, aux charniers, aux latrines ! Que leur néant vénéfique s'amalgame à la vie universelle, dans un crépuscule de pardon et d'oubli !

En attendant, les classes dirigeantes usent de représailles ; l'échafaud répond au glaive. Les sordides mains du tollard et des geôliers consacrent nos martyrs. La loi brandit sur eux une hache que l'Argent a graissée, que le Prêtre a bénite. Qu'importe ! Le poignard sacré des régicides brille, comme un astre d'éclat nonpareil, au firmament de l'avenir. Les rois s'en vont ! Le sang de Thraséas offert en libation à Jupiter *Liberator*, imprégnera les semailles futures, les moissons fraternelles de commisération et de beauté : de lui naîtra le Juste, unique roi des temps meilleurs.

(*7 août 1900*).

TUEURS DE ROIS

L'attentat dirigé contre feu le président Mac-Kinley a de pleurs saturé les cavités palpébrales de M. Roosvelt, son gracieux héritier. Mais ce hollandais, plus humide que le polder lui-même, ne pleure pas dans la solitude ; le jus de ses paupières conflue à bien d'autres ruisseaux.

Le cœur de la France monarchique palpite encore d'indignation. Il n'a pas fallu moins que les boudins russes de Compiègne et de Dunkerque pour la remettre un peu.

Car l'idée indéracinable que l' « Oint du Seigneur », fût-il un simple marchand de pétrole ou de hareng salé, appartient à une espèce d'hommes au-dessus de la mort et des lois, décore le vide intellectuel de la « matière gouvernable » entre Morlaix et Perpignan — tel un chromo pendu au mur des lieux. Encore

que relégué au second plan, tenu dans l'ombre par les cosaques prostitutions, le coup de revolver dont fut atteint le chef politique des Etats-Unis, *sic semper tyrannis !* n'a pas laissé de mettre en évidence l'anthropologie et l'histoire des chroniqueurs les plus autorisés. Ils citent à l'envi, dans la mesure de leur intellect et suivant la proximité du Larousse, le technique assimilé en vingt minutes d'horloge au contact des grands criminalistes : Ferri, Lombroso, Garolafo, Tarde, Corre et le professeur Régis (de Bordeaux), lequel vient d'inaugurer un vocable, sinon joli, du moins tout neuf : *Les magnicides !* Un *tutti* fulgurant de dates et de menus faits jaillit en ces puits d'érudition. Ils épanchent ce qu'ils ont dans leur mémoire de semaine, jusqu'à l'heure apéritive où certains cafés à gens de lettres hospitalisent les affamés de relations.

On vient de leur apprendre que les tueurs de rois sont des fous ou bien des malades, lorsque ce ne sont point des histrions, et, cette brioche entre les dents, ils frétillent comme caniche qui porte le stick de son suzerain. C'est commode, facile à croire et permet d'adoucir les alarmes publiques. Chacun sait, en effet, que les aliénés habitent des casemates, avec, auprès d'eux, toutes sortes de gardiens ayant pour unique souci d'empêcher qu'ils ne perturbent la digestion des personnes riches et nerveuses.

D'ailleurs, n'est-ce pas le fait d'un lunatique que vouloir changer quoi que ce soit au meilleur des mondes, ancien ou nouveau, sur quoi règne la bourgeoisie capitaliste ? Croire que le sang de Thraséas offert en libation à Jupiter Liberateur, que le fer d'Harmodios, sous la branche de myrthe, peut modifier l'heure de la Bourse ou les transactions sur la poudrette, quel orgueil ! et quelle stupidité !

Ces choses-là servaient de texte à déclamation, quand les tyrans humains du paganisme se contentaient d'ouvrir quelques veines, de brûler avec élégance, pour éclairer leurs jardins, la lie des Catacombes.

Plus irritable que Néron, plus féroce que Caracalla, plus despote qu'Ivan le Terrible, Joseph Prudhomme n'entend point de cette oreille ! Allez donc entonner près de lui :

Victrix causa diis placuit sed victa Catoni.

Si, d'aventure, il comprend ce langage, vous ne tarderez guère à savoir quelle estime il fait de Caton, et les mouches de Puibaraud, conduites par Fouquet, sonneront à votre porte, le lendemain matin.

Ce n'est pas la moindre inconséquence de la pédagogie française que d'offrir en exemple aux écoliers tant de régicides fameux, et, pendant plusieurs

années consécutives, de leur apprendre que la suprême gloire, l'acte pieux et viril par excellence c'est abattre le roi, le dictateur, l'assassin du vouloir populaire et de rendre la cité à ses propres lois. Il n'est pas bachelier, tant ignare qu'on le suppose, qui n'ait traduit la chanson de Callistrate ou célébré les idées de Mars, en hexamètres biscornus.

Il n'existe point une oraison latine, de celles où les jeunes élèves citent, à la barre du Sénat, César prévaricateur, égorgent devant l'autel de la Déesse, Hipparque terrassé, qui n'induisît les commissaires de Paris et de la banlieue à dissoudre incontinent une réunion d'anarchistes. Il ferait beau voir que la police, avant de cogner, prît la peine de s'instruire ! Bientôt le cataclysme final succéderait à cette apocalypse.

La doctrine libertaire qui préconise le régicide comme le geste le plus beau des actes héroïques n'appartient pas au fond national, incompatible comme elle est avec l'endurance qui caractérise le peuple français et, quel qu'il soit, le met aux pieds de son gouvernement. Ici, les énergumènes sont d'importation. Les tuteurs de monarques, les Brutus de collège ont été fournis par l'éducation jésuite. Chatel, Ravaillac — avant eux, Jacques Clément — grisés de fanatisme et d'imposture, servaient les desseins de la Compagnie de Jésus. On retrouve l'influence des

Pères jusque dans la rhétorique meurtrière des jacobins. Camille Desmoulins, Robespierre sortaient de leurs maisons. Un fait plaisant, c'est que les « soutiens de la liberté », dont jésuites ou montagnards préconisaient les exploits, furent des patriciens tenaces, acharnés aux vieilles mœurs, en lutte contre le chef démocrate qui renversait les castes et, pour édifier son empire, faisait intervenir la plèbe dans les pouvoirs publics.

Lucain, Juvénal, Tacite, obstinés réactionnaires, ne lamentent pas autre chose que la féodalité, la rude oligarchie des premiers temps de Rome. Ils eussent tenu Louvel, Alibaud, Berezowski, pour d'infâmes scélérats. Brutus, dans les temps modernes — une seule fois peut-être — se réincarne dans Ankarstroëm, qui assassina Gustave III, dernier descendant de Vaassa, pour vendiquer les prérogative du Sénat de Stockholm.

Aussi la faveur publique (j'entends celle du public formé dans les collèges ou lycées, plus que jamais sous la direction des RR. PP.) est-elle à jamais acquise aux meurtriers qui, comme Charlotte Corday, ont, en même temps que leur victime, féru la liberté.

Les Pazzi assassinant les Médicis pour complaire au pape Sixte IV, Cola de Montani égorgeant Galeas Sforza, Lorenzaccio poignardant le duc Alexandre,

semblent aux lecteurs du *Petit Journal* des porte-glaives fort honorables, dignes de fréquenter leur « société ». Mais si le couteau des conspirateurs italiens, ce couteau qui, dans les principautés du Moyen Age ou de la Renaissance, tranchait les différends, lorsque guelfes et gibelins enfonçaient leurs lances aux portes du palais, criant, les uns : *Popolo* ! les autres : *Liberta* ! si ce couteau vient aux mains de Bresci ou de Caserio, la société moderne regarde leur mort comme une expiation trop légère ; par la bouche des académiciens, des rhéteurs, des savants, des hommes d'ordre, elle renverse un tombereau d'ordures et crache sur la face blême des guillottinés,

Il a fallu, vers 1840, la fougue romantique et l'emportement anarchiste de Barthélemy Saint-Hilaire pour oser, sous le « roi-citoyen », l'apologie du grand Louvel.

Viennent ensuite les aliénistes. Ceux-là ont toujours raison. « Du poète, du médecin, du fou, nous tenons tous un peu », dit un proverbe espagnol contemporain de Cervantès. En effet, le régicide paraît atteint de la maladie qu'il veut guérir. Une espèce noble de « persécuté-persécuteur ».

« Ces malheureux jeunes gens périssent — dit Machiavel — parce que les masses qu'ils espèrent voir

venir à leur aide pour les défendre ne les suivent pas. Que les conspirateurs sachent combien est vaine la pensée qu'une multitude, même mécontente, les suivra dans la gloire ou le péril. »

Ecrites vers 1546, au lendemain de la conspiration de Montani et de Jérôme Olgiati, ces lignes résument encore d'une manière définitive la leçon à tirer des meurtres politiques. Si beau et généreux que puisse être le sacrifice, la foule est trop abjecte pour fonder là-dessus un acte libérateur. Elle injurie et passe, ne donnant pas même un adieu mélancolique à ceux qui, pour améliorer ses destins, offrirent jusqu'au sang de leurs veines. Elle assouvit contre eux ses instincts les plus bas et, non contente de les frapper à la tête, *feri faciem !* conduite par les courtisans de sa démence, ivre de calomnie, elle outrage leur mémoire et souille leurs tombeaux.

Hélas ! et ces choses dureront aussi longtemps que Millevoye, ignorant Machiavel, ne modèlera pas sa politique sur *Le Prince* et qu'au seul nom d'anarchiste, Déroulède, avec des gloussements carnassiers, érigera les caroncules de son cou maigre, son cou d'oiseau ridicule et féroce, moitié dindon, moitié vautour.

(*14 septembre 1900*).

LE TRIOMPHE DE LA DOMESTICITÉ

> Les autres parties du monde ont des singes. L'Europe a les français. Cela fait compensation.
>
> Arthur SCHOPENHAÜER.

Dans l'éleuthérie de vendémiaire, les classes dirigeantes se donnent un spectacle digne d'elles. Aux soldats, esclaves de l'immonde patrie, le riche impose une corvée supplémentaire. Il constate *de visu* l'entraînement du bétail tricolore et, sous le soleil cuisant, fait subir des épreuves dégradantes à ce troupeau de chiens qu'il nomme son armée. Cela rassure la digestion des satisfaits. Rien ne manque au défilé des égorgeurs, bons à noyer dans le sang nos espérances et nos révoltes, pas un bouton de guêtre, pas une baïonnette, pas une cartouche. Les fusils de Millerand partent tout seuls. Mamon peut dormir sur les deux oreilles. Ses cambrioleurs sont sous les

armes, ses assassins veillent au grand complet. Spectacle généreux ! Cela s'appelle grandes manœuvreset fournit, aux journalistes un nombre de solécismes pétrifiant.

En général, cette mise en scène guerrière, ce bœuf gras stratégique n'ont d'autres résultats que de brûler aux moineaux une poudre immodérée. Outre les poupons abandonnés, les filles de basse-cour négligemment fécondées par d'irrésistibles housards ou des artilleurs persuasifs, outre l'alcoolisme inhérent aux enfants de Mars, la réjouissance a pour conclusion ces discours où le chef de l'Etat, — plein de barbarismes adulateurs, — flagorne la peautraille militaire, silencieuse et rechignée. On toaste, on palabre, on sable du vin de champagne à la glace, tandis que les mornes captifs, les soldats crèvent de fatigue et de chaleur. On dispense l' « étoile des braves » aux capons les mieux avérés. Le canon tousse, les autorités se comblent de révérences. Puis, la harde monte dans le convoi. Tout est fini, jusqu'à l'année suivante.

En 1901, les choses n'iront pas d'un train si uni ; car la domesticité française tient, à présent, ses grands jours. Porte-coton, lécheurs de bottes, ceux de l'Académie et ceux des maisons closes, les trigauds de la presse, les pouacres de l'Etat-Major, les pieds-plats de l'Elysée et les bassets du Minis-

tère, dans une épilepsie unanime de domesticité, se ruent à deux genoux vers le tsar Nicolas. Car le revoici, comme aux temps immémoriaux de Félix Faure, l'escroc impérial de toutes les Russies, qui vient pour intimer quelques ordres à la française platitude ou bien pour souricer encore un peu d'argent à la poltronnerie exorbitante de l' « épargne nationale ». Occasion unique de profuser un large numéraire, de gaspiller en feux d'artifices, en lampions, en boustifailles serviles, autant d'or qu'il en faudrait pour abriter et nourrir, pendant la saison mauvaise, un peuple entier de malheureux. Des courtauds de boutiques, (garçons de magasin ou notables commerçants), des ronds-de-cuir, des laveurs de vaisselle, des habitués de la comtesse de Martel — toutes sortes d'espèces dont l'intellect racorni, le cœur purulent et les nerfs en bois de chaise percée n'éprouvent d'aucune façon, même la pitié quasi-machinale qui fait secourir un pauvre diable dans la rue, — des pouilleux vont se ruiner en flammes de Bengale en stéarine et chandelles romaines, en drapeaux tricolores, en beaucéants noir et jaune dont les êtres un peu délicats ne voudraient point, si je l'ose dire, pour éponger le carreau des lieux. Les camelots sont aux anges. Les reporters, autres camelots, versent de la copie comme un hareng laisse fuir sa laitance.

Marcel Hutin, juif antisémite, domestique d'Edmond Blanc, Marcel Hutin qui, de son vrai nom, s'appelle Blum, Lévy, Cohen, Salomon ou peut-être Lilienthal, fonde un espoir magnanime sur la triple alliance franco-russe-allemande ; car, dit-il, nous n'avons qu'un ennemi commun, à savoir l'Angleterre. O Bonaparte ! O Millevoye ! O Déroulède ! Grands hommes ! Ce rebut des judengasse, qui écrit avec la patte d'oie que portèrent à l'épaule ses aïeux, ranime votre philosophie de l'histoire. Il professe pour Jeanne d'Arc la religion nouvelle des grues de Trianon.

Social-Lucullus et, marchant à sa tête, le vieux monsieur de Montélimar, s'étudie aux salamalecs, aux génuflexions, aux baisemains, aux révérences courtisanesques — et, nulle bride à veaux ne lui manque, à la désinvolture des cours. Ils voudraient saluer comme Dangeau, écouter comme La Feuillade et répliquer comme Grammont. Issus, la plupart, de pères innommables et de maritornes sans éclat, ils sentent leur néant, s'aplatissent de leur mieux, se pavanent de coudoyer un Romanoff, eux qui n'eurent si longtemps pour toute relation que les joueurs de bézigue, au Café du Commerce. Chacun s'évertue à manifester la plus rampante bassesse. L'exemple les emporte. Ils courent, à l'envi, le *steeple* de l'abjection. A

ce concours de valetaille, Millerand apporte les canardières de Chalon, Monis une botte de paille — souvenir des cachots d'antan — et le jeune Leygues force pots de vaseline indulgenciés par le Saint-Père. C'est agréable et majestueux !

Donc, à Reims, à Dunkerque, à Bétheny, la France va faire la pute, s'aplatir devant le collatéral de Guillaume Ier et d'Edouard VII. Les grandes manœuvres, hideuse atellane, parade inhumaine et répugnante, auront cette année un épilogue nidoreux. Les saltimbanques à plumes d'autruche, les colonels de jésuitières, les officiers de tous grades entretenus par la cagnotte, les pierreuses, les jeunes filles avec tache et le denier de Saint-Pierre, les traîneurs de sabre que l'Eglise sustente et qu'abreuve le Lupanar, les Etats-Majors des armées terrestres ou navales, toujours battus (heureusement !) et toujours infâmes, chapeaux à claques et têtes à gifles, vont recevoir des honneurs adéquats à leur domesticité. Leurs poitrines reluiront des crachats que méritent leurs visages.

Après nous avoir scarifié pendant un quart de siècle, après avoir dégobillé, dans tous les endroits publics, et la revanche et la haine de l'allemand et « vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine », et autres saloperies que Coppée faisait semblant de mettre en poëmes, voici que les revanchards, nationalistes, bou-

langistes, sagouins de l'Œillet blanc, proxénètes du Petit chapeau, vermine des cercles catholiques, d'accord avec le gouvernement de cafards qui déshonore la socialisme, s'accroupissent dans la gadoue, se prosternent dans la fange, tandis que passe le meurtrier de la Finlande, le bourreau des étudiants russes, le persécuteur du grand Tolstoy. Ils se vautrent, ils se pâment dans les bras du moscove ou, pour mieux dire, de l'allemand. Car c'est un pur teuton, cet empereur imbécile, ce Nicolas II, ivrogne comme un portefaix, lâche comme un castrat (il n'ose même pas traverser Dunkerque), et plus abruti de mysticisme que les stupides caloyers du mont Athos. C'est un germain fors la faculté de penser : Holstein-Gottorp par Pierre III, Anhalt-Zerbst par Catherine II, sans compter les princesses allemandes, femmes des Alexandre et des Nicolas. Il n'est pas plus Romanoff que Gamelle n'est Bourbon.

Mêmes intérêts chez le russe et l'allemand, à l'exception des Provinces baltiques. Mais Guillaume n'a pas plus envie de les reprendre que nos patriotes, les villes annexées. La Prusse et la Russie, toutes deux, gardent un lambeau de la Pologne. La Russie isolée ne peut rien pour la France, ni par son armée, puisqu'il faudrait traverser l'empire du *kaiser*, ni par sa flotte qui ne vaut pas même celle

de M. de Lanessan. Il n'existe donc pas la moindre raison de se faire un allié d'un ennemi possible.

Au moment des premières convulsions de Cronstadt et des officiers russes,

« Les matelots
« Sont rigolos ! »

beaucoup de Français crurent que l'alliance était offensive. On allait rendre Strasbourg et purger la place de la Concorde, où brille en effigie la grande ville rhénane, du fumier dont la ligue des poires encombre cet endroit. Le tsar allait aider la France dans une guerre contre l'Allemagne. On entendait, en 1896, les lecteurs du *Petit Journal* dire : « Il faudrait savoir ce que le tsar a prescrit à M. Hanotaux ».

Mais tout le monde sait, aujourd'hui, que l'alliance est purement défensive. Les deux alliés garantissent leurs possessions actuelles. Les Français renoncent, par là même, à reconquérir les provinces annexées en 1871. L'Allemagne ne les attaquera pas plus qu'elle n'eût, au demeurant, attaqué la France toute seule. Présentement, la situation est celle-ci : es puissances **veulent** maintenir la paix en Europe parce que la guerre y serait absolument ruineuse. Les hommes, bien entendu, la chair des forçats en tu-

niques, chair à canon, chair d'hôpital, ne comptent point. En revanche, elles se donnent plein pouvoir quand aux expéditions en Afrique, en Asie, en Amérique. On y massacre impunément et les évangélistes, huguenots, romains ou orthodoxes, les missionnaires de toute robe ont de quoi voler à grinche-que-veux-tu. Voilà manifestement la signification de l'entretien de Guillaume, Edouard et Nicolas, c'est ce que le « petit père » vient d'expliquer au moujik Delcassé.

A moins que, chef d'une agence électorale, Nicolas ne déambule pour forcer la main au « suffrage universel » et donner à cette prostitution publique une direction nationaliste, préparant ainsi la voie de son Bonaparte sous l'égide tutélaire des ministres républicains. Peut-être s'efforce-t-il de réparer les balourdises financières de Monsieur de Witte, en inspectant la flotte et visitant l'armée. Enfin, autre hypothèse également plausible, le « petit père » entame une croisade et fomente (déjà !) son entrée à Constantinople

« Mahomet deux, sur les murailles
« Lui cria : « Qu'es-tu ? » Le géant.
« Dit : « Je m'appelle Funérailles
« Et toi tu t'appelles Néant ! »

Quant aux généraux de la troisième République

ils ont un sobriquet tout trouvé. Ils s'appelleront « Coup-de-pied-au-cul ».

Mais, pour caracoler dans Byzance et, devant l'autel d'*Hagia Sophia*, ceindre le diadème orfèvré des Commène et des Paléologue, il importe d'envahir ces fameux quais de Tubini et Lorando — violon incomparable de chantage national dont cette vieille gouape, Constans, est le Paganini.

L'Angleterre occupée au Transvaal, pourquoi, pendant ce temps, les badauds français ne prendraient-ils pas l'avant-garde périlleuse d'une escadre russe ? Caporalisme et servilité ! Il sera plaisant de reconstituer l'empire byzantin. Coppée, aveuglant sa fistule, y tiendra l'emploi de Bélisaire, et Barrès, le chapon, actionnera le fuseau de Narsès. M. Rostand, que les ratapoils traitent communément de poète, sera le Lycophron du nouveau Constantin cependant que, sur les marches du cirque, Possien, plus ivre que de coutume et, dégobillant sa douzième bleue, entonnera pour Cloutier l'hymne des Romanoff : *Bodjé tzara vômi !*

On se demande quelle vésanie a pu mouvoir la France, au nom républicain, vers la déshonorante amitié d'un peuple hébété de despotisme théocratique et militaire. Qui donc infusa cette chorée humiliante, ce prurit simiesque, cette danse de Saint-Gui infectieuse ? Elle poussait naguère les gigolettes pari-

siennes à baiser de leurs bouches le visage crasseux des marins d'Avellane. Rien, sinon l'humeur ancillaire, sinon l'appétit courtisan d'adorer un maître, sinon le besoin de s'avilir, nature même, ressort intérieur du « bon français ». La nation qui fit 93, en est au point de déchéance noté par Montesquieu, « quand les athéniens n'étonnaient plus le monde que par leurs flatteries envers les rois ».

Le parvenu du Ministère, le grotesque von Millerand ne se sent pas de joie à la pensée d'engloutir des perdreaux, des aspics de foie gras, des turbans de homard en compagnie d'un tsar et d'une impératrice véritable. Mœurs de larbins, courage de valets que suit une troupe moutonnière, une populace de brutes, inclinée aux pires abjections.

Certes les lois scélérates, d'abord, puis l'humanité (si tant est que les assassins en épaulettes, les égorgeurs professionnels, doivent se réclamer de la pitié humaine) interdisent d'appeler sur Nicolas et sa femelle, sur Loubet et ses ministres, sur les troupes en manœuvre, sur la clique de l'Elysée et sur les mouches de la Préfecture, sur les badauds complimenteurs et forcenés, les catastrophes expiatoires. Qu'elles dorment à jamais les bombes de Hartmann, de Cheliaboff et de Berezowski ! Que se rouille le fer d'Harmodios, de Bresci ou d'Angiolillo, trop pesant

aux lâches spectateurs des chie-en-lit patriotiques

Volez aux misérables, volez cette richesse qui, pendant un long hiver, eût adouci pour eux le froid et la famine ! Brûlez aux souverains des lampions ! Offrez-leur, en larrons que vous êtes, le trésor des bien communs dilapidés ! Faites paraître vos danseuses, vos archevêques, vos officiers, vous-mêmes, tous les saltimbanques, tous les prostitués, afin de divertir quelques instants, par le spectacle de votre hideuse scurrilité, les hôtes qui daignent vous apporter leur couronne, leur mépris et leurs commandements.

Cependant quelle joie et quel rafraîchissant dictame pour nos colères, si quelqu'un des hilotes, comparse révolté de la turpide mômerie, si les corvéables de la fête et les mercenaires du gala, redressaient tout à coup leurs front d'hommes ; si, devant les pourceaux gorgés de chair et d'or, autocrate russe ou larbins de France, apparaissait, dans une fulguration de tempête, la face redoutable du Pauvre !

Quoi, parmi ces soldats illégalement retenus pour veiller sur la route où se piaffe la couardise impériale, parmi ces garde-barrières qui gagnent neuf francs tous les mois, parmi les chemineaux, les mendiants, les trimardeurs, les outlaws, ceux qui

meurent de froid sous les ponts, en hiver, d'insolation, en été, de faim toute leur vie, il ne s'en trouvera pas un pour prendre son fusil, son tisonnier, pour arracher aux frênes des bois le gourdin préhistorique et, montant sur le marchepied des carrosses, pour frapper jusqu'à la mort, pour frapper au visage et pour frapper au cœur la canaille triomphante, tzar, président, ministres, officiers et les clergés infâmes, tous les exploiteurs du misérable, tous ceux qui rient de sa détresse, vivent de sa moelle, courbent son échine et payent de vains mots sa tenace crédulité ! La rue de la Ferronnerie est-elle à jamais barrée ? La semence des héros est-elle inféconde pour toujours ?

Le sublime Louvel, Caserio n'ont-ils plus d'héritiers ? Les tueurs de rois sont-ils morts à leur tour, ceux qui disaient, avec Jérôme Olgiati, l'exécuteur de Galéas Sforza, qu'un trépas douloureux fait la renommée éternelle ? Non ! La conscience humaine vit encore. Que Paris acclame le tzar Nicolas II. Que Loubet, couvert encore de leur bave, ramène Déroulède et Guérin, et tant d'autres voyous ! Que Puibaraud emprisonne des enfants comme Almereyda, sous couleur qu'ils ont les mains blanches avec des yeux jolis. Le soir viendra bientôt, le soir de la justice, irrésistible comme le printemps.

Et vous paierez alors, en une fois, l'arriéré de vos dettes, o bourgeois capitalistes ! o bétail infâme des honnêtes gens ! Vous rendrez cet or qu'une sordide peur vous fait mettre sous la garde plus ou moins efficace du premier despote venu. Alors, vos prétoriens, vos prêtres, vos juges sinistres et vos soldats bestiaux resteront impuissants, ne pourront plus défendre l'idole rebutante et cruelle que vous servez encore. Vous tomberez au pourrissoir, dispersés par un vent de tempête, qui emportera vos demeures, vos trésors, vos jouissances, comme un tas de fumier qui souillait la pureté du ciel et dont l'orage seul des révoltes en marche peut laver la sournoise, la féroce, la ténébreuse puanteur.

(*15 septembre 1901*).

QUELQUES DÉLATEURS

On a cru devoir consigner, à cette place un brelan, de turpitudes colligées parmi les dénonciations catholiques et nationalistes qui provoquèrent des poursuites contre le LIBERTAIRE. *A côté des garçons d'abattoir et de confessionnal, des bedeaux et des marlous, il est instructif de voir figurer M. L. N. Baragnon qui, pouvant se livrer à des besognes honorables, à des tâches de galant homme et de lettré, juge opportun de faire ce métier-là.*

COMÉDIE WALDECKISTE

De même que l'agent provocateur Salsou, qui tira sur le shah de Perse un coup de feu, à l'aide d'un revolver dont le percuteur avait été soigneusement limé sur l'ordre de Puibaraud, l'agent du ministère

de l'intérieur, Laurent Tailhade est déféré à la justice en raison du violent appel au meurtre publié dans le *Libertaire* sous sa signature.

Nous avons mis les choses au point, il y a trois jours. Nous avons expliqué comment le *Libertaire*, Laurent Tailhade et Waldeck sont unis par les liens les plus étroits de l'intérêt.

Nous avons démontré que la provocation à l'assassinat du czar signée Laurent Tailhade, rédacteur au *Matin* et au *Français*, organes chers à Waldeck, était une affaire combinée, arrêtée entre le président du conseil et les anarchos qu'il subventionne.

Il s'agissait, « coûte que coûte », c'est le cas de le dire — et ça coûtera gros aux fonds secrets alimentés par l'inépuisable Rothschild — d'enlever au czar toute velléité de se rendre dans la capitale. Waldeck, qui juge du courage des autres sur sa propre lâcheté, escompta l'effet de cette excitation non déguisée à un attentat.

Il en sera pour ses frais.

En attendant, l'hôte de la France ayant été l'objet de menaces, de provocations au meurtre prévues par la loi, il était difficile à Waldeck de garder le silence et de ne point déférer au parquet — pour la forme — le libelle du *Libertaire*.

Ces poursuites, nous savons ce qu'en vaut l'aune,

Pour commencer, l'agent Tailhade a été prévenu par un copain de la « secrète » qu'il était sous le coup d'un mandat d'amener. De sorte que, lorsqu'il s'est présenté au domicile de ce cumulard qui joint aux fonctions de rédacteur à la *Petite République*, au *Matin* et au *Français*, celles d'anarcho de préfecture, à la solde de la place Beauvau, le commissaire de police a trouvé l'oiseau déniché.

Il y a donc chance — à moins qu'il ne reçoive un ordre formel de Waldeck — pour que Tailhade, jouant la « fille de l'air », nous frustre de la comédie du procès où il eût été condamné aux cinq cent francs d'amende que Puibaraud est tout prêt à verser au greffe de la correctionnelle.

Les patrons des Libertad, des Lucas, des Sébastien Faure et autres anarcho-fumistes, entretenus aux frais des contribuables, ont sans doute jugé que la plaisanterie qui consiste à faire traduire devant les tribunaux ces aimables instruments de la Défense républicaine, pour les mettre ensuite en liberté, sans les obliger à faire la peine à laquelle ils ont été condamnés, a désormais fait son temps. Le procédé est brûlé, tout comme les individus.

Avec le cas Tailhade, nous assistons à l'inauguration d'un nouveau système. On prie le délinquant d'aller, quelque temps, respirer l'air de la Suisse,

après lui avoir, au préalable, bourré les poches de petits papiers bleus.

Il faut vraiment que Waldeck prenne le public pour une bien fichue bête s'il croit sincèrement le duper avec cette comédie ridicule.

Il n'est personne qui ne sache que le Laurent Tailhade est un abject valet de plume, à la disposition de toutes les publications qui « touchent » au ministère de l'intérieur, et que l'article du *Libertaire* fut dicté par Waldeck pour servir ses tortueux desseins.

Dès lors, pour nous, l'affaire est classée. Peu importe que le Tailhade soit ou non poursuivi. Le coup waldeckiste a raté, puisque le czar vient à Paris, et le ministre de l'intérieur aurait mauvaise grâce à insister, à souligner sa déconvenue en la livrant aux échos du Palais de Justice.

*
* *

Le *Français*, journal officiel de l'Allemand Waldeck, qui y publie des articles sous divers pseudonymes, disait, il y a quatre jours, avec l'autorité due à une si haute collaboration :

« Le czar ne viendra pas à Paris. La nouvelle en est aujourd'hui confirmée. »

Et Waldeck, le libertaire, dont la haine envers le Conseil municipal se manifeste sous toutes les formes, ajoutait ironiquement :

« L'invitation de M. Dausset aurait gagné à passer par l'intermédiaire des ministres responsables. »

Toutefois, de peur d'être tout à coup démenti par les événements, l'anarchiste de la présidence du conseil lançait, sous la signature d'un certain Tailhade, également rédacteur du *Français*, des appel formels à l'assassinat de notre allié, dans l'espoir de lui enlever toute envie de visiter une capitale semée de tant de périls.

Il lui signifiait, en outre, que s'il commettait l'imprudence de s'y hasarder, la police française, qui ne coûte guère aux contribuables qu'une centaine de millions par an, n'osait pas répondre de sa sécurité.

Ces menaces de mort, adressées par notre ministre de l'intérieur au chef de la seule puissance européenne sur laquelle la France puisse s'appuyer, n'ont pas réussi à modifier la résolution depuis longtemps prise par l'empereur de Russie de venir en personne remercier la population parisienne du magnifique accueil qu'il avait reçu d'elle en 1896.

En revanche, les manœuvres scélérates de l'assassin Waldeck auront eu pour effet de resserrer

étroitement les liens de solidarité qui unissent les Français et les Russes. Nicolas II s'en apercevra à son arrivée parmi nous et Waldeck-Tailhade s'en apercevra aussi.

Vainement ce dernier, en constatant l'inanité de ses excitations au régicide, a-t-il feint de décerner un mandat d'amener contre son collaborateur, après avoir eu soin de lui faire passer la même frontière que Lanessan avait déjà ouverte à l'espion anglais Jude Philipp. Les juges correctionnels ont dès maintenant reçu l'ordre de borner leur sévérité à cinquante francs d'amende, que le compagnon qui en sera frappé ne payera pas plus que Sébastien Faure n'a purgé sa peine de quatre mois de prison.

Ce voyage prémédité du czar à Paris, que les feuilles gouvernementales essayent de nous présenter comme « inattendu », selon l'expression du Borusse André, nous en avions, depuis huit jours, l'absolue certitude, et Waldeck-Tailhade l'avait comme nous, bien qu'il le fît quotidiennement démentir par les journalistes à sa solde.

En effet, la journée du 20 ne comportait aucun programme. Un grand déjeuner avait, pour cette date, été « éventuellement » commandé chez Chevet par le maître d'hôtel de l'Elysée ; et ce qui corroborait toutes nos affirmations, c'est l'ordre donné par

la préfecture aux ingénieurs de la Ville de terminer, coûte que coûte, pour ce matin, les travaux de pavage de la rue Lafayette que longera le cortège impérial.

Le *Temps*, avec sa bonne foi huguenote, donne timidement la volée à ce petit canard :

« Vitry, 19 septembre.

» On assure que ce soir le président de la République invitera le czar à venir demain à Paris. »

Or, voilà plus d'une semaine que Nicolas II s'était, sur l'invitation du président du Conseil municipal, décidé à visiter la Ville. Que Loubet tienne à s'attribuer les bénéfices de cette marque de sympathie de notre hôte à l'égard des Parisiens, nous n'en blâmerons que modérément ce président d'une république qui l'a jusqu'à présent si médiocrement traité sous le rapport de la popularité.

Mais si c'est seulement hier soir que Nicolas II a été inopinément convié à un déjeuner à l'Elysée, comment, depuis quatre jours, tout avait-il été préparé pour l'y recevoir ?

Mme Loubet est cependant trop bonne ménagère pour commander un repas qu'elle aurait supposé devoir lui rester pour compte.

CHARLES ROGER (DANIEL CLOUTIER.)

L'*Intransigeant*, 20 et 21 septembre 1901.

ON DEMANDE UN RÉGICIDE

Dans un journal dont nous tairons le titre, un écrivain que nous refusons de nommer réclame l'assassinat du tsar et quelques autres meurtres :

« Quoi, parmi ces soldats illégalement retenus pour veiller sur la route où piaffe la couardise impériale, parmi ces gardes-barrières qui gagnent neuf francs tous les mois, parmi les chemineaux, les mendiants, les trimardeurs, les outlaws, ceux qui meurent de froid, sous les ponts, en hiver, d'insolation, en été, de faim toute la vie, il ne s'en trouvera pas un pour prendre son fusil, son tisonnier, pour arracher aux frênes des bois le gourdin préhistorique et, montant sur le marchepied des carrosses, pour frapper jusqu'à la mort, pour frapper au visage et pour frapper au cœur la canaille triomphante, tsar, président, ministres, officiers et les clergés infâmes, tous les exploiteurs qui rient de sa misère, vivent de sa moelle, courbent son échine et paient de vains mots sa tenace crédulité. La rue de la Ferronnerie est-elle à jamais barrée ? La semence des héros est-elle inféconde pour toujours ?

L'homme qui écrit ces lignes, aristocrate en tous ses goûts et le plus dédaigneux des humbles qu'ait engendré notre mandarinat intellectuel, est un poète

dont la mésaventure fit, il y a cinq ou six ans, un beau bruit.

Tout en s'apitoyant sur les meurt-de-faim il dînait chez Foyot, lorsqu'une bombe, le balafrant en pleine figure, lui vint attester que « la semence des héros » germait encore.

Depuis, il n'en a pas moins continué son œuvre anarchique. Maniaque de l'invective, presque tous ses contemporains ont été insultés par lui. On en rit. L'on néglige des outrages trop prodigués. Mais, au point de vue de l'art on relit avec plaisir sa prose véhémente ou ses vers pleins et drus.

A ce coup, toutefois, trop de dilettantisme ne serait il pas périlleux ?

C'est une invitation formelle au régicide que l'on vient de lire. Le problème redoutable de la responsabilité encourue par l'écrivain, dans la propagande par le fait, s'est rarement posé avec autant de netteté.

En un article récent, Edouard Drumont reprochait à Yves Guyot d'avoir réclamé l'électrocution de la juive Emma Goldman, complice de Czolgosz.

Ce serait « un procès de tendances », s'écriait-il.

Et il condamnait « la théorie de l'inquisition qui traitait en criminels ceux qui pensaient mal ».

Dussé-je être baptisé inquisiteur, j'avoue que

« penser mal » me paraît, en effet, un crime lorsqu'il détermine à mal agir.

Laissons le cas d'Emma Goldman, encore incomplètement éclairci.

Mais si demain, un lecteur du journal anarchiste, un de ces soldats, de ces garde-barrières, de ces trimardeurs que voudrait susciter le poète de Foyot, venait à réaliser l'attentat dont le programme lui fut si précisément tracé, il y aurait donc « procès de tendances », c'est-à-dire, d'après vous, Drumont, monstrueuse injustice à demander compte du forfait à son inspirateur ?

Jamais, cependant, relation de cause à effet n'aurait été plus étroite. Le plus simple bon sens est, cette fois, d'accord avec la jurisprudence pour qualifier l'écrit précité. Non suivi d'effet, il constitue une provocation à l'assassinat, au cas contraire, une complicité.

On est confus d'avoir à énoncer de tels truismes. Telle est cependant la confusion logique des esprits, telle aussi l'effroyable prétention de l'orgueil intellectuel, que le barde anarchiste et l'écrivain de la *Libre Parole* ont pu se trouver d'accord dans la revendication du droit souverain de la pensée individuelle à justifier le meurtre. Je sais bien que Drumont, par une honnête inconséquence, ne tirera

point de sa doctrine tout l'odieux qui s'y trouve contenu. Mais il a tort, de par ses principes, — et c'est l'autre qui sait raisonner.

L. Numa Baragnon.

Le Soleil, mercredi, 18 septembre.

MOUCHES DE SACRISTIE

Encore que parler de soi m'ait toujours paru d'un goût exécrable, je voudrais relever, ici, un fait personnel qui ne va pas sans quelques enseignements dont il me semble que tous doivent profiter.

J'ai, ces semaines dernières, proclamé à cette place et dans une autre feuille le dégoût que m'inspirent, ainsi qu'à la plupart des honnêtes gens, ces embrassades répugnantes de Nicolas II et du Social-Lucullus.

La presse nationaliste n'a pas bronché, d'abord pour ne pas me faire une réclame dont je n'ai, d'ailleurs, nul besoin, ensuite par sentiment de pudeur, je dirais même de loyauté professionnelle, accolant, ô paradoxe ! le nom de Massard ou de Millevoye à ce vocable de loyauté.

Deux journaux seuls ont pris la peine de moucharder mon « papier » à la police. Ce sont le *Gaulois* et cet immondice de l'abbé Garnier. Le *Peuple français* (16 septembre) dit :

De même que les bandits d'Aubervillers et de l'église Saint Joseph, propagandistes par le fait, les conférenciers et les écrivains du parti anarchiste sont-ils donc assurés de l'impunité ? En vertu de quel pacte scandaleux ont-ils le droit de mettre en action ou d'exprimer leurs théories — les plus abominables qui soient — sans que s'émeuvent ceux dont le devoir serait de faire cesser cette propagande infâme ?

Non, Barrès, lui-même, en dépit de son incurable abjection, non, Charles Maurras, malgré son fiel de monstre, sa haine d'infirme envieux et purulent, n'auraient osé descendre à un tel degré d'infamie.

Barrès, quand on le traite de cocu, va sur le terrain. Il tremble, mais il se bat. C'est un reptile au sang visqueux et glacé, qui fuit, puis se redresse... et mord. Ce n'est pas un indicateur de la Tour pointue.

Il faut, pour cette honte, un juif renégat, un laveur de bidets comme Arthur Meyer ; il faut un drôle surtout, pris dans l'espèce la plus ignominieuse, j'ai nommé celle des prêtres catholiques.

Ces bardaches en cotillons, trafiquants du mensonge

et laboureurs de la sottise humaine, ces chiens de sacristie, ces amants de vespasiennes, qui n'oseraient affronter le regard d'un homme; ces gredins que la peur des coups et la crainte des gifles gardent en leurs tanières, envisagent la délation comme une arme naturelle. Ne pouvant être les pourvoyeurs du bourreau, ils se font les chiens du commissaire. Ils sont, dans la hideuse société bourgeoise, la seule classe de bandits qui ne défère à aucune espèce d'honneur. Puisqu'ils portent un uniforme et que les lois défendent de les tirer comme des bêtes puantes, des bêtes nuisibles, qu'on ouvre sur eux les nocturnes tonneaux; qu'on vide sur leurs têtes les vases innommables!

Mais ce serait calomnier l'ordure et souiller l'excrément que de les répandre sur la face ignoble, sur le vêtement carnavalesque de ces escrocs, près de qui les forçats, les cambrioleurs et les tantes sont des roses de délicatesse, des tulipes de vertu.

L. T.

La Raison, vendredi, 20 septembre 1901.

LE PROCÈS DU LIBERTAIRE

IXe CHAMBRE CORRECTIONNELLE

Audience du 10 octobre 1901.

« Le Triomphe de la Domesticité »
en correctionnelle

—

LE PROCÈS LAURENT TAILHADE

Poursuites contre le *Libertaire*. — Les lois scélérates. — Le droit d'écrire. — L'opinion d'Emile Zola. — Une lettre d'Anatole France. — Une condamnation inique.

Tu peux tuer cet homme avec tranquillité.

C'est pour avoir exprimé la même pensée que Victor Hugo, que notre ami et ancien collaborateur, Laurent Tailhade, comparaissait hier devant la neuvième chambre correctionnelle, à la requête du par-

quet mis en branle par notre gouvernement de défense républicaine.

Nous ne sommes plus sous l'Empire. Et depuis, Hugo ne fut jamais poursuivi. Hier, Laurent Tailhade, le poète superbe, a été condamné en vertu des lois scélérates.

Dans le *Libertaire* (numéro du 15 au 20 septembre), sous ce titre : « Le triomphe de la domesticité », Laurent Tailhade avait publié, à l'occasion de l'arrivée du tsar en France, un long article (il ne tenait pas moins de six colonnes) sur l'éternelle misère des humbles et l'éternelle jouissance des riches et des grands.

Le parquet s'en émut, et en détacha le passage suivant qu'il poursuivit :

« Quoi ! Parmi ces soldats illégalement retenus pour veiller sur la route où piaffe la couardise impériale, parmi ces gardes-barrières qui gagnent neuf francs tous les mois, parmi les chemineaux, les mendiants, les outlaws, ceux qui meurent de froid en hiver, d'insolation en été, de faim toute la vie, il ne s'en trouvera pas un pour prendre son fusil, son tisonnier, pour arracher aux frênes des bois le gourdin préhistorique, montant sur le marchepied des carrosses, pour frapper jusqu'à la mort, pour frapper au visage et pour frapper au cœur la canaille triomphante, tsar, président, ministres, officiers et les

clergés infâmes, tous les exploiteurs qui rient de sa misère, vivent de sa moelle, courbent son échine et payent de vains mots sa tenace crédulité. La rue de la Ferronnerie est-elle à jamais barrée ?

La semence des héros est-elle inféconde pour toujours ? Le sublime Louvel, Caserio n'ont-ils plus d'héritiers ? Les tueurs de rois sont-ils morts à leur tour, ceux qui disaient avec Gérôme Olgiati, l'exécuteur de Galeas Sforza, qu'un trépas douloureux fait la renommée éternelle ? Non, la conscience humaine vit encore. »

Donc, Laurent Tailhade et Louis Grandidier, gérant du *Libertaire*, avaient à répondre, hier, à l'inculpation « d'avoir, à l'aide d'imprimés vendus ou distribués, mis en vente ou exposés dans les lieux publics, en particulier dans le département de la Seine, commis une provocation directe au crime de meurtre, laquelle provocation, non suivie d'effet, avait pour but un acte de propagande anarchiste, délit prévu et puni par les articles 13, 16, 24, paragraphes 1, 42, 43, 49 de la loi du 29 juillet 1881 (modifié par la loi du 12 décembre 1893), 59, 60 du Code pénal, et 1 de la loi du 28 juillet 1894 ».

Ouf ! J'ai cru que jamais je n'en verrais la fin.

L'audience

Dès l'ouverture de l'audience, la salle est envahie par un nombreux public, et cependant les couloirs du Palais sont gardés. On s'entasse un peu partout. Le moindre recoin est utilisé.

Au moment où Laurent Tailhade fait son entrée suivi de Louis Grandidier, un grand nombre d'amis lui serrent la main au passage.

Laurent Tailhade répond à tous avec un sourire. Il semble qu'il vient là faire une conférence. Louis Grandidier, vêtu d'un complet de velours marron et coiffé d'un chapeau mou, l'air mâle, le menton volontaire, le regard droit, s'asseoit à côté de lui.

Sur les bancs des témoins Emile Zola, Gustave Kahn, Frantz Jourdain, Jean Grave, Liard-Courtois. Au fond de la salle, tout près de la porte, Gyp, de plus en plus jeunette, est juchée sur son tabouret.

Le tribunal est ainsi composé : M. Ducasse, président, MM. Roty et Bourdeaux, assesseurs. Le substitut Pacton occupe le siège du ministère public.

Mes Salmon et Merles sont assis au banc de la défense.

Après avoir fait l'appel des témoins, le président procède à l'interrogatoire. Il commence par déclarer qu'il vient de recevoir une lettre de M. José-Maria de Heredia l'informant que ce témoin cité par la défense était souffrant et dans l'impossibilité de se présenter.

— Je donnerai, dit-il, lecture de cette lettre tout à l'heure.

Me Salmon, avocat de Laurent Tailhade. — M. Anatole France vient de m'adresser une dépêche dans laquelle il affirme sa sympathie pour M. Laurent Tailhade.

Me Merles, avocat de Louis Grandidier. — Sébastien Faure ne peut venir. Il vient d'adresser une lettre à mon client dans laquelle il déclare l'entourer de toutes ses sympathies.

Les interrogatoires

Conformément à la loi, le gérant du journal étant considéré comme l'auteur principal du délit, le président commence par l'interrogatoire de Louis Grandidier, qui déclare avoir déjà été condamné trois fois :

Le Président. — Vous êtes poursuivi pour excitation au meurtre, et votre qualité de gérant du *Liber-*

taire veut que vous soyez considéré comme l'auteur principal du délit relevé contre vous par le parquet. Aviez-vous lu, avant de le livrer aux compositeurs, l'article de M. Laurent Tailhade ?

Louis Grandidier — Oui. Cela était mon devoir.

D. — Le parquet, je vous le répète, a vu dan cet article une provocation directe au meurtre.

R. — Je le sais. L'article m'a plu, mais, ne m'eût-il pas plu, que rien ne m'autorisait à empêcher mon ami Laurent Tailhade d'exprimer librement, comme il a l'habitude de le faire, toute sa pensée. Au surplus, la pensée qu'il a exprimée se trouve si parfaitement d'accord avec la mienne que j'ai été doublement heureux de recevoir l'article et de le faire passer.

D. — Et tout cela, dans un but de propagande anarchiste ?

R. — Ma foi, monsieur le président, je voudrais bien savoir ce que vous entendez par « propagande anarchiste ». Savez-vous que ce n'est pas très commode à définir, cela, la propagande anarchiste ? Moi, j'ai essayé, je n'ai pas pu.

D. — Y a-t-il longtemps que vous êtes gérant du *Libertaire* ?

R. — Depuis trois ans environ. Mais revenons à l'article de mon ami Laurent Tailhade. Si vous aviez été à ma place, monsieur le président, si vous aviez été gérant du *Libertaire*, vous auriez, j'en suis sûr, laissé passer l'article de Laurent Tailhade. (Rires).

Le Président. — Oui, mais n'étant pas anarchiste, je n'aurais jamais pu être le gérant du *Libertaire*.

C'est le tour de Laurent Tailhade maintenant. Il commence par déclarer qu'il est homme de lettres et âgé de quarante-sept ans :

D. — Votre casier judiciaire est blanc ?

R. — J'ai eu de nombreuses condamnations professionnelles pour diffamation, condamnations couvertes par la dernière amnistie.

D. — Aujourd'hui, vous êtes poursuivi pour provocation directe au meurtre dans un but anarchiste.

R. — Je ne l'ignore point. Il est assez malaisé de définir ce que l'on entend par « propagande anarchiste » dès que l'on sort du « fait » proprement dit pour entrer dans le domaine des idées. Ecrivain, j'estime que j'ai le droit de développer ma pensée, la menant aux dernières conséquences. Historien, le devoir m'incombe de juger les faits contemporains et de passionner l'histoire. J'ai usé du droit, accompli le devoir. Au surplus, j'accepte la responsabilité de mon acte : je m'en fais honneur et gloire. Si demain l'occasion se présentait de stigmatiser de nouveau la bassesse publique, j'écrirais les mêmes choses. Simplement, je m'efforcerai de trouver, pour la beauté, des formules nouvelles ! Mais je garderais une conception identique sans rien fléchir ni atténuer.

D. — Au point de vue littéraire, votre article est très beau, je ne le conteste pas ; mais, d'après le ministère public, il constitue une provocation au meurtre. Tenez, le voici :

Le Président lit le passage incriminé.

Laurent Tailhade. — J'accepte toutes les conséquences de mon article.

D. — Il y a longtemps que vous écrivez dans les journaux anarchistes ?

R. — Il y a dix ans. Oui, cela doit remonter à dix ans environ. C'était au moment où Sébastien Faure était à la tête du premier *Libertaire.*

L'interrogatoire est terminé. Laurent Tailhade s'incline légèrement et s'assied.

Les témoins

On entend d'abord M. Georges Yvetot, qui déclare que, à son sens, « l'article de Laurent Tailhade ne constitue pas plus une excitation au meurtre que la vue d'un bataillon qui passe dans la rue, baïonnette au canon ».

— J'ai lu, conclut-il, des choses beaucoup plus violentes sous la signature d'Henri Rochefort et dans un placard d'Alphonse Humbert. J'étais, au surplus, de leur avis.

Voici maintenant Liard-Courtois, une des premières victimes des lois scélérates, que la presse

a pu enfin arracher au bagne il y a dix-huit mois. Il refuse de prêter serment.

Le Président. — Allez vous asseoir si vous ne voulez pas prêter serment.

Liard-Courtois — Pardon. Non seulement le geste que vous me demandez de faire est contraire à mes principes, mais il est aussi contraire à la loi. J'ai été moi-même condamné en vertu de la loi que vous invoquez aujourd'hui . J'arrive du bagne il y a dix-huit mois...

Le Président. — Vous ne déposerez pas si vous ne voulez pas prêter serment.

Devant cet entêtement du président le témoin lève la main et prête serment.

Le Président. — Faites votre déposition.

Le témoin. — J'appartiens au *Libertaire.* Tous les manuscrits qui nous parviennent sont lus par l'administration. L'article de Laurent Tailhade n'est pas poursuivable à mon avis. Il y a des articles du marquis Henri de Rochefort de 1896 beaucoup plus violents.

Me Merles. — Les épithètes de : « Mort aux juifs ! » ne sont-elles pas des excitations plus directes au meurtre que l'article de Laurent Tailhade ?

Le témoin. — Evidemment, et je n'ai pas été scandalisé par l'article de Laurent Tailhade.

Le Président. —Vous faites partie de l'anarchie intellectuelle, mais les cheminéaux ne peuvent-ils se laisser impressionner par la lecture d'un pareil article

Le témoin. — Leur mentalité n'est pas faite.

Le président. — Les anarchistes intellectuels ne prêchent pas d'exemple.

Le témoin (*ironiquement*). — Est-ce que vous nous y invitez, monsieur le président?

La voilà bien l'excitation au meurtre !

Ecoutons maintenant Jean Grave :

— Je pense, dit-il, que Laurent Tailhade a dit la vérité. Je pense que les mesures prises par le gouvernement étaient plus susceptibles d'exciter que l'article du *Libertaire*. Le gouvernement ne poursuit que ce qui est contre lui et tolère ce qui est pour lui.

C'est maintenant le tour de l'auteur de *Travail*, de *Fécondité*, de *Germinal*, l'auteur enfin de « J'accuse », cette bombe qui éclata, le 13 janvier 1898, sous les pas de l'Etat-Major des faussaires, des Boisdeffre, des Pellieux, des Roget, des Gonse et des Esterhazy.

Emile Zola

Au moment où Emile Zola entre dans la salle, tous les regards se tournent vers lui. L'auteur de *Paris* s'avance lentement jusqu'à la barre, décline ses noms et qualités : — Emile Zola, soixante et un

ans, homme de lettres — prête serment et s'exprime ainsi :

— J'ai une grande amitié pour Laurent Tailhade, et je viens lui apporter à cette barre l'expression très sincère de ma profonde affection et le juste tribut de mon admiration littéraire.

Laurent Tailhade est un écrivain du plus grand mérite qui fait honneur à la littérature française.

J'ai lu l'article qui lui vaut l'honneur d'être poursuivi. Il est conçu en termes qu'on peut considérer comme violents, mais il importe de le lire en son entier, et il doit tout son effet à la littérature.

Il ne faut pas oublier, en effet, que Laurent Tailhade est, avant tout, un poète au style vibrant et plein d'images, et que c'est ainsi que son article a pu soulever chez quelques-uns certaines craintes.

Dans des journaux que je n'hésite pas à qualifier de « journaux d'empoisonnement social » on dit des choses bien pires tous les jours, mais cela ne frappe pas, ne porte pas, parce que c'est mal dit, on n'en prend pas ombrage parce qu'il n'y a pas le prestige dn style, on ne dit rien et on passe.

L'article de Laurent Tailhade a été poursuivi parce que c'est un article de haute littérature, avec des images qui ont impressionné. Lorsqu'on écrit un livre qui vibre, le parquet s'émeut. C'est ainsi que Flaubert a été poursuivi.

Sur une question de Me Albert Salmon, Emile Zola ajoute :

Vous me demandez si les articles de Laurent Tailhade sont dangereux à cause de l'influence qu'ils peuvent exercer sur les masses? Oui, Laurent Tailhade va courageusement au peuple, mais je ne crois pas qu'il soit bien compris de ce même peuple, car on a besoin de faire l'éducation de celui-là ! A la vérité, Laurent Tailhade n'écrit encore que pour les lettrés.

Et, tranquillement, Emile Zola regagne son banc.

La lettre d'Anatole France

A côté de cette déposition plaçons par anticipation — car ce document ne fut lu qu'à la fin de l'audience — la lettre d'Anatole France.

Cité comme témoin, le père de M. Bergeret, qui se trouve présentement à Caprais, dans la Gironde, n'a pu se présenter à l'audience ; il s'en est excusé en ces termes dans une lettre adressée à Laurent Tailhade :

Caprais (Gironde), 9 octobre 1901.

Cher ami,

Pour le cas où l'affaire ne serait pas remise, j'envoie à Me Albert Salmon ma déposition écrite dont voici copie :

Mon confrère et ami Laurent Tailhade est un poète savant, un de nos plus habiles écrivains. Par son caractère il honore grandement son pays.

« Je n'ai pas lu l'article incriminé, mais il m'est impossible de croire que Laurent Tailhade ne s'y soit pas montré ce qu'il est, un homme sincère et généreux.

« J'avoue, d'ailleurs, que je ne comprends pas bien un délit de parole dans un peuple libre. C'est une grande entreprise, en France, que de mettre la pensée à l'amende et les doctrines en prison.

« Mes meilleures amitiés.

« ANATOLE FRANCE. »

« *P. S.* J'apprends, ce matin seulement, que vous m'avez fait et l'honneur et l'amitié de me citer. Je vous en remercie.

La lecture de cette lettre a produit une vive impression.

M. Ledrain

Voici maintenant M. Eugène Ledrain. Il a cinquante-sept ans, il est conservateur au musée du Louvre. Lui aussi, il a tenu à venir dire ce qu'il pense de Laurent Tailhade.

Je puis d'autant mieux parler de Laurent Tailhade, dit-il, que j'ai écrit une préface pour un de ses livres, *Terre Latine*.

Laurent Tailhade est un latiniste distingué et il connaît à fond la langue du XVIe siècle. C'est grâce à cela qu'il a pu se former un style particulier, extrêmement savoureux, peu compréhensible pour le vulgaire, mais très apprécié des lettrés, qui ont tous une profonde admiration pour son grand talent.

M. Frantz Jourdain

M. Frantz Jourdain est architecte. Il déclare, comme tous les témoins précédents, qu'on ne saurait trop admirer l'œuvre littéraire de Laurent Tailhade, et il ajoute :

Au point de vue de la propagande même, je crois que les articles de Laurent Tailhade sont sans portée sur la foule. Jamais un lecteur du *Petit Journal* ne le lira. Laurent Tailhade n'écrit et n'est compréhensible que pour un très petit nombre de lettrés.

Le substitut. — Auriez-vous signé l'article incriminé ?

Le témoin. — Pardon. Je ne m'appelle point Laurent Tailhade. Je ne suis point poète. Je suis architecte. Je m'appelle Frantz Jourdain, et je n'ai

malheureusement pas le beau talent de l'auteur de l'article incriminé.

Devant cette spirituelle réplique, M. le substitut n'insiste pas, et on appelle les témoins suivants.

La doctrine du régicide

C'est d'abord M. de Boisjoslin, directeur honoraire au ministère de la marine, qui a été le maître et l'éducateur de Laurent Tailhade :

Je suis heureux d'apporter à Laurent Tailhade le témoignage d'un ami personnel, ami depuis dix-huit ans. Je fus, cette année même, témoin de son mariage. J'ai toujours éprouvé la sûreté de son commerce, la droiture de ses sentiments, reconnu chez lui une sensibilité toute particulière.

Je le connus tout d'abord grand poète et rien que grand poète. Il était à prévoir que s'il abordait la politique militante, il y resterait poète et même littérateur, et **qu'il y porterait la méthode du littérateur** ; je parle de la méthode.

Il était cependant né et doué pour l'histoire, par sa compréhension si vive des formes et des couleurs du passé ; — à condition de n'en pas appliquer les formules au présent, car il n'y a pas deux cas semblables.

C'est la méthode du littérateur qui est visible dans

la doctrine incriminée. Les lettrés y reconnaissent la doctrine du régicide, telle qu'elle traversa l'antiquité classique, et, de là vint, par la Renaissance, aux jésuites, aux protestants, à Milton, telle qu'elle se retrouve, avec plus ou moins d'adhésion, chez des auteurs plus calmes, dans les tragédies romaines de Corneille et de Voltaire, chez Montesquieu, et même chez Joseph de Maistre qui, à Saint-Pétersbourg, parlait sans retenue du « grand remède asiatique ».

Est-il vraisemblable que Laurent Tailhade ait pu croire un instant que son article susciterait un régicide ? Une telle illusion aurait été bien vite démentie par les faits, heureusement, et aussi par l'état présent des esprits, en France. Qu'il sorte indemne de ce procès, c'est le vœu des amis de sa renommée, inscrite au tout premier rang dans l'histoire de la poésie française.

Après avoir entendu M. Gustave Kahn, qui apporte à l'auteur du *Jardin des Rêves* le tribut de son admiration, Me Salmon donne lecture d'une lettre de Sébastien Faure et s'excuse de ne pouvoir lire celle d'Octave Mirbeau, qui lui est annoncée, mais ne lui est pas parvenue.

VOICI LA LETTRE DE SÉBASTIEN FAURE

Lyon, le 9 Octobre 1901.

« Cher maître,

« J'aurais voulu pouvoir répondre à la citation qui m'a été adressée. Mes occupations ne me laissent pas le loisir de quitter Lyon en ce moment.

« Je tiens néanmoins à ce que mon témoignage, de si peu de valeur qu'il soit, ne fasse pas défaut à mes amis Louis Grandidier et Laurent Tailhade.

« J'y tiens d'autant plus que, lorsque, il y a sept ans, je fondai le *Libertaire*, Laurent Tailhade et Grandidier furent de ceux qui, dès le premier jour, apportèrent à ce journal le concours de leur talent et de leurs convictions.

« J'y tiens encore parce que, en toutes circonstances — et notre *Libertaire* a connu les jours de persécution et de difficultés — Grandidier et Laurent Tailhade lui furent constamment fidèles et dévoués. Cette fidélité en dit long sur le caractère et la haute moralité de ces deux hommes qui, sachant bien que le *Libertaire* serait toujours trop pauvre pour leur offrir la moindre rétribution, n'ignoraient pas qu'ils n'avaient à attendre de leur collaboration à cet organe de philosophie et de propagande libertaires, que des responsabilités dangereuses.

« Des voix plus autorisées que la mienne : celle des Emile Zola, des Anatole France, des Octave Mirbeau diront, mon cher Laurent Tailhade, quel incomparable artiste vous êtes. Elles affirmeront que nul écrivain ne professe et ne pratique plus et mieux que vous le respect de sa plume. Elles exprimeront le sentiment de haute admiration et de sympathie profonde qu'éprouve pour vous tout homme qui considère que rien n'est plus à admirer et à aimer qu'une forme impeccable au service d'une pensée robuste.

« Mon témoignage ne peut porter que sur la noblesse de votre caractère, le chevaleresque de votre tempérament et l'indépendance de votre esprit.

« Ce témoignage, ces Messieurs qui ont la tâche délicate de vous juger le trouveront ici sincère et ardent.

« Quant à toi, mon cher Grandidier, tout ce que je pourrais dire de ta délicatesse, de ta sensibilité de ta douceur, de ta bonté, de la fermeté de tes convictions, de l'amitié que, depuis de longues années, je te porte, serait bien au-dessous de la vérité et de ce que je ressens.

« Je t'ai connu sans culture, sans instruction. Aujourd'hui ta prose et tes vers ne sont pas à dédaigner. Tu es resté l'homme du peuple, simple, bon, franc, généreux. Et, tandis que, le plus souvent, le gérant d'un journal n'est qu'un employé, endossant des responsabilités qu'il serait enchanté de pouvoir répudier, toi, sans aucun profit, par pure conviction, tu es heureux d'assumer celles que font encourir au gérant du *Libertaire* les théories audacieuses, les concep-

tions hardies des hommes de cœur qui, avec toi, y écrivent.

« Je m'arrête, le tribunal pourrait estimer que j'abuse.

« En terminant, je déclare hautement que, quel que soit le jugement rendu, tous ceux qui les connaissent garderont à Louis Grandidier et à Laurent Tailhade leur sympathie, leur estime, leur affection, et que cet attachement et cette considération grandiraient en raison directe de la condamnation qui les frapperait.

« SÉBASTIEN FAURE. »

Puis, M. le substitut Pacton prend la parole.

Réquisitoire et plaidoiries

Lui aussi, nous dit-il, admire le talent de Laurent Tailhade, mais plus il l'admire et plus il se croit autorisé à demander une sévère application de la loi.

Il rappelle les fêtes de Compiègne au moment desquelles l'article fut publié, il dit qu'en répandant cet article dans le vulgaire, Laurent Tailhade a violé les lois de l'hospitalité et de l'honneur national.

Il termine, après avoir commenté et expliqué la loi de 1894 sur les menées anarchistes, en disant que l'article de Laurent Tailhade est odieux parce qu'il constitue une véritable excitation au meurtre et il

reproche à son auteur de ne pas « opérer » lui-même.

Louis Grandidier, termine-t-il, n'a pas montré plus de courage. Lui non plus il n'est pas de la graine des héros. Lui non plus il n'a pas pris son fusil, son tisonnier, il n'a pas arraché aux frênes du bois le gourdin préhistorique pour frapper au visage, frapper au cœur la canaille triomphante...

Donc, il faut condamner. Je plains fort M. Pacton. Si jamais il prenait maintenant fantaisie à Louis Grandidier ou à Laurent Tailhade de commettre demain un attentat, on pourrait, reprenant son réquisitoire, lui demander — à lui — des comptes.

Heureusement pour lui, ses adversaires de l'autre côté de la barre se sont plu surtout à faire de la littérature.

Au lieu de prendre corps à corps l'accusation, de faire le procès des lois scélérates, d'en montrer toute l'ignominie, toute la lâcheté, ils se sont laissés aller aux belles périodes dont voici un échantillon.

C'est la péroraison de Me Salmon :

« Et enfin, messieurs, puisqu'il s'agit d'un ouvrier de lettres, d'un artiste authentique, d'un vrai poète et non pas seulement du satirique célèbre mais du lyrique parfait qui composa le *Jardin des Rêves*, le *Dizain des Sonnets*, *Vitraux*, poèmes splendides, où, selon Théodore de Banville, « l'harmonie, la grâce du paysage, le charme virgilien, loin de nuire

à l'originalité de l'auteur, y ajoutent encore », vous penserez, sans doute, que l'art a son prix, qu'un beau livre peut racheter amplement une phrase et vous laisserez à Laurent Tailhade la paix studieuse, les loisirs sévères dont il a besoin pour nous donner cette œuvre définitive que nous attendons tous de lui et où les qualités de verve et de style, de mâle rudesse et de grâce légère se retrouveront épanouies et harmonisées. J'ose dire, Messieurs, que toutes les personnes de goût, que tous les dévots... de la langue française *applaudiront à votre sévérité si, comme je l'espère bien, en ne ravissant que modérément la liberté à Laurent Tailhade, vous condamniez ainsi mon client à un chef-d'œuvre.* »

Malgré tous les efforts que fit ensuite Me Merles, en appelant utilement à la rescousse Victor Hugo et Henri Heine, en citant des discours de M. Brisson et du socialiste Millerand, le tribunal a donné satisfaction à Me Salmon.

Il a condamné. Il a mis, suivant l'expression d'Anatole France, « la pensée à l'amende et les doctrines en prison ». Et cette condamnation est inique.

Le jugement

A trois heures, après une suspension qui n'a pas duré moins d'une heure, le tribunal reprend l'audience pour prononcer le jugement.

Laurent Tailhade est condamné à un an de prison et mille francs d'amende.

Louis Grandidier à six mois de prison et cent francs d'amende.

A peine la lecture du jugement est terminée que du fond de la salle partent des cris nourris de : Vive Tailhade ! Vive Tailhade !

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, c'est un tumulte épouvantable.

Debout sur le banc même où il était assis pendant les débats Laurent Tailhade agite son chapeau et crie :

— C'est de la bonne semence ! Elle germera. Vive la Sociale ! Vive la Révolution !

Pendant ce temps la foule continue à vociférer. On entend de tous côtés crier : Vive la Sociale ! Vive Laurent Tailhade ! Vive la liberté ! A bas les tyrans ! Vive l'Anarchie !

Le substitut est debout, prêt à prendre des réquisitions. Le tribunal est debout également. Mais l'intensité de la manifestation est telle qu'il est inutile de penser à la maîtriser, et le président se contente de dire avant de se retirer au milieu du brouhaha général : « Nous allons suspendre l'audience. Gardes, faites évacuer la salle. »

La sortie

Peu à peu, la foule sort et se répand dans les cou loirs. Elle est loin d'être apaisée encore. De tous côtés montent des cris : Vive la Sociale ! Vive Laurent Tailhade !

Cependant Laurent Tailhade gagne avec Emile Zola la cour de Mai.

Ils y retrouvent un nouveau groupe de manifestants qui crient : Vive Zola ! Vive Tailhade ! et tandis que le grand romancier gagne sa voiture, Laurent Tailhade par vient enfin à s'éclipser pour aller signer au greffe son recours en appel.

G. Lhermitte.

L'Aurore, vendredi, 11 oct. 1901.

*
* *

« Mon cher Vaughan,

« Souffrez que j'entretienne les lecteurs de l'*Aurore* d'une conjoncture absolument privée, mais, dont la crapule nationaliste ne manquerait pas de tirer, dès demain, de messéantes inductions. Ma femme, grosse de huit mois, va faire ses couches près de sa tante, Mme E. de Colnet, qui réside tantôt à Iré-les-Prés (Montmédy), tantôt à Bruxelles, pendant la saison

d'hiver. Il m'a semblé, en effet, indispensable de conduire Mme Laurent Tailhade hors de France, le plus loin possible des bandes à Puibaraud, qui ne se pardonneraient point de rater cette occasion idoine à terrroriser une honnête femme dont le mari est en prison. Je me trouve dans l'obligation, pour assurer la vie de ma femme et celle de l'enfant qui va naître, d'interposer momentanément la frontière belge entre la prison et moi. Seulement, je ne donnerai pas aux espèces qui pourraient feindre de croire que je me dérobe à la peine scélérate édictée par la neuvième chambre, le contentement de narrer cette bourde à leur public. En arrivant à Bruxelles, j'écrirai au procureur général, pour lui faire connaître le but de mon voyage, ainsi que mon adresse, et l'aviser que je me tiendrai à sa disposition dès que ma femme sera confiée à des mains probes et sûres. Mon fils — si c'en est un — naîtra sur la terre belge, tout comme M. Paul Deschanel ; seulement, je vous prie de croire que je m'efforcerai de l'empêcher d'aussi mal tourner. On doit augurer que le respect dû aux femmes enceintes, dont les seuls prêtres catholiques et les sagouins de l'antisémitisme sont exempts, conseillera le magistrat de la République. Je ne compte, d'ailleurs, lui demander d'autres délais que ceux qu'il faut pour installer ma jeune malade, évitant qu'elle ne paye de sa vie l'application, à moi faite, des lois scélérates.

« LAURENT TAILHADE. »

L'*Aurore*, lundi 21 oct. 1901.

INTERVIEW DE M. RENE HENRY

Un scrupule discret empêche de réunir, dans le présent volume, ces nobles témoignages qu'apportèrent aux condamnés de la neuvième Chambre leurs maîtres et leurs amis. De même, on n'a pas cru indispensable de colliger les gringuenaudes sécrétées dans les papiers cléricaux, nationalistes ou ministériels.

Mais il a paru joyeux de préconiser le dialogue que voici.

Le catholique belge, en effet, constitue à lui seul une espèce zoologique infiniment plus biscornue et divertissante que l'ornithorynque, le verpertillon, la mangouste, le paradoxure et le tamanoir.

Il convient toutefois de signaler, dans le factum de M. René Henry, une bévue intentionnelle que peut faire absoudre la rayonnante duplicité qui caractérise le « Petit belge », — rédacteur et journal.

M. Laurent Tailhade n'a pas été reconduit à la frontière française, *ni mis en demeure par le gouvernement de la chose Van den Heuvel de réintégrer la geôle édictée par les Philocléon parisiens. Ayant le choix entre les portes ouvertes : duché de Luxembourg, Hollande et France ; il a, de son plein gré, choisi la route qui lui convenait le mieux.*

UN « APÔTRE » DU RÉGICIDE

Entretien avec M. Laurent Tailhade.

On sait que M. Laurent Tailhade a été condamné à un an de prison par la 9e Chambre correctionnelle de Paris pour avoir écrit dans le *Libertaire* : « Il ne s'en trouvera pas un pour prendre son fusil, son tisonnier, pour arracher aux frênes des bois le gourdin préhistorique, et, montant sur le marchepied des carrosses, pour frapper jusqu'à la mort pour frapper au visage, et pour frapper au cœur la canaille triomphante : tsar, président, ministres, officiers et les clergés infâmes... » Des dépêches de Paris ont appris à nos lecteurs que l'auteur de ces lignes se rendait en Belgique afin d'installer ici sa femme qui est près de devenir mère, et que le condamné se mettrait ensuite à la disposition de la justice française.

Après quelques recherches, nous découvrîmes, mercredi, la retraite de Laurent Tailhade : un hôtel de la rue de la Fourche. L'écrivain nous accueillit aimablement, et nous sortîmes sur les boulevards.

— Je suis arrivé dimanche dans la nuit, nous dit notre compagnon : j'ai été souffrant lundi et hier...

Nous complétons la présentation en faisant remarquer que nous sommes « clérical » ; l'anarchiste nous atteste qu'il trouve cela bizarre, au début du xxe siècle. Et, arrivés devant la Bourse, nous nous attablons à une terrasse de café. Laurent Tailhade paraît un peu vieilli depuis le jour où nous l'aperçûmes, à Paris :

ses cheveux sont tout blancs, sa barbiche grisonne, — mais ses yeux ont gardé leur grande douceur, la douceur spéciale et caractéristique des yeux d'anarchistes prêcheurs de meurtres. Il conserve à la joue une cicatrice profonde, souvenir après la lettre de sa phrase fameuse : « Qu'importe, si le geste est beau ! »

— Vous demeurez longtemps ici ?

— J'écrirai demain au procureur général, afin de lui faire connaître que je me tiendrai bientôt à sa disposition. Mais j'espère bien qu'il m'accordera un délai assez long, jusqu'aux relevailles de ma femme, que j'accompagne ici. Je me mettrai en rapport avec Reclus, Vandervelde, Furnémont, et je donnerai à Bruxelles quelques conférences littéraires.

On sait que des écrivains portant les noms les plus estimés de la littérature française ont cru devoir, lors du récent procès Laurent Tailhade, exprimer leur admiration pour le poète anarchiste et excuser, en se plaçant au point de vue art, les atroces théories du prévenu.

Nous n'avons pu résister au désir de faire parler M. Laurent Tailhade, en le prévenant d'ailleurs qu'un abîme nous sépare ; notre but était de nous rendre compte par nous-même de la violence feinte ou affectée du condamné de Paris et de nous faire une opinion sur l'indulgence dont il a été l'objet de la part d'écrivains illustres.

Il est tout à fait en dehors des usages d'apprécier dans une interview le langage de la personne qu'on interroge. Nous nous bornons à relater les choses que nous avons entendues et dont nos oreilles bourdonnent encore. C'est à nos lecteurs de juger les déclarations anarchiques que nous fait M. Laurent Tailhade, de son organe doux et prenant, plus effrayant dans l'espèce que ne le seraient les éclats de voix :

— Vous expliquer, nous dit-il, pourquoi je proclame juste le régicide, ou plutôt le « tyrannicide », que toute notre éducation classique a exalté à nos yeux ? Parce que je veux la destruction de tous les oppresseurs, de tous les exploiteurs, capitalistes, grands banquiers, gouvernants quels qu'ils soient, la destruction de l'homme représentatif de la force ou de l'argent. Les souverains furent jugés par le conventionnel Grégoire : « Les rois sont dans l'ordre politique ce que sont les monstres dans l'ordre naturel; nous avons non seulement le droit, mais le devoir de les écraser. » Ils représentent un système d'oppression, d'accaparement, l'esclavage d'une race au profit d'un seul ou de quelques-uns. Il est monstrueux qu'un homme, dans une société civilisée, ait droit à une plus grande part de jouissances de bonté, de beauté de liberté qu'un autre homme. La nourriture est commune à l'humanité entière comme le soleil. Et comme toutes les activités intellectuelles se déduisent de la nourriture, il faut admettre que le partage équitable de la terre et du travail humain donnera virtuellement la même compréhension d'activité cérébrale à tous les hommes. Le corps social — si vous voulez bien me permettre d'emprunter cette métaphore au vocabulaire de M. Prud'homme — est frappé de maladie par tous les détenteurs de l'autorité, car, je le répète, le prêtre, le capitaliste, le soldat sont aussi criminels dans l'exercice de leur part de tyrannie que le tyran synthétique vêtu du manteau royal et portant le sceptre en main. S'il faut, pour faire ablation de la tumeur ou du cancer, appliquer le fer du chirurgien, nul ne saurait sans bêtise ou sans mauvaise foi refuser le chirurgien.

— Que ce soit là une opération chirurgicale, comme vous le dites, ou un meurtre, comme je le pense, la mort d'un de ceux que vous nommez les « tyrans » peut-elle faire quelque bien à votre cause ?

— Oui, par l'exemple... La mort de César, il est vrai, n'a pas empêché Auguste et celle de Néron, Caracalla. Lorenzaccio n'a fait de bien qu'à Cosme de Médicis. Mais le geste de ceux qui ont eu le courage de tuer a révélé à leurs contemporains aussi bien qu'aux générations suivantes que tous les hommes n'étaient pas descendus au niveau de la bassesse publique. Leur geste fut efficace ; de nos jours, les anarchistes ne forment-ils pas une légion sacrée ? Ils représentent les consciences qui ne transigent pas, ils sont le dernier boulevard de la conscience humaine, comme au XVIe siècle les réformés, au XVIIe, les jansénistes et les proscrits de 1685, au XVIIIe le groupe des philosophes, sous la Révolution, les Hébertistes...

Nous interrompîmes notre véhément interlocuteur :

— Vous ne pensez pas, comme M. le substitut Pacton, que ce que vous avez fait soit un acte dépourvu de bravoure, et que le fait d'exciter un autre au meurtre, quand on pourrait tuer soi-même, est indigne d'un homme de cœur ?

M. Laurent Tailhade sourit :

— C'est là une plaisanterie bonne à dire à l'audience, lorsqu'on est un magistrat frais émoulu de sa province, et qu'on a, d'ailleurs, l'honneur d'être « idiot par la tête »...

Nous saluâmes.

— ... ce qui se trouve le cas de mes accusateurs. Voyons ! Si, pendant le séjour du tsar en France, une mouche de police envoyée par ses chefs, ou bien un fol

comme Salsou, ou un enfant comme Sipido eût tiré sur l'autocrate russe, ce n'était plus sous l'inculpation de provocation au meurtre que j'eusse été poursuivi, mais pour complicité d'assassinat ; donc, a dire toute ma pensée, je risquais — surtout avec le jury nationaliste de Paris — peut-être la guillotine, à coup sûr le bagne à perpétuité : une bagatelle ! Pour bien moins que cela, Cyvoct fut condamné à dix ans de travaux forcés : il n'était que simple gérant d'une gazette lyonnaise et sans doute n'avait pas connaissance de l'entrefilet auquel les événements du théâtre Bellecour donnèrent un tragique retentissement.

— Vous avez pourtant d'autres moyens d'action que l'assassinat ?

— L'assassinat est le moyen chirurgical à employer dans les cas désespérés... Si je n'ai pu, par mon article, débarrasser la Russie du tyran de la Finlande, au moins ai-je dégoûté la France des mascarades franco-russes. C'est déjà faire acte de vertu civique. Je n'ai, du reste, pas été longtemps à attendre ma récompense : les laquais de la neuvième chambre m'ont octroyé un an de prison. Si les garçons de police, les guichetiers et autres maroufles me contraignent à porter la casaque des condamnés pour délits de droit commun, cette livrée de prisonnier me vêtira d'une gloire que ne récèle aucune des ferblanteries de Millerand. Il est assez divertissant de voir un ministère quelque peu socialiste recommencer à l'encontre d'un écrivain français les sévices dont le gouvernement autrichien se rendit coupable envers Silvio Pellico, Alexandre Andriane et leurs amis, de trouver au bord de la Seine la « Maison des Morts » de Dostoiewski. Je n'aurai pas la résignation des premiers, je n'écrirai pas — alors

même que j'en eusse le pouvoir — un livre plein de sérénité comme l'autobiographie du conteur russe. Je n'abdique nulle révolte, nulle colère, nulle détestation du monde capitaliste et bourgeois : Dans la cellule du condamné, je cuirai ma haine comme Locuste faisait recuire son poison, pour pouvoir entonner quand viendra l'heure, aux exécrables pignoufs qui salissent la lumière du soleil.

— Mais dites-moi donc pourquoi vous vous soumettez à cette peine que vous jugez inique ?

— Je désire faire de la prison de droit commun. Il faut quelqu'un se dévoue, qu'un exemple mette en lumière l'exécrable scélératesse des lois qui m'ont frappé et si, grâce à quelques saisons de peine, de solitude et même de douleur, je peux sauver mes frères d'armes amis et ennemis — je n'excepte pas ces canailles de Barrès et de Mauras — d'une pareille abomination, si, grâce à moi, l'on n'ose condamner en 1911, un libre écrivain qu'à défaut de talent, protège la dignité de sa vie, j'estime que j'aurai rendu à la liberté de penser et d'écrire un service qui d'ores et déjà m'indemnisera de mon année de prison.

Survint la toute jeune et très élégante Mme Laurent Tailhade, et l'entretien prit un autre tour.

Pourquoi cette interview n'a pas paru plutôt.

L'interview que l'on vient de lire était composée déjà et devait paraître dans notre numéro de jeudi matin, quand M. Laurent Tailhade nous avertit, mercredi après midi, qu'il était sous le coup d'une ordon-

nance de renvoi du territoire belge. Le jour même, l'intéressé fit intervenir M. Furnémont auprès de M. le ministre de la justice, afin d'obtenir un délai. Nous avons pensé que publier immédiatement ses déclarations pourrait faire tort à M. Laurent Tailhade et nous avons attendu qu'il fût explusé. Ce scrupule était peut-être exagéré : M. Laurent Tailhade est assez grand garçon pour peser les paroles qu'il adresse à un jour naliste clérical — surtout quand le dit journaliste a insisté expressément sur sa qualité ; n'importe... si le geste est beau.

L'acte de M. Laurent Tailhade.

Rencontrant avant-hier un de nos grands avocats, nous lui disions :

— Elle va bien, la « Belgique hospitalière » !

Et nous lui exposions le cas de Laurent Tailhade.

— Permettez, permettez, nous fut-il répondu, ce n'est pas du tout la même chose : de M. de Lur-Saluces ou de M. Buffet, par exemple, à M. Laurent Tailhade, il y a loin. Je conçois que notre pays ne soit pas hospitalier du tout à ce dernier. Il ne faut pas que la Belgique devienne le paradis des anarchistes : cette considération seule justifierait la mesure prise par M. Van den Heuvel. Ensuite, M. Laurent Tailhade paraît vouloir se soustraire à la prison : il est inutile que nous nous prêtions à cette petite combinaison.

— Je ne crois pas que M. Laurent Tailhade...

— Il ne doit pas même être soupçonné d'avoir ces intentions-là, et c'est lui rendre service que de l'expulser. S'il fait peu ou pas de prison, que deviennent ses déclamations ?

Notre interlocuteur continua :

— Au témoignage de tous ceux qui, par profession, s'occupent des moyens de prévenir et de réprimer les actes anarchistes, la seule mesure efficace consiste dans la répression des excitations par la parole et par la presse. Ni Caserio, ni Luccheni, ni Csolgosz n'avaient fait ostentation de leurs sentiments anarchiques ; ils n'assistaient pas habituellement aux réunions plus ou moins tapageuses (et toujours suspectes à ce titre) des gens qui se disent anarchistes ; mais tous se trouvaient en possession d'écrits libertaires, depuis les plus doux jusqu'aux plus violents. Il a paru manifeste à ceux qui étudièrent à fond les circonstances de leurs crimes que leurs desseins furent le résultat de la lecture d'écrits pareils à celui de M. Laurent Tailhade. Cet écrivain, malgré tout le talent que je me plais à lui reconnaître, n'est pas à ménager. Remarquez que la jeunesse, qui proteste en France au nom de l'idée vinculée, réserve son opinion sur l'article incriminé... L'expulsion de Laurent Tailhade se justifie absolument.

L'expulsion.

M. Van den Heuvel a autorisé l'anarchiste français à séjourner en Belgique jusqu'à dimanche soir ; au moment où cet article paraîtra, M. Laurent Tailhade — selon sa promesse — aura quitté notre pays.

RENÉ HENRY.

Le *Petit belge*, 28 octobre 1901.

NOTES

NOTES

LES RENAISSANCES DU SOLEIL

«... *les frimas qui verrouillent la terre...* » (RUDYARD KIPLING. *Le deuxième Livre de la jungle :* QUIQERN).

« *Le divin jeune homme...* », HARIVANSA. — C'est Hari, Haritas, *Charites*, les cavales du soleil, ou, si l'on traduit l'expression mythique en langage ordinaire, les nuées couleur de safran qui précèdent l'apparition du jour.

« *Horus-Our* = *Lumiere* » Phra-our, Lumière de Phra, Pharaon.

«... *Comme Isis ou Devaki...* » La *Vierge Céleste*, Chaldée (Cf. l'apparition d'Isis dans l'*Ane d'or*) ; *l'Immaculée*, Perse ; les *Vierges d'Odin*, Scandinavie ; le *reine thor* de Richard Wagner, qui « efface les péchés du monde ». Ici, la Notre-Dame-des-victoires offre aux adorations le Médiateur d'amour, comme dans le tableau d'Andrea Solari.

«... *Les préchantres, en latin barbare...* »

Lentus erat pedibus,
Nisi foret baculus
Et eum in clunibus
Pungeret aculeus.

Dum trahit vehicula
Multa cum sarcinula,
Illius mandibula
Dura terit pabula.

(*La Prose de l'Ane, ap.* Ducange : *Glossar.* cité par Michelet, *Histoire de France*, liv. IV, chap. VIII.)

« *Un tourbillon emportant des roses naissantes* ».

Salvete flores martyrum
Quos lucis ipso in limine,
Christi insecutor sustulit,
Ceu turbo nascentes rosas.

(*Hymne pour le jour des S.S. Innocents*, 28, XII).

«... *Plan d'éducation d'après les âges de l'homme...* » *Première enfance* (la *nursery*, entre les mains des femmes) :

Tu modo nascenti, puero...
Casta, fave, Lucina...

Deuxième enfance (L'histoire, le précepteur) :

... divisque videbit
Permixtos heroas et ipse videbitur illis.

L'enfant *ne doit rien faire :*

... nullo munuscula cultu.

Adolescence, jeunesse. (Le combat pour l'équité) :

Pauca tamen suberunt priscæ vestigia fraudæ
... erunt etiam altera bella.

Age mûr (Suppression du labeur forcé, du *struggle for life* également néfaste pour le vainqueur et pour le vaincu, loisir et dignité) :

Hinc, ubi jam firmata virûm te fecerit ætas,
Cedet et ipse mari vector...

Vieillesse (Justice patriarcale). Le demi-dieu législateur, *Fafnos, Faunus*, pithécanthrope évolué, est instruit par le temps, Saturne. En lui s'incarne le roi de la justice, Dharma-Radjah — Normæ-Rex. (Cf. Les Anciens « assis aux portes de la ville », dans Homère.)

Aggredere, o magnos, adest jam tempus, honores.

«... *gymnastique et musique, le rhythme et le mouvement.* » *La Bible de l'Humanité,* liv. I, chap. III. L'éducation. L'Enfant. Hermès.) Hermès, Sûrya-meïa, le médiateur de Sûrya, est le dieu des échanges. Crépuscule, échange de la nuit et du jour, psychopompe, de la vie et de la mort, parole, de la pensée et de la science humaines.

«... *souffleta Jésus et ses horribles suppôts* » (Cf. *Gargantua,* chap. XXIII et suivants ; *Pantagruel,* chap. III). C'est la lettre admirable du père de famille qui n'a qu'un tort, celui de nommer le chimérique « plasmateur de l'univers ».

Pardonnons cette concession faite au surnaturel devant le bûcher d'Etienne Dolet. Quelques-uns de nos Maçons invoquent bien encore un « grand Architecte », proche parent du Créateur des « sorbonnagres ».

« *Il est Phœbus, Athys, Adonis...* » En outre, Dyonisos « dieu fils de Dieu » (Euripide, *Les Bacchantes*), né au solstice d'hiver. Il combat les Titans (les éléments). Sa **passion**. Athéné rapporte son cœur (Orphée). De même, il est Héraclès, combat de l'homme contre les dieux, contre lui-même (le stoïcien), — contre les forces naturelles, dessèche les marais, extermine les hydres, purifie les miasmes et dissipe l'horreur des bois. Il

triomphe de la mort (Hadès) et ramène Alceste dans le palais d'Admète. Sa **passion**. Mais ici le dieu se sacrifie au bien des hommes. Ce n'est plus « la semaine sainte de Byblos », ni la mutilation du jeune Athys, ni l'exécution malpropre de Jésus. Les *pathémata* orientales sont purement passives, tandis que le Rédempteur occidental agit et souffre pour améliorer la terre et civiliser ses habitants.

« *Jupiter, en été, il reçoit, en automne, Persephonè...* » Dio. Zio. Hadès. Pluto. La terre inférieure, au déclin de l'année, résorbe les êtres venus à la lumière pendant les saisons heureuses. Le pépin de grenade a pour jamais lié Perséphone au ténébreux époux.

« *Les nobles architectes de Dwaravati...* » Viçwakarman, guidé aux portes de Dwaravati par l'épervier Garoud'ha, comme Evelpide et Pistétaïros, par la huppe, vers Néphélococcigye (*Les Oiseaux.*)

CONTRE LES DIEUX

« *Jésus veut faire un pilou-pilou, en l'honneur du Saint-Esprit* », *expliquent-ils aux doux Canaques.*

C'est toujours le procédé en honneur chez les prêtres de Cybèle (cf. Apulée. *l'Ane d'or*, lib. VIII).

« D'abord, d'une voix éclatante et prophétique, il s'incrimine faussement et s'accuse de quelques fautes contre les lois de la sainte religion, conjurant ses propres mains de tirer de ce crime une juste vengeance ; et, saisissant un fouet, arme ordinaire de ces demi-hommes, formé de longues torsades en laine,

garni de nœuds et de quantité de petits osselets enfilés, il s'en applique mille coups, et résiste à la douleur des plaies avec une admirable fermeté. Vous auriez vu la terre rougie du sang que ces infâmes se tiraient en se tailladant et se flagellant : ce qui m'alarmait étrangement; car, voyant le sang ruisseler à flots de tant de blessures, je tremblais, de même qu'il en est parmi les hommes qui prennent du lait d'ânesse, que, d'aventure, l'estomac de cette déesse étrangère et vagabonde n'aimât à voir couler le sang d'un âne.

Dès qu'ils furent las, ou du moins rassasiés de se déchirer, ils cessèrent cette boucherie : et lors, quantité de personnes de leur jeter à l'envi des pièces de cuivre et même d'argent qu'ils recevaient dans leurs robes ; d'autres de leur donner un baril de vin, du lait, des fromages, de la farine d'orge et de froment...

C'est ainsi qu'ils parcouraient et rançonnaient tout le pays. Un jour qu'ils étaient dans un château, joyeux d'avoir fait une quête plus abondante, ils veulent se régaler : pour quelques mots de prétendue bonne aventure, ils demandent à un cultivateur un mouton bien gras, *afin de l'immoler à la déesse Syria, fort affamée, disaient-ils.*

Et les apprêts du repas terminés ils vont aux bains. Au retour, ils amènent souper avec eux un paysan robuste et propre du bas à tenir contre leurs assauts. A peine ont-ils goûté quelques légumes, qu'ils commencent, devant la table, la scène vigoureuse de leurs obscénités ».

De nos jours, les capucins, les frères de la doctrine chrétienne, les missionnaires n'ont pas d'autres allures que les anciens corybantes. Le Sacré-Cœur, l'Imma-

culée conception remplacent, ou pour mieux dire continuent, sous un autre vocable, la Mère des montagnes et le culte d'Athys. Leurs prêtres n'ont pas rénové les moyens d'escroquerie. Mais quand l'ingénu, mâle ou femelle, n'est pas propre à « tenir du bas » contre leurs assauts comme Cécile Combettes ou le petit Foveaux, ils le chourinent par surcroît.

CONTRE LE GRAND JEÛNE ISRAÉLITE

Il convient, ainsi que vous le dit M. Alfred Naquet, que les Juifs « protestent ».

Interlaken, le 20 août 1901.

Opposé à tout ce qui divise les hommes, je suis l'ennemi irréductible de toutes les religions : AUSSI BIEN DE CELLE DANS LAQUELLE LE HASARD M'A FAIT NAITRE QUE DES AUTRES, j'aspire à l'union complète de tous les membres de la famille humaine, et cette union ne peut s'établir que sur les ruines des cultes. Tant qu'il existera des chrétiens et des juifs, des musulmans et des boudhistes, les préjugés, les rivalités et les haines persisteront et la réaction seule en profitera. Nous devons donc nous proposer, comme objectif essentiel, de déchristianiser et de déjudaïser le pays tout à la fois.

Ceci n'implique pas — loin de là — qu'il faille combattre les croyances par la persécution. Toutes les convictions sont respectables, pourvu qu'elles soient sincères, et il est criminel d'employer la violence contre l'idée. Je ne retire rien à cet égard de ce que j'ai dit

autrefois. Aujourd'hui comme en 1889 ou en 1894, je préconiserais la tolérance et je répéterais avec Béranger :

« Qu'on puisse aller même à la messe
« Ainsi le veut la liberté. »

Seulement, je pense que nous devons user des moyens de la liberté et, par nos écrits, nos paroles **et nos actes**, faire comprendre à nos semblables QU'IL NE FAUT PLUS « ALLER A LA MESSE », et que l'heure est venue de rompre avec toutes les Eglises sans aucune exception. Mais j'estime — je l'ai dit à la Chambre des députés en 1895 en combattant l'antisémitisme — que, pour accomplir cette œuvre de démolition, chacun de nous doit faire la propagande antireligieuse dans son milieu. Un catholique qui attaque les dogmes et les rites du judaïsme sera suspect aux juifs ; un juif qui combat les principes et les pratiques du christianisme sera suspect aux chrétiens ; et cette suspicion stérilisera leurs efforts.

Pour que la propagande soit efficace, **il importe que le judaïsme soit attaqué par des juifs**, le catholicisme par des catholiques, et le protestantisme par des protestants, la libre-pensée réunissant en un faisceau tous ces lutteurs de l'idée. JE NE PUIS DONC QU'APPROUVER VOTRE ATTITUDE.

Malheureusement, je suis en Suisse, malade ; je ne rentrerai à Paris qu'en octobre ; et dussè-je y rentrer plus tôt, je ne pourrais assister à votre banquet, ma santé m'interdisant, hélas, l'action. Mais si physiquement je ne suis pas des vôtres, moralement je suis avec vous, heureux que vous me fournissiez l'occasion d'apporter encore une pierre à l'édifice, en affirmant

une fois de plus mes convictions de libre-penseur.

Je tiens cependant à vous présenter quelques observations relativement aux défauts que vous signalez chez nos congénères et qui, selon vous, favoriseraient le développement de l'antisémitisme.

Les travers que vous dénoncez sont réels ; mais vous vous trompez en les considérant comme caractéristique de la bourgeoisie juive : ils constituent le caractère commun de la bourgeoisie, à quelque race et à quelque religion qu'appartiennent ses membres. Ils sont la marque de l'étape sociale que nous traversons à l'heure présente. Il ne serait pas juste de les attribuer aux seuls juifs. Les bourgeois chrétiens sont tout aussi snobs, tout aussi sots, tout aussi vaniteux, tout aussi enclins à l'ostentation. Félix Faure n'était pas juif ; et cependant nul ne l'a égalé en fait d'ostentation, de snobisme, de vanité et de sottise.

Les cléricaux, pour dériver le courant socialiste et mettre à l'abri leur fortune, s'efforcent de représenter le juif comme le prototype du capitalisme. Vous n'avez garde de prêter le flanc à l'attaque en acceptant comme vraie cette absurdité. Ce serait tomber dans un piège semblable que dénoncer l'ostentation et le snobisme chez les juifs à l'exclusion des chrétiens.

Les religions ne sont pas les seuls éléments de division entre les hommes ; les nationalités sont tout aussi funestes.

Nos patries actuelles — je viens d'achever l'impression d'un livre prêt à paraître pour légitimer cette conception — sont trop petites pour résoudre les vastes problèmes humains. De même que la province s'est fusionnée dans la nation, de même les nations actuelles sont appelées à se fusionner dans les Etats-

Unis de l'Europe, en attendant cette république universelle prédite par le poète :

« O République universelle !
« Tu n'es encor que l'étincelle.
« Demain tu seras le soleil. »

Il importe donc de combattre les patries d'aujourd'hui au profit de la patrie de demain ; il faut être cosmopolite comme il faut être libre-penseur.

Ce sentiment de cosmopolitisme ne diminue cependant en rien l'ardent amour que nous avons pour notre pays. Aussi longtemps que dure l'état d'insolidarité actuelle entre les peuples, le plus sacré des devoirs est, pour le citoyen, de tout sacrifier à son pays dès qu'il est menacé.

J'aime pour ma part tous les peuples ; et comme Thomas Payne, comme Anacharsis Clooz, je me sens citoyen du monde. Si mon pays commet des erreurs ou des fautes, je n'hésite pas à le reconnaître ; mais qu'il soit injustement attaqué par des étrangers jaloux et hostiles qui ne sont point encore parvenu au sentiment de la solidarité humaine, je revendique ma qualité de français et je me serre à côté de mes compatriotes.

La même ligne de conduite s'applique aux religions. Jamais depuis ma jeunesse jusqu'à l'apparition de M. Drumond je ne me suis senti juif. Je me sentais homme, français, républicain, socialiste et c'était tout. Mais depuis que M. Drumond a suscité parmi nous la campagne antisémite, remuant et remettant en fermentation les vieux levains ataviques du moyen-âge, je me suis rappelé que j'étais juif.

Je ne suis pas pour cela revenu à la religion de nos

pères ; il ne saurait dépendre d'un énergumène de modifier des convictions appuyées sur les données de la science, et l'antisémitisme m'a, au contraire, confirmé dans la pensée que LES RELIGIONS SONT LES FLÉAUX DU GENRE HUMAIN. Mais ma race a les mêmes droits que les autres à la vie et à la liberté et j'ai considéré comme un devoir sacré de me rapprocher de mes congénères.

Ces pensées sont vôtres. Vous les avez nettement exprimées en flétrissant l'antisémitisme comme il mérite d'être flétri. Mais je tenais à les exprimer moi-même, afin qu'il ne puisse se produire aucune fausse interprétation de mon adhésion à votre banquet. Il ne faut pas que personne puisse nous accuser de trahison en face de l'arrogance antisémite.

Nous combattons le culte juif comme les libres-penseurs chrétiens combattent les dogmes du christianisme, parce que JUDAÏSME ET CHRISTIANISME SONT ÉGALEMENT EN OPPOSITION AVEC LA SCIENCE, ÉGALEMENT ABSURDES. Nous travaillons à la fusion de tous les Français par la suppression des cultes qui les divisent, comme à la fusion de toutes les patries dans l'unité mondiale, par la suppression des nations insolidaires qui les séparent.

Mais tant que la sauvagerie règnera sur la terre ; tant qu'il y aura des Bonaparte, des Bismark et des Chamberlain prêts à opprimer les peuples, nous nous grouperons contre eux sous les couleurs de la France républicaine ; et tant qu'il y aura des Drumond, des Stoeck et des Pobiédonotzeff, nous nous unirons aux autres juifs, religieux ou non, pour défendre leurs droits d'hommes contre les criminels ou les insensés qui les combattent.

Tel est bien votre sentiment. L'antisémitisme vous a

fait juifs — car vous ne l'étiez plus — et vous ne cesserez de l'être que quand cette forme de la réaction aura disparu... ; de même que vous ne cesserez d'être Français que quand la France ne comptera plus d'ennemis dans le monde.

Quant à votre Banquet, à votre courageuse protestation contre des pratiques surannées que seul, le respect d'habitudes séculaires maintient encore, ce sont des actes qui, non seulement sont utiles au progrès général en concourant à l'éradication de vieilles erreurs désormais condamnées par tout ce qui pense, **mais qui servent les juifs directement.**

Les juifs religieux attendent le Messie. Ce Messie, c'est la science qui affranchit les intelligences, élève les cœurs, rapproche les hommes et les patries dans la fraternité universelle, c'est la révolution qui fera disparaître les haines religieuses et nationales en résorbant les religions dans la libre-pensée et les patries dans la patrie mondiale.

Voilà pourquoi, avec le vif regret de ne pouvoir assister à vos agapes fraternelles pour y dire de vive voix ce que je vous écris, je suis heureux d'adhérer moralement au banquet du Yom Kippour.

ALFRED NAQUET.

DIDEROT

L'homme de Walkyrie, le griset irréductible des lupanars subventionnés, M. Leygues (si la pudeur permet de s'exprimer ainsi)...

Le ministère des Beaux-Arts ! L'école des Beaux-

Arts ! Clapiers à Toulousains et qui se valent. Une récente vilenie exécutée par ces « pions du beau » est l'exclusion de M. Tony Garnier qui rêvait, étant architecte, de faire autre chose que la maison de Diomede et qui de Rome avait adressé un plan — d'ailleurs tout à fait remarquable de cité ouvrière. La lettre que voici fut lue au meeting de protestation organisé par le Collège d'esthétique à la salle Noël et Chardon, le vendredi 15 novembre 1901.

« Encore que je sois aussi parfaitement ignorant des choses de l'architecture que M. Jean Lorrain de la syntaxe française ou des bonnes mœurs ; encore que mon discernement des ordres et des styles ne dépasse guère l'acquis sociologique du fistuleux Coppée ; encore que l'architrave, le stylobate, la lanterne et le pendentif me soient beaucoup moins familiers que les injures de la presse nationaliste, souffrez que, de l'ermitage où m'ont inclus les bontés du ministère de l'Intérieur, je communie avec vous, ce soir, d'une indignation fraternelle et d'une chaude sympathie.

« A votre camarade, Tony Garnier, spolié de son travail par les maîtres de l'Ecole, insulté par Larroumet pour avoir essayé de mettre un peu de vie et de raison dans un art qui stagne et radote, il semble, incarcéré comme je suis, pour avoir fait hommage au bon sens, à la pudeur, à la lumière, que j'aie le droit d'offrir un salut chaleureux et mélancolique de proscrit à exilé.

« Nous sommes l'un et l'autre victimes de la même hypocrisie, de la même bêtise. Les domestiques en jupons noirs de la Neuvième Chambre et les « pions

du Beau » qui infligent des pensums aux libres esprits, appartiennent à la même famille de pieds plats venimeux, de larbins irréductibles, de Pet-de-loup sans cœurs et sans rognons. Ils expriment, dans leurs officines réciproques, le même état social, gendarmes de la scélératesse ou gardes-champêtres de la médiocrité. Roujon qui bannit la thérapeutique vénérienne du théâtre, parce que cela manque de poudre à la maréchale, ce goujat de Larroumet qui déverse la tinette des lieux communs administratifs sur la tête d'un jeune homme assez audacieux pour avoir tenu compte, dans un édifice moderne, des machines à vapeur, de l'omnibus, du téléphone, de l'ascenseur et de l'électricité, sont la même peautraille qui nous vilipende, nous incarcère, qui nous vole nos femmes et notre pain, qui nous fait insulter par une équipe de magistrats et de folliculaires plus bourbeux que l'égout et plus fétides que le dépotoir à cause que, fils de la Révolution française, nous poursuivons son œuvre, marchant les bras tendus vers une ère plus humaine, vers la terre promise de l'Anarchie et de la beauté.

« Les pédagogues et les tyrans font ensemble un ménage exemplaire, la déformation des intelligences étant le plus efficace des instruments de règne. Au surplus, la bourgeoisie capitaliste représentée — ô que significativement — par les académiciens, les ministres, les Vadius en place et les Janotus officiels a pour la laideur abjecte et paperassière une incurable amour. Les clers d'huissiers, les vétérinaires, les escompteurs véreux et les gentilâtres cagots, qui fournissent le parlement, qui donne à son tour les ministères, se délectent sincèrement de la hideur. Et, quand ils ont percé de longues, de stupides rues, quand ils ont fait choir des arbres centenaires, violé ce qui

reste encore des nobles cités d'autrefois, ils ne dédaignent pas d'ériger, au milieu des carrefours, des places publiques, un temple grec, un *nymphæum* latin, quand ils ne dressent pas au faîte des collines ce formidable Sacré-Cœur architecturé, semble-t-il, par le marquis de Rambuteau à Brobdignac.

« Le bourgeois contemporain porte sur sa face l'ignominie de ses pensées. Il la cristallise en pierre dans ses habitacles et ses monuments.

« L'éducation de M. Leygues, rudimentaire et provinciale, penche naturellement vers un classisme de collège ; il se souvient encore des tragédies qu'il a vues au théâtre de Villeneuve et tire quelque importance d'avoir feuilleté le *Concionnes* que traduisit Bitaubé. Ce griset jeté par la politique dans les boudoirs subventionnés rêve, pour faire son quart de grand Turc, à des lieux aussi beaux que la préfecture de son endroit. Il ambitionne de mener les blettes Walkyries de l'Opéra, les cuisses mûres des « princesses déplorables » qui vibrent chez Claretie, dans l'*atrium* de la Maison carrée ou dans le *pronaos* du temple de Mycène. De même, Deschanel, afin de colloquer ses baignoires d'argent, son baptistère et sa pommade, ne voit rien de plus congruant qu'une *cella* pompéienne rehaussée d'esprit nouveau et de *modern style*, avec un oratoire gothique et des latrines pompadour.

« David a mis pour trente ans d'Hersilie dans les boîtes à couleurs », dit le Chassagnol des Goncourt. Frantz-Jourdain, l'écrivain mordant et passionné de l'*Atelier Chantorel*, a montré quel acharnement les maîtres et les confrères déploient contre un jeune homme suspect d'originalité.

« Le style de David règne toujours sur le goût national : c'est lui qui donne pour sujet aux concours de

peinture des matières à mettre en vers latins. C'est lui qui harnache d'une sorte ridicule, pipos et saint-Cyriens, presque aussi répugnants pour leur costume que pour leur mentalité.

« L'atelier Chantorel sévit toujours et M. Larroumet en fait les commissions.

« Il faut savoir gré à la *Revue naturiste*, à Frantz Jourdain qui, mieux que personne, connaît les révoltes et les misères de l'artiste indépendant, à Mirbeau, glorieux pamphlétaire qui stigmatise l'ignominie contemporaine avec les lanières de Juvénal et le fer rouge de Swift, de s'être unis dans un même but de délivrance et d'équité. Leur protestation contre le déni de justice infligé à Tony Garnier portera ses fruits, hâtera, dans l'ordre esthétique, les revanches, les conquêtes légitime que nous poursuivons tous de même dans l'ordre économique, intellectuel et social.

Laurent TAILHADE.

ATHÉNA

« ... *en son livre nourri de faits et d'une si lumineus critique, M. Aulard...* »

Le Culte de la Raison et le culte de l'Etre suprême, (1792-1794) essai historique par F. A. AULARD, 1 vol in-12. *Félix Alcan, éditeur* 1892. C'est un *compendium* érudit et brillant de tout ce qui fut imprimé, dit ou chanté, à Paris comme en province, et se rattache au culte éphémère dont la pompe de Notre-Dame fut la plus éclatante manifestation.

« ... *Le génie achéen, à la foi industrieux et batailleur* ».

La Religion, par ANDRÈ LEFÈVRE. 1 vol in-12. C. Reinwald et Cie, éditeurs, 1892.

« ... *la Convention affirme ses doctrines dans l'ordre purement intellectuel* ».

1793. — *Les faits de l'année.* MICHELET. MIGNET (*la suite des événements*) LAMARTINE, LOUIS BLANC (*Jugements*) QUINET ne peut servir. Il méprise les hébertistes et s'en tient à l'idée politique que les français auraient dû se faire protestants. C'est Mignet qui marque le mieux la situation.

1er août 1793. — Rapport d'Arbogaste pour le système métrique.

5 septembre. Gouvernement révolutionnaire jusqu'à la paix.

Novembre. Abjuration de l'évêque de Paris. Le 11, fête de la Raison.

A. *Le mètre.* Système des poids et mesures, décimal, se rapporte à deux abstractions :

1° Le chiffre 10, moyen de calcul, remplace le chiffre 12 pris aux phénomènes extérieurs.

2° Le gramme (eau distillée) remplace les livres, *libra*, onces, *as*, des Latins.

Bonaparte a Sainte-Hélène, dans son *Histoire du Directoire*, ne manque pas (la brute !) de reprocher aux révolutionnaires d'avoir abandonné les anciennes mesures, « si bien appropriées aux usages humains, façonnées aux divisions du corps ». Esprit **concret** de ce pauvre homme de lettres. Sa non-valeur scientifique.

B. *Le calendrier républicain.* Août 1793. Mis en vigueur, le 22 septembre (dernière sans-culottide veille, du premier jour de l'an : 1 vendémiaire). « Pour la première fois, l'homme eut la mesure du temps » (Michelet). Ce

calendrier est de Romme. Fabre d'Eglantine a donné les noms des mois. Les mois, désignés par les phénomènes météorologiques et non plus par des dieux ou des astres. Les semaines (décades), par les instruments d'agricultureou d'industrie. Les jours, par les végétaux. Le cinquième jour, par les animaux.

C. *La déesse Raison*. Les faits, dans Georges Avenel (Anarchis Clootz, t. II) Michelet trouve « ennuyeuse » la cérémonie à Notre-Dame. Il a un faible pour le futur Etre suprême. Cependant c'est lui qui, le premier a mis en valeur les hébertistes.

L'abjuration de Gobel a-t-elle suivi ou précédé de quelques jours la fête de la Raison ? Ce qu'il y a de certain c'est que cet évêque vint trouver Chaumette, que Chaumette le conduisit à la barre de la Convention avec son clergé. Gobel fut guillotiné en germinal, avec Chaumette, la veuve d'Hébert et celle de Camille Desmoulins. Mécontentement de Danton « aux **mascarades antireligieuses** de Chaumette et Gobel ».

Les temples de la Raison continuèrent à s'ouvrir dans toutes les armées, surtout celle du Rhin, sous le règne même de Robespierre.

« ... *le logos de Platon analogue à la rouach des sémites* ».

Le *Logos* Christ. Reprendre la théorie des Idées (qui, sans doute, est de Pythagore) dans la *République* de Platon. Ce morceau n'a de valeur pour nous que comme amorce de la théorie kantiste sur la relativité de la connaissance humaine.

Au contraire, dans le spiritualisme, il est la base de la certitude arbitrairement attribuée à la raison, le monde sensible n'existant que comme reflet du monde intelligible. Tout cela paraît oriental.

L'institut pythagorique est un ordre religieux. Platon apporte dans Athènes le régime des **castes!** Aussi Auguste Comte n'attribue à Socrate et Platon d'autre valeur que celle de précurseurs du catholicisme. Sa mansuétude croit leur faire plaisir par cette flétrissure.

Identité du *logos* et de la *rouach* hébraïque.

Confusion dans le christianisme de l'Esprit et du Fils. Les gnostiques essayent de mettre un peu d'ordre dans l'affaire. Leur *emanation* comble la distance infinie entre l'Etre absolu et le Monde matériel ; il n'y faut pas moins de dix-sept éons. Deux *Sophia*. *Sophia* Πρωτη ; la raison pure (la *hôgma* des sémites). *Sophia* Δευτερη (la *tebouna* des sémites) la raison pratique. Matter (*histoire du gnosticisme*, 3 vol. 1843), y retrouver l'histoire de *Christos* (distinct de l'homme Jésus) et né d'une larme de Sophia Acharamoth.

Le concile de Nicée amalgame ces apports disparates, formule cette incroyable Tritiné dont les trois termes ne sont pas de même logique. On comprend la *Trimourti :* Création, Conservation, Destruction, — on comprend la Trinité égyptienne : le Père, la Mère et l'Enfant — ou le Soleil, la Terre et l'Homme — ou l'Univers, la Matière et la Pensée (Wishnou, Brahma, Civa — Osiris, Isis, Horus). On ne comprend pas le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Théorie de la raison, chez les cartésiens.

Théorie de la raison, chez Hégel :
Faculté qui saisit l'Absolu. Voir la réfutation de Taine (*Philosophies classiques du* XIX*e siècle*).

« ... *derrière ce fou sublime je vois la déesse éternelle* ».

La *Bible de l'Humanité*, par MICHELET, (I vol. in-12, Chamerot éditeur, 1864. Calmann Lévy, 1898).

« ... *la vierge poliade et la ville d'Erechtée eurent à l'avenir un même glorieux destin* ».

L'Erechtéïon est le vrai temple, le *palladium*.

Le Parthénon est un temple votif à la déesse abstraite, Παρθενος.

Diverses Athéna à Athènes :

A. *Pallas* de l'Erechtéïon.

A. *Promachos* de l'Acropole.

A. *Parthénos* du Parthénon.

A. *Hygia* de l'Acropole.

A. *Niké*, *Niképhoros*, temple de la Victoire aptère.

Assimilation à Pallas, la guerre. Assimilation à Menerva, Ménephron des Etrusques. Déesse de la raison et de la guerre.

Pierre Laffitte attribue la rigueur rationnelle de l'art, de la politique et de la science chez les grecs à ce que, pour la première fois, une société se fondait sur la spécialité militaire. Tout grec, soldat. Mais aussi (Voltaire. *Dict. philosophique*, art. Xénophon), tout grec était poète, artiste, philosophe, citoyen, voyageur. Absorption de la spécialité militaire dans la civilisation.

« ... *fonde le droit, aboli pour toujours le règne détesté de la grâce* ».

Athéna éponyme personification de la Cité (Michelet, *loc. cit*).

Développement de la république d'Athènes :

1. Solon. *La Loi possible*. « Je leur ai donné, non les meilleures lois, mais celles qu'ils peuvent supporter ».

2. *La loi prévoyante et accueillante*. Thémistocle, fils

d'une métèque. Il prévoit l'invasion, tourne la cité vers la marine, les Iles.

3. *La loi miséricordieuse.* Les Athéniens, apprenant un massacre commis par les Argiens, élèvent un autel à la Pitié.

4. *Fédéralisme de Démosthènes* contre le nationalisme de Philippe et d'Alexandre.

LE TRIOMPHE DE LA DOMESTICITÉ

« *Mêmes intérêts chez le russe et l'allemandà, l'exception des provinces baltiques.* »

« Furthermoore, there are indications that accumulated wealth in following in the track of industry. With France this proposition seeny demonstrable. The out flow began with the war-indemnity of 1871, wich, alone may have tipped the balance foward Germany ; and since 1870 the victors have continually squeezed the, vanquished. Isolated and weak, France, with the instinct of self-preservation, has amalgamated with Russia, and, to strengthen her ally, has remitted thither the bullion which might have expanded her manufactures at home. The amount lent has been estimated at 2,000,000,000 (huit milliards de francs) perhaps it is more. Certainly it hos sufficed to vitalise Northern Asia uncter this impulsion the Russian Empire has solidified, and mills, and workshops have sprung upon on the southern steppes ; while Poland is becoming a manufacturing province. The russian railway system ist stret ching East ward ; it is under construction to Peking ; and it is said to be projected to Hankou to commercial capital of the Great central provinces of China. **Nor has Russia alone benefited. No small portion of this great sum**

has percolated tho Germany where the Russians have bought becaure of advantageous prices. Thus, yelding to a resistless impulsion, France is being drawn into the vortex of a continental system wore centre travels east ward. »

America's economic supremacy
By
Brooks Adams
author of « the laid of civilisation and decay »
New-York and London, 1900.

Conclusion : L'alliance russe coûte déjà trois milliards de plus à la France que l'indemnité de guerre de 1871. Mais ses bienfaits ne se bornent pas à cela puisqu'elle fortifie la conquête du nord-est. Grâce à elle,« prise dans le vortex du système continental », la France, comme la Pologne deviendra une « manufacture industrielle », une fabrique sous l'hégémonie économique de l'Allemagne et de la Russie, comparable aux ilotes, drapiers et tisserands pour le compte de Lacédémone. Etait-ce en vérité bien la peine d'accrocher aux murailles tant de madapolam, de brûler aux nuages tant de flammes de Bengale et de tricolores serpenteaux ?

le procès du *Libertaire* (Appendice).

Donc il faut condamner, je plains M. Pacton.

La nature des occupations de Monsieur le substitut, inhibe toute espèce de raisonnement.

Il semble donc présomptueux, outrecuidant et lanternier d'offrir à l'*avocat bêcheur* de la Neuvième le syllogisme que voici, encore que pour l'entendre, il ne faille qu'une sagacité à longues oreilles,

celle, par exemple, de Pappadiamantopoulos ou d'Anatole Baju :

MAJEURE

Le courage de tout homme est proportionné au danger qu'il court.

MINEURE

Le courage de l'accusé est mesuré à la peine qu'il encourt.

CONCLUSION

Les peines étant proportionnées en apparence au délit, l'accusé n'est courageux qu'à condition d'avoir commis le plus grand crime.

Janotus de Bragmardo, le sieur de Humevesne, le conseiller de Furetière et Bridoison entendraient cela.

TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE. VII

Discours civiques

Les renaissances du soleil. 1
(*4 nivôse an 109*).
Contre les dieux. 22
(*7 ventôse an 109*).
Contre les patries 47
(*23 prairial an 109*).
Pour les écrivains russes 72
(*20 fioréal an 109*).
La cocarde verte (Camille Desmoulins) 86
(*23 messidor an 109*).
Les diaconales 97
(*30 messidor an 109 et 13 vendémiaire an 110*).
Diderot 118
(*9 thermidor an 109*).
Toast porté au banquet de protestation contre le jeune israélite du Yom-Kippour. 138
(*Ve sans culottide, fête des Récompenses an 109*).

Après la sentence 147
(*24 et 26 vendémiaire an 110*).
Toast porté au banquet de protestation contre les juges de la IXe chambre 164
(*27 vendémiaire an 110*).
ATHÉNA. 172
(*18 brumaire an 110*).
« *L'Ennemi du peuple* » (Ibsen) 191
(*30 pluviose an 107*).

Appendice.

Les anarchistes et la Franc-Maçonnerie. Lettre ouverte à M. Georges Durupt. 214
Deux ballades civiques :
a. Ballade Solness 225
b. Ballade pour l'exaltation de la sainte pitié. 228
Le train des hystériques. 230
Les rois s'en vont ! 238
Tueurs de rois 242
Le triomphe de la domesticité. 249
Quelques délateurs 262
Le procès du Libertaire 275
Interview de M. René Henry. 299
Notes 309

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.